H. BOUQUIER
S. D. B.

LES PAS
DANS LES PAS DE DON BOSCO

ou

Spiritualité Salésienne

DON-BOSCO
MARSEILLE

H. BOUQUIER
S. D. B.

LES PAS DANS LES PAS DE DON BOSCO

ou

Spiritualité Salésienne

DON-BOSCO
MARSEILLE

LES PAS DANS LES PAS DE DON BOSCO

H. BOUQUIER, S. D. B.

LES PAS DANS LES PAS de Don Bosco

OU LA

SPIRITUALITÉ SALÉSIENNE

IMPRIMERIE SAINT-LÉON
MARSEILLE
— 1953 —

VI

Parler d'esprit d'équipe suppose deux choses également importantes : qu'il existe des équipiers et un chef d'équipe. Ou mieux, qu'il y ait des fils et un Père. C'est à quoi peuvent faire échec une affirmation mal entendue de la personnalité, plus encore que la conception peu salésienne de l'autorité. Drame cornélien qui ne se résout que dans une volonté raisonnée de servir, et toute pénétrée de surnaturel. A ce titre, chez Don Bosco, le véritable héros, c'est « l'assistant », *le martyr de l'anonymat.*

Enfin, que le Père Bouquier me permette d'insister — à propos de la mystique du travail — sur le danger de l' « agitation » *! Pas de travail utile qui ne soit dominé, c'est-à-dire pensé, c'est-à-dire* prié. *Dire que l'éducateur doit être un homme mangé est une formule dangereuse ; on voit assez en quel sens. L'union à Dieu — (Don Bosco, c'est l'union à Dieu, a-t-on dit) — n'est possible que par une fidélité farouche aux pratiques de piété, et par un art savant de se ménager des répits au cours de la journée pour l'étude et la prière.* « Dormez huit heures par nuit, disait récemment un Cardinal, agitez-vous moins, et faites oraison... ». « Tolle et lege ».

J. HALNA

en l'octave de Saint François de Sales.

(5 février)

AVANT-PROPOS

Sainteté salésienne

Le Salésien, disciple de Don Bosco, devra se sanctifier comme lui dont la manière de sainteté a été authentifiée, canonisée, si l'on peut dire, par l'autorité infaillible de l'Eglise.

En d'autres termes, la « perfection de l'Evangile », point de départ de toute sainteté, dans son application pratique au problème particulier de l'éducation, nous est parvenue à travers un saint éducateur, Don Bosco, qui, de ce fait, se présente à tous comme le modèle achevé, mieux que cela comme le type idéal et le chef-d'œuvre par excellence à reproduire.

C'est donc son mode de sainteté, reproduit d'aussi près que possible, qui marquera pour nous Salésiens le point culminant de la perfection à réaliser.

Soyons assurés qu'il n'en existe pas d'aussi sûr, d'aussi confondu avec notre vie d'éducateurs chrétiens ; parole du Chef de l'Eglise.

Quelle folie ce serait de n'en pas faire cas et, ce qui est pire, de faire fi d'un tel héritage pour s'empresser inconsidérément auprès d'autres sources de spiritualité, sans doute très riches, en tout cas pas salésiennes.

***

L'unique mode de sainteté qui sauvera nos vocations en nous donnant la possibilité de les épanouir, Don Bosco seul nous l'offre.

J'ai dit Don Bosco seul. Il est le seul saint dont toute la vie se soit déroulée dans un cadre éducatif. Educateur, il ne l'est pas accidentellement comme beaucoup d'autres qui ne le sont qu'à travers leurs écrits à la manière d'un Rousseau, par exemple ; il l'est depuis sa plus tendre jeunesse et le restera jusqu'à son dernier souffle.

Suscité pour l'éducation des abandonnés et des enfants du peuple, il a suivi le plan providentiel sans la moindre déviation, lui consacrant la totalité de ses pensées et de ses expériences. Son plan éducatif, fruit de longues réflexions, de nombreux essais dont quelques-uns soldés par l'insuccès, il l'a consigné en quelques pages précieuses et en a confié l'héritage à ses fils, religieux éducateurs comme lui, façonnés à son image, longuement éprouvés à ses côtés.

Les gens du **dehors** nous envient « un tel trésor de sagesse pédagogique, de procédés savants et pratiques » et, nous Salésiens, le mésestimerions et lui préférerions d'autres recettes moins sûres, moins authentiques, quelle imprudence !

*
* *

Il existe une sainteté du contemplatif, une sainteté de l'apôtre, une sainteté du savant ; c'est toujours la même sainteté avec des accentuations particulières.

Il est question avec Don Bosco d'une sainteté aux lignes nettement définies, fortement caracté-

risées, la sainteté de **l'éducateur chrétien.** Don Bosco, tous en conviennent, compte dans la catégorie des éducateurs chrétiens, comme un des types les plus représentatifs, pour ne pas dire le plus représentatif.

La raison d'être du Salésien comme religieux et comme éducateur tient toute entière dans le système éducatif préconisé par Don Bosco, le système préventif. Nous sommes les religieux du système préventif, nous, Salésiens.

Notre pédagogie autant que notre spiritualité en découlent. En cela uniquement consiste notre spécialité, mieux que cela, notre originalité.

Pour tout le reste nous ne sommes pas des spécialistes et l'on peut à la rigueur se passer de nous. On rapporte à ce sujet la réflexion de Don Bosco à Don Costamagna en 1885 : « Le système préventif est entièrement notre affaire, notre spécialité ». « E cosa tutta di noi ! »

Le reste n'est pas entièrement de nous et d'autres s'y rencontrent avec nous. Mais pour le système préventif il est la chose que Dieu, l'Eglise et le monde attendent de nous.

Trahir une mission semblable ce serait **perdre sa raison d'être,** tarir la source des vocations et, en définitive, se condamner à disparaître ; cela Don Bosco n'a cessé de le redire.

Comme professeurs, comme techniciens, il en existe d'autres que nous et de plus habiles sans doute ; comme saints religieux il s'en trouve d'autres également ; nous sommes seuls, les Salésiens, seuls à pratiquer, par devoir d'état, le système préventif sous ses différents aspects : primauté

de la protection, méthode et ambiance familiales, vie sacramentaire et mariale puissantes.

***

Un instant de réflexion va nous faire découvrir que ce système éducatif, consciencieusement appliqué, commande le régime de vie **mortifiée** (ascèse) et le mode de perfection qui conviennent le mieux à des éducateurs salésiens.

Qu'impose-t-il en effet ? Avant tout la charité d'une assistance vigilante ; or, qui dit assistance dit présence active de nuit et de jour.

L'assistant dans l'esprit de Don Bosco c'est le **modèle vivant,** planté devant les yeux des enfants, c'est le défenseur qui rend impossible le péché, le guide qui éprouve en donnant des initiatives, qui conseille et encourage avec bienveillance.

Mais nous avons bien compris qu'il s'agit, comme pour une maman digne de sa mission, d'une présence **active** et **continuelle**. Qui ne voit combien cette présence à la longue devient crucifiante ?

On aimerait tellement changer un peu, s'évader vers d'autres horizons ou d'autres occupations !

Sans compter que l'amour-propre chez l'assistant a lui aussi ses exigences. Et cette condamnation à un **ensevelissement** perpétuel au milieu des humbles et des petits, de ceux qui ne trafiquent pas, qui n'aspirent à rien ou à pas grand'chose, dont personne ne parle, n'est certes pas pour le satisfaire.

C'est dans ce sens sans doute qu'on a pu parler d'un certain martyre de **l'anonymat.** L'expression paraît très heureuse.

Ne jamais paraître, rester toujours dans l'ombre ou la pénombre d'une classe, d'une école ou d'une œuvre n'offre rien, en effet, de particulièrement exaltant. Le panache, c'est certain, recrute plus de partisans que l'effacement discret, la star ou la vedette de cinéma recueillent plus d'applaudissements admiratifs que la vertueuse maman.

D'autant que cette présence comme cet anonymat devront s'inscrire à **longueur de vie** dans un comportement particulier, celui des gens **simples.** A dire vrai c'est comme d'un horizon aux lignes régulières, calmes, apaisantes mais qui tourne à la monotonie tellement il ne s'y rencontre rien de heurté ou d'un peu en relief.

***

Autre considération. Vivre au milieu des enfants dont l'unique aspiration est d'aimer et d'être aimé, va imprimer comme nécessairement à la pédagogie salésienne une orientation nouvelle dans le sens affectif.

On répondra au besoin de tant d'âmes en aimant à son tour, en régnant sur elles par le cœur. Et nous aurons la pédagogie dite affective ou pédagogie du cœur avec sa discipline des sens et du cœur, avec sa culture de vertus appropriées à un tel régime : 1°) la pureté et ses vertus d'accompagnement, la modestie et la tempérance ; 2°) l'amour désintéressé, bienveillant et surnaturel.

Jeu très délicat, discipline très stricte qui imposeront à l'éducateur une surveillance de tous les instants en vue de barrer la route au venin de l'égoïsme qui risque à tout moment de s'insinuer par surprise.

Car le danger dans ce don du cœur c'est, vous l'avez deviné, la recherche de soi-même dans l'affection de l'enfant.

A des jeunes qu'on éduque, il importe d'offrir une ambiance ou climat de vie favorables. Or il n'en existe pas de comparable à celui de la famille dont Dieu lui-même est l'auteur.

Ce qui aura pour effet de produire, entre éducateurs et enfants, un régime de confiance mutuelle, une familiarité de bon aloi dont les qualités spécifiques, si je puis ainsi parler, portent les noms bien salésiens de douceur, amabilité, égalité d'humeur, joie, sourire, bonté rayonnante, autant de notes d'une gamme des plus harmonieuses.

Enfin, parce qu'il s'adresse à des chrétiens, le climat de l'Institution salésienne se haussera tout aussitôt à un plan supérieur où Dieu sera comme un centre vers lequel tout convergera, où le divin, qu'il s'agisse de la prière, de l'enseignement religieux ou de l'usage fréquent des sacrements tiendra la première place, où la conscience de l'enfant sera préparée en fonction de cet ordre des valeurs.

Dans un tel régime de vie, l'ambition unique de l'éducateur visera à forger de vrais élus de Dieu, c'est-à-dire des chrétiens dignes de porter

ce nom, soucieux par conséquent de l'exemple à donner, des responsabilités à prendre.

Il va de soi que pour mener à bien une aussi noble entreprise les éducateurs salésiens seront tenus à vivre en équipes très soudées, autour d'un unique chef d'équipe, le Directeur de l'Institution, véritable continuateur, sur un plan local, de Don Bosco lui-même. A cet impératif de l'unité dans l'action commune éducative, ils devront tout sacrifier, goûts personnels, idées originales, fantaisies même parfois.

Enfin sur tant de beau travail humain et divin veillera l'inspiratrice céleste du génial éducateur des Becchi, **la Vierge Auxiliatrice.** Elle inspirera et régira toute l'activité éducatrice des fils de Don Bosco comme le fait une mère au sein d'une famille très unie. Dans ce dessein et afin de bien marquer la place de choix qui lui revient dans l'Institution salésienne, on se consacrera à Elle tous les matins, on lui récitera dévotement le chapelet, on l'invoquera en toute occasion et tous seront unanimes dans cette conviction que sans Elle, à Don-Bosco, rien ne peut « tourner rond », tout reposant sur sa protection maternelle. En un mot, pour chacun des Salésiens ; Elle sera l'Auxiliatrice.

Tâche immense, délicate, absorbante, crucifiante que ce travail de l'éducateur salésien! Quel levier merveilleux va pouvoir la rendre réalisable ?

La prière qui mérite le secours divin, cela va de soi. Mais il existe autre chose de très particulier dans la façon d'agir de Don Bosco, sans quoi son éclatante réussite resterait inexpliquée,

je veux parler de cette véritable mystique de travail que le saint fondateur a su insuffler à tous ses fils comme une consigne de métier.

Travaillons, travaillons, ne cessera-t-il de répéter ! et de créer de toutes pièces ce type de religieux moderne en perpétuelle activité, s'adonnant à toutes les tâches, intellectuelles autant que matérielles, faisant appel à toutes les initiatives mêmes les plus hardies, donnant par une **union constante** à Dieu une valeur d'éternité à tant d'agitation, ne s'arrêtant en définitive de travailler qu'au moment de rendre le dernier soupir.

Semblable programme, il faut l'avouer, échappe à la banalité ; il est riche en virtualités de toute sorte sur le plan temporel ; il est fécond en particulier sur le plan qui retient toute notre attention, celui de la formation spirituelle et de la sainteté des Salésiens.

***

En résumé :

Le modèle de sainteté du religieux salésien, l'Eglise le lui a présenté officiellement ; c'est Saint Jean Bosco, type achevé des éducateurs chrétiens.

A le suivre fidèlement les Salésiens, éducateurs par état comme leur fondateur, trouveront la sainteté qui leur convient : ascèse ou mortification appropriée en même temps qu'occasions providentielles de sanctification.

Au point de départ un système éducatif, le système préventif. Il est chose strictement salésienne, car seul un religieux est à même de l'appliquer. De ce système naît l'assistance ou cha-

rité active avec ses lois rigoureuses de la présence, de l'anonymat et de la simplicité de vie.

Et comme tout s'enchaîne rigoureusement en éducation, la vie au milieu d'êtres dont l'unique loi est le cœur, commande l'emploi d'une méthode adéquate dite méthode affective.

Se faire aimer en vue de pouvoir éduquer ; car l'enfant qui a besoin d'être aimé et de se sentir aimé se donne volontiers à quiconque l'aime.

Pédagogie du cœur qui régira l'éducation des sentiments du cœur, en particulier du plus délicat de tous, la pureté, tant chez l'éducateur que chez l'enfant.

Parce qu'il n'existe pas de pureté sans une ascèse correspondante, Don Bosco inclinera ses fils à la conquête des deux vertus jugées par lui comme aptes et seules aptes à ce travail de protection : la modestie et la tempérance. Cette dernière entendue au sens large de privation du superflu et également au sens strict de mortification de la bouche.

Semblablement le problème du milieu à éduquer l'inclinera à faire régner dans ses maisons un climat déterminé ; un seul, avons-nous découvert, pouvait convenir, celui-là même que nous offre la nature, œuvre de Dieu ; l'ambiance familiale avec son accompagnement nécessaire de vertus correspondantes : la paternité, la familiarité, la bonté, la douceur, l'amabilité, le sourire, la joie constante, etc...

En définitive, puisqu'il s'agit d'éduquer des fils de Dieu, il nous a semblé que la sagesse exi-

geait qu'une orientation toute surnaturelle soit imprimée à cette formation. D'où la primauté donnée à l'enseignement religieux et à la pédagogie sacramentaire et mariale en vue d'aboutir à l'élaboration d'une conscience droite et délicate.

Pas de travail éducatif véritable sans une équipe avons-nous dit encore, et ça a été la mise en avant des servitudes et des joies que procure la charité communautaire.

Dans le but enfin de dégager dans toute son ampleur la personnalité humaine et spirituelle de l'éducateur et de pousser au maximum le développement logique de son plan éducatif, Don Bosco impose à tous, religieux et enfants, la loi rigoureuse et féconde du travail, d'un travail aimanté par la prière, le travail-prière comme on l'a appelé, qui tire toute son efficacité de sa continuité, de son exécution consciencieuse et de l'esprit surnaturel qui le soulève sans cesse.

***

Pour schématiser, la sainteté salésienne se définit comme suit :

1°) Une présence continuelle dans la simplicité et l'anonymat ;

2°) Une âme chaste dans un corps modeste et tempérant ;

3°) Un cœur de père avec un visage souriant ;

4°) Le culte du surnaturel à travers la prière et les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie ;

5°) Le culte de l'Auxiliatrice ;

6°) Enfin, la mystique du travail-prière, du religieux « aux manches retroussées ».

Le Salésien, un religieux éducateur

L'inspirateur et le Modèle : Saint Jean Bosco

Question troublante.

On a pu se poser la question suivante :

Il existe un esprit de l'Evangile qui conditionne notre caractère de chrétien.

Au cours des siècles, cet esprit s'est inscrit dans la vie des populations, dans leurs mœurs et leurs institutions.

Est-ce que notre esprit chrétien 1950-1951 incarne toujours authentiquement l'esprit du Christ ? Ne se serait-il pas produit une certaine dégradation, une certaine déformation ? Si oui, en quoi peut-elle consister ?

Question des plus troublantes tellement les conséquences en seraient graves s'il fallait répondre par l'affirmative. Certains n'ont-ils pas osé avancer que le communisme serait le résultat d'une **faillite,** celle même du Christianisme sur le plan social ?

Même question peut se poser relativement à l'esprit de Don Bosco. L'avons-nous conservé fidèlement ? Ne l'aurions-nous pas trahi en partie ?

L'abbé Godin dans son livre bouleversant « France, pays de mission » est formel dans ses accusations contre certains ordres religieux suscités providentiellement en vue de l'éducation des classes pauvres et qui auraient, par la suite, trahi l'esprit et la mission elle-même du fondateur en désertant le champ d'action qui leur avait été départi.

Déserter son milieu social, son terrain d'action, voilà qui est très grave.

Personne dans l'ouvrage cité n'est nommément désigné. Nous sommes, nous Salésiens, au nombre des Institutions religieuses qui ont lieu de s'interroger et de faire leur examen de conscience.

Aurions-nous déserté notre champ d'action et donné la préférence à une clientèle plus aisée, plus rentable ? Telle est la question.

De son vivant, c'est vrai, Don Bosco a donné sa préférence au milieu populaire, mais il ne s'y est pas cantonné exclusivement.

Raison de vocations, déclarent certains (Père Auffray).

Raison d'ordre général, en Italie surtout, où la place dans le milieu bourgeois n'était pas encombrée comme elle l'est en d'autres pays.

Là où s'affirment des besoins urgents, on voit Don Bosco accourir ; c'est naturel.

Il ne fait de doute pour personne que Don Bosco a été suscité pour l'éducation des pauvres et des abandonnés.

Si par la suite, poussés par la nécessité, par les circonstances particulières, lui-même et ses successeurs ont dû élargir leur champ d'apostolat et donner à leurs œuvres d'éducation les formes les plus variées, la fidélité à l'esprit du début, qu'il s'agisse de l'aménagement intérieur ou du comportement de vie aura dû les maintenir strictement dans la ligne de modération imprimée au point de départ. S'il n'en était pas ainsi il faudrait reconnaître qu'il s'est produit une déviation.

Le problème vaut la peine d'être posé, car il a des conséquences graves.

De même que le Christ avait confié à des hommes la garde et l'expansion de son message, c'est à des hommes également que Don Bosco a commis le soin de poursuivre sa mission et de conserver son esprit.

Or, les hommes peuvent se tromper et trop souvent, hélas ! ils se trompent.

Personne ne contredira quand nous affirmerons ceci : pour un Salésien la **perfection** consiste à imiter Don Bosco, à reproduire Don Bosco, et ceci d'aussi près que possible : Don Bosco a enseigné ceci, Don Bosco a exigé ceci, Don Bosco a agi comme ceci.

Le **vrai** chrétien pense, agit comme le Christ. Le **vrai** Salésien pense, agit comme Don Bosco. « Faceva cosi », dit-on en Italie.

Sainte Marie-Dominique l'avait compris qui ne cessait d'inculquer à ses sœurs les consignes suivantes :

« **Vivons toujours, mes sœurs, en la présence de Dieu et de Don Bosco !** » ou encore : « **Don Bosco l'a dit. Ainsi-soit-il !** »

*
* *

Parlant en 1929 aux Supérieurs salésiens, Pie XI leur donnait une consigne semblable :

« **Vous avez, disait-il, une lourde responsabilité : la gloire de Don Bosco est entre vos mains. Elle sera d'autant plus grande que vous serez plus fidèles à garder son esprit, à continuer son œuvre comme lui la voulait.** »

Pour que vive Don Bosco, pour que se propage la « salésianité », en d'autres termes l'esprit salésien, c'est aux Salésiens et aux Salésiens seuls que cela incombe, que cela appartient ; c'est leur engagement de religieux. Et ceci : en gardant l'esprit du Père, dit le Pape, en continuant son œuvre comme il la voulait, lui, le saint fondateur.

Ce qui revient à dire : l'Eglise infaillible en canonisant Don Bosco vous propose un esprit de sainteté, un mode de sainteté authentique, le même qui a sanctifié Don Bosco, le même qui doit vous sanctifier, vous Salésiens.

Et cette sainteté se présente à la fois comme un héritage légué par le fondateur et un témoignage qu'il importe d'offrir au monde sous peine de dérailler et de faire fausse route.

Inutile de chercher péniblement ailleurs, dans les traités et les bibliothèques ; l'unique volume à étudier, à approfondir, comme l'a dit très heureusement quelqu'un, c'est Don Bosco !

Faites-y bien attention, Salésiens, la gloire de Don Bosco est entre vos mains ! Pie XI vous l'affirme, Pie XI qui l'a canonisé.

Ces paroles du pape sont à graver sur le marbre afin de ne jamais les oublier.

Et cette gloire elle réside en votre fidélité à le suivre, à l'imiter, à vous faire saints comme il s'est fait saint !

*
* *

Le même Pie XI en cette même année 1929 dira encore :

« Don Bosco continue à être le vrai directeur de tous ; ce n'est pas un patron lointain ; il est présent ici-même. »

Une remarque s'impose.

Il y aurait urgence, à mon avis, d'écrire, pour la France, un ouvrage de fond sur Don Bosco, sa pédagogie et sa spiritualité.

Au pays où fusent les idées, au pays du raisonnement, ce travail s'impose plus qu'ailleurs. Qu'a-t-on écrit jusqu'ici ? Des biographies ou des plaquettes de vulgarisation. L'heure semble avoir sonné de l'approfondissement.

Sinon, il se produira ce qui suit, à redouter pardessus tout : même les Salésiens ignorants trop souvent des trésors inestimables dont ils sont les

dépositaires, se laisseront impressionner par toutes sortes de nourritures spirituelles plus ou moins sûres, souvent plus ou moins frelatées au lieu de se pencher, pour le méditer, sur le fond de richesse trop méconnu et par le fait même trop peu apprécié de leur famille religieuse.

Travail d'autant plus urgent qu'il existe en France — est-ce justifié ou non, cela n'entre pas dans mon propos — comme un discrédit jeté sur ce qui est importé d'au-delà les Alpes.

Le Français, personne ne l'ignore, a son complexe de fierté intellectuelle. Il faut lui démontrer que l'esprit salésien ne lui est pas étranger, qu'il s'enracine chez lui, en plein terroir savoyard, à Annecy, au pays de Sales.

*
* *

Pour en venir au côté pratique, l'imitation de Don Bosco se ramène en premier lieu à l'observation de la Règle laissée par lui.

« Don Bosco, affirmait-il lui-même, c'est les Règles ! » ou encore : « L'avenir de la Congrégation salésienne se trouve dans la fidélité à la Règle. Avec la Règle, elle sera florissante, mais elle commencera à décliner à partir du moment où diminuera cette fidélité. »

Ailleurs, il est encore plus catégorique et plus absolu : « L'unique moyen pour que la Congrégation puisse durer, c'est la Règle ».

En définitive, en cette affaire, il s'agirait d'une question de vie ou de mort.

C'est pourquoi nous verrons Don Bosco dénoncer sans aucun ménagement le pire ennemi de la Règle, qu'il comparera au cancer, l'esprit critique ou la manie de la critique.

A San-Benigno, en 1886, le saint fondateur malade, ira jusqu'à maudire cet esprit destructeur des congrégations. Son émotion, ce jour-là, était tellement forte, racontent ses historiens, qu'il ne put contenir un flot de larmes arrêtant ses paroles.

Par ailleurs, il voit dans cet esprit d'orgueil et d'indépendance, source de l'opposition aux ordres des Supérieurs, une peste tellement redoutable et contagieuse qu'à son sens on n'y peut pas apporter de remède.

C'est le « rameau pourri qui pourrirait les autres rameaux ». Aussi bien ne veut-il pas qu'on tergiverse mais qu'on agisse par le retranchement et l'expulsion.

Aucune indulgence n'est possible car il n'existe aucun espoir.

Paroles très graves à la vérité, qu'il importe de ne jamais oublier.

*
* *

Mais la Règle n'exprime que la pensée générale ou si vous préférez l'idée sommaire de Don Bosco.

A la Règle, il faut ajouter son **application pratique**, son commentaire. Il découle de l'interprétation donnée officiellement par les Supérieurs de

la lettre elle-même. Règle et traditions se complètent et forment comme un tout.

« Une Règle, affirme Léon XIII, peut servir à toutes les Congrégations, à quelques mots près. »

« Les traditions, précise Don Bosco, se distinguent de la Règle en ce sens qu'elles enseignent à pratiquer la Règle elle-même »; en d'autres termes sans les traditions, nous aurions la lettre morte ; pas l'esprit qui l'anime.

Ainsi donc si l'on veut savoir avec exactitude ce que Don Bosco pense et ce qu'il veut, il ne faut jamais séparer sa parole et ses actes d'un ensemble « de faits **vivants** qui éclairent cette pensée et cette vie ».

Nous savons par exemple à quel point Don Bosco s'enthousiasmait à retrouver son esprit dans la façon de vivre de ses disciples. Il allait même plus loin et déclarait : « Je vois réalisé par les autres l'idéal que je cherchais moi-même à réaliser ! »

Voilà qui nous oblige à examiner plus attentivement le problème de la **tradition.** Qui dit traditions dit coutumes, habitudes inspirées au cours des temps par la nécessité et consacrées par l'expérience. Dans toute tradition, il existe un double élément : un idéal, ou si vous préférez, une **idée directrice** et une **expérience** consacrée par l'usage.

C'est comme une expérience de vie concrétisée, incarnée dans le temps.

En principe, ce serait une folie de faire table rase des traditions sous le prétexte assez naïf que

toute nouveauté est un progrès. Car la tradition est fille de la **réflexion** et d'une longue expérience. Rien de grand ne s'improvise.

Avez-vous remarqué avec quelle fermeté l'Eglise défend ses traditions liturgiques, précieux héritage des temps chrétiens qui ont précédé.

Don Bosco n'agit pas différemment ; lui aussi, il défend les traditions. Ecoutons combien sur un tel sujet sont nettes ses défenses : « Pas de nouveautés dans les maisons ! »

« Ne courrons pas après ce qui nous paraît **mieux** ; tenons-nous-en simplement à ce qui est **bien.** »

Aussi aimait-il à répéter le proverbe : « Le mieux est ennemi du bien ! »

Pie XII s'adressant aux prêtres fait écho à cette mise en garde de Saint Jean Bosco contre l'esprit de nouveauté.

« On voit des prêtres qui se laissent guider par cet engouement des nouveautés... qui se pénètrent d'opinions et adoptent un genre de vie... également étrangers à leur dignité et aussi à leurs devoirs de prêtre...

« La nouveauté n'est jamais par elle-même un critère de vérité. »

***

Nous savons que le premier des cinq défauts contre lesquels Don Bosco mettra en garde ses fils sera la **manie de la réforme.**

« Très souvent, dit-il, la nouveauté est engendrée par l'irréflexion, l'inexpérience et toujours

par l'orgueil sous une forme plus ou moins déguisée, cette forme se nommerait-elle le zèle et l'esprit apostolique. »

Au vrai, mieux que la Règle, ce sont les traditions qui donnent au Salésien son vrai visage.

On peut être **vrai religieux** en suivant les Règles. On n'est **Salésien,** vrai religieux salésien, qu'en suivant fidèlement les traditions.

Car il existe une tradition salésienne :

pour l'autorité ;
pour la piété ;
pour la pureté ;
pour la modestie ;
pour la dévotion à la Très Sainte Vierge, etc...

De petits détails, des habitudes qui paraissent sans grande importance aux yeux des gens de l'extérieur, des profanes ; mais qui traduisent pour des religieux salésiens toute une **philosophie** sur la vie, l'éducation, la joie, etc...

Parlant des quelques lignes échappées de la plume de Don Bosco sur le système préventif, le Professeur Krammer, de l'Université de Vienne, déclare : « J'ai trouvé plus de richesse, de saine pédagogie, de procédés savants et pratiques dans cet opuscule que dans un grand nombre de volumes in-folio. »

Que demande la **prudence** ? Malgré le mot plus que jamais à l'honneur et à la mode, de la nouveauté et du changement :

1°) Commencer par faire le précieux **inventaire** de nos traditions sur les différents chapitres de la vie salésienne en tant qu'elles tradui-

sent l'esprit véritable du chef et fondateur Don Bosco.

2°) Se poser la question du **pourquoi** de leur origine, de leur fidèle conservation, des heureux effets de leur application ; ce qui revient à approfondir leur **raison d'être.**

3°) Se demander ce qui arriverait au cas où telle et telle d'entr'elles viendrait à **disparaître,** soit au point de vue de la formation salésienne, soit au point de vue de l'esprit salésien ?

4°) Par quoi, en définitive, on remplacerait telle et telle tradition qu'on aurait abandonnée ?

La nouveauté de remplacement obtiendrait-elle le même effet et cet effet tiendrait-il ?

*
* *

Certaines craintes exprimées relativement à la conservation du véritable esprit du fondateur n'émanent pas d'impressions chimériques.

Peut-être vous a-t-il été donné comme à moi-même d'entendre prononcer avec mépris les termes comme ceux d'orthodoxes, d'intégristes, par opposition, je suppose, à ceux d'évolués, d'adaptés. Ce qui laisserait croire qu'il pourrait exister aujourd'hui deux catégories de religieux.

Mettons qu'il y ait dans ces prises de position plus de plaisanterie gamine que de sérieux, tout de même dans une famille cela risque d'engendrer un certain malaise et peut-être même d'aller jusqu'à donner naissance à des clans.

Tout véritable religieux doit se distinguer par son zèle ardent à reproduire d'aussi près que pos-

sible l'inspirateur et fondateur Saint Jean Bosco. Je veux bien qu'il y ait suivant les sujets, inégalité d'éclairage salésien ; inégalité d'ailleurs tout à fait regrettable qui n'est pas le fait, je suppose, d'une certaine ignorance plus ou moins affichée de la chose salésienne.

Si par ailleurs cependant on affichait des connaissances très poussées sur différents sujets autres que celui-là, l'impression pourrait se produire ou tenter du moins de se produire, d'un certain mépris. Et ce serait grand dommage et pour le sujet lui-même et pour la vie de communauté.

Car il n'existe pas deux espèces de Don Bosco. Don Bosco est ce qu'il est. Pour le connaître, il faut l'étudier.

Je me méfie toujours un peu — pourquoi ne pas l'avouer — de quiconque met beaucoup d'empressement à se tenir informé des dernières nouveautés d'où qu'elles viennent, et qui ne manifeste qu'un enthousiasme très refroidi — si même il en a — pour les « choses salésiennes », comme s'il s'agissait d'un stade dépassé !

Cette tendance se manifesta autrefois pour l'Evangile ; nous savons quel en fut le lamentable aboutissement : une hérésie et une condamnation par l'Eglise.

Comme chrétiens, nous devons avoir le culte de l'Evangile ; comme religieux salésiens, celui de Don Bosco, de sa pensée, de son esprit à travers écrits et traditions.

En dehors de là tous les errements sont possibles, aurait-on, par ailleurs, une belle intelligence,

un esprit brillant, le tout assaisonné d'un peu d'orgueil.

***

Une observation facile à faire. Est-ce que les religieux qui feraient fi des traditions salésiennes ou en prendraient à leur aise avec leur application compteraient parmi les meilleurs religieux salésiens et les plus vertueux ?

Les maisons où certaines traditions auraient dû être abandonnées ou bien momentanément suspendues, seraient-elles les maisons les plus florissantes ?

N'en serait-il pas dans ces maisons comme d'un **mécanisme complexe** dont un rouage aurait été brisé et qui fonctionnerait de travers ?

Ne serait-ce pas comme un avertissement, ce désordre mystérieux, qu'on aurait touché à des impondérables dont l'effet ne se perçoit qu'à la longue ?

J'ai vu ainsi, personnellement, changer l'esprit de certaines paroisses et précipiter leur décadence par la suppression imprudente de certaines habitudes qui en maintenaient l'esprit.

Quand on voulut revenir par la suite sur ce qui avait été sacrifié, on n'y put réussir que très incomplètement ; l'irréparable était consommé.

Calculons par exemple les effets désastreux opérés dans les maisons salésiennes où l'on a abandonné la messe quotidienne pour sacrifier à la nouveauté de la messe quotidienne **libre,** au nom de je ne sais quel principe plus ou moins teinté de « rousseauisme ! »

Combien de vocations sacrifiées, combien d'âmes prisonnières du péché !

Et la récitation du chapelet ?

Tenons jalousement à nos traditions ; elles mettent en relief pour nous le véritable visage de notre chef Don Bosco ; elles sont comme la transmission à travers le temps de son véritable esprit.

Sans elles on n'aurait pas de Salésiens ; on n'aurait pas de salésianité.

Quand on possède un capital d'une aussi inexprimable richesse, on y tient coûte que coûte, et s'il faut à la longue adapter, on le fait sans doute, mais avec une extrême prudence.

*
* *

Je ne résiste pas à la tentation de présenter en guise de conclusion les judicieux conseils de Don Rinaldi sur un tel sujet.

« Dans leur travail d'éducateurs, les Salésiens doivent avoir continuellement devant les yeux l'amour et le zèle de Don Bosco pour la jeunesse.

« Qu'ils s'appliquent à employer sa méthode, à utiliser ses petites industries, ses façons d'agir, ils n'auront jamais à le regretter.

« En conséquence, ajoute-t-il, évitons soigneusement les innovations.

« Les raisons invoquées sont les suivantes : d'autres ne font pas ce que nous faisons ; notre système ne plaît pas à tout le monde ; ou encore

il convient de s'adapter aux exigences et aux coutumes du temps (nudisme, initiation, compétitions sportives, etc...).

« A quoi il répond : « Notre mission n'est pas « d'être à la remorque d'autrui mais d'entraîner « les autres ; elle ne consiste pas également à « nous laisser transformer par les autres, mais au « contraire à imprimer, nous, notre esprit salé- « sien à notre entourage. »

*
* *

Dernière question qui résume tout ce qui précède.

Nous nous demandons souvent : si le Christ revenait au milieu de nous, à notre façon de parler et de vivre, reconnaîtrait-Il les siens ?

N'aurait-il pas à rougir, à condamner, à anathématiser comme autrefois, peut-être même à maudire les faux frères, les nouveaux pharisiens ?

Si Don Bosco revenait dans notre société salésienne 1952, n'aurait-il pas à rougir de nous, lui aussi ?

Notre paresse, notre intempérance peut-être, en tout cas notre recherche des aises, notre amour de la nouveauté, notre immodestie, celle de nos enfants, notre singularité, notre esprit critique aussi, est-ce que tout cela ne nous condamnerait pas à ses yeux ?

En terminant, reprenons la belle expression de Sainte Marie-Dominique : « Nous Salésiens, pour rester de vrais Salésiens et ne pas trahir l'esprit de notre vocation, vivons toujours en la présence de Dieu et de Saint Jean Bosco ! »

Le Système Salésien ou Système préventif

Il est deux points qu'il ne faut jamais perdre de vue quand on veut comprendre Don Bosco :

1°) Il est suscité par Dieu comme éducateur chrétien ;

2°) Comme éducateur des **délaissés,** des abandonnés, une clientèle dont personne, de son temps, ne semble s'occuper, et n'est à même de s'occuper, tellement sur ce point la déformation des esprits est complète.

C'est cette dernière raison qui amènera Don Bosco à **trancher** sur les habitudes de son époque, à s'y opposer même, spécialement en ce qui concerne la manière de conduire les enfants malheureux.

Cette attitude lui composera en son temps comme un visage de hardi novateur et pour certains même de révolutionnaire dangereux.

Elles sont connues ces réflexions de Don Cafasso : « Est-ce que vous savez, vous, qui est Don Bosco ?

« Pour moi, plus je l'étudie, moins je ne le comprends...

« Pour moi, Don Bosco est un mystère... »

Et Don Cafasso était son directeur spirituel.

Comment ne pas trouver délicieuse l'histoire des deux vénérables ecclésiastiques faisant à leurs dépens la tentative d'emmener Don Bosco à la maison de santé ! Ne trahit-elle pas avec éclat la préoccupation qui hantait les cerveaux bien pensants de ce temps-là ?

Non, Don Bosco n'était pas malade physiquement, encore moins mentalement, comme on avait l'air de l'insinuer, il effrayait tout simplement par ses conceptions toutes neuves et ses manières, jugées étranges, de se comporter avec les jeunes.

***

C'est avant tout **l'expérience** éclairée par ses **songes** qui a conduit Don Bosco à découvrir d'abord, et à mettre au point ensuite, **lentement** et **prudemment** sa méthode d'éducation dite méthode préventive.

En premier lieu, son **expérience** personnelle.

Elle lui viendra de l'éducation reçue au foyer familial et dans les écoles successives qu'il devra fréquenter.

Très sensible, il aura vite fait de saisir la différence qui séparera la façon d'agir de maman

Marguerite, cordiale dans sa rudesse affectée, de celle de ses éducateurs froids et distants.

Educateurs singuliers qui ne l'aiment pas ou si peu effectivement, puisqu'ils le laissent, lui, pauvre et orphelin, se débrouiller tout seul.

Un seul parmi eux lui portera un intérêt véritable, Don Calosso. Aussi il faut lire quelle fut la joie de Don Bosco à se sentir ainsi aimé paternellement et de quel culte il entoura en retour ce saint prêtre enlevé trop rapidement, hélas ! à son affection.

« Personne, écrira-t-il dans ses souvenirs, ne peut imaginer le bonheur que je goûtais. Don Calosso était devenu une idole pour moi. Je l'aimais plus qu'un père; je priais à ses intentions et c'était un plaisir pour moi de prévenir ses désirs. Je n'étais jamais aussi heureux que lorsque je me fatiguais à son service... »

Qu'un enfant de la valeur de Don Bosco ait passé pour ainsi dire inaperçu et qu'on l'ait traité parfois même comme « un laissé pour compte », cela juge la mentalité d'une époque.

***

Viennent ensuite les contacts avec les camarades des Becchi, de Châteauneuf et de Chieri.

Don Bosco les conquerra tous en se vouant à eux, en vivant à leur niveau, à leur rythme, en s'intéressant à ce qui leur plaît : jeux, histoires, promenades, etc... ; en se pliant à leurs manières : entrain, joie... « La compagnie de la joie ».

En leur passant le **pénible,** à savoir l'étude de la religion, les offices, le chapelet... à travers l'agréable, les jeux, les tours de prestidigitation.

Depuis tout jeune, Don Bosco avait eu l'intuition de cette manière.

En cela encore il tranche sur son époque.

Rien de plus révélateur à ce sujet que sa première rencontre avec celui qui deviendra son précieux conseiller, Don Cafasso.

C'était au village de Murialdo, Don Bosco s'offrit à faire visiter le village à son nouvel ami.

— Merci! Ce ne sont pas ce genre de spectacles qui intéressent les prêtres, mais les cérémonies de l'Eglise...

A quoi Don Bosco réplique :

« Ce que vous dites est très vrai, mais il y a du temps pour tout, un temps pour aller à la messe et aussi un temps pour se divertir ! » Déjà tout un programme en quelques mots !

Du reste, la méthode se jugera aux résultats.

L'affection que voueront à leur étonnant camarade des Becchi les enfants des villages de Murialdo et de Châteauneuf qui accouront en foule à la simple annonce de sa venue, n'aura d'égale que l'empressement des petits Turinais à s'attacher à leur bienfaiteur et leur fidélité touchante à l'entourer de leur tendresse et de leurs attentions délicates au moment de sa maladie.

Ne verra-t-on pas de même les élèves des Frères de Turin, dont la plupart se confessent à Don Bosco, faire quatre kilomètres sous la pluie, le jour de la clôture de leur retraite pour rejoindre Don Bosco à Sassi, près de Turin.

Trempés jusqu'aux os, affamés, exténués, couverts de boue, ils demanderont simplement comme grâce de pouvoir se confesser à lui ! Or, ils étaient quatre cents.

***

Enfin ce furent les **contacts** avec **les prisonniers** de Turin.

Don Bosco, malgré les encouragements de Don Cafasso, répugne à l'apostolat des prisons.

Il s'y adonne cependant par esprit de sacrifice.

A la longue, il finit par découvrir le cœur de ces malheureux. Voici comment :

« En s'occupant, dit-il, de chacun d'eux personnellement, avec bonté. »

De lui encore cet autre aveu : « Avec eux... je me suis oublié moi-même... »

Il a donc acquis l'expérience de l'égoïsme comme le grand obstacle de l'éducation.

Cette déclaration enfin sur les résultats obtenus :

« Ces malheureux sont victimes de la carence ou de l'absence du milieu familial et social. »

Tout n'est pas faux dans la théorie de Rousseau :

a) Victimes par conséquent du manque d'éducation, du manque d'enseignement religieux, du manque d'intérêt personnel ;

b) Abandonnés pour la plupart sans défense au désœuvrement, à leurs instincts naissants et

aux mauvais exemples des camarades plus âgés ; et ceci sans aucun conseil, sans aucune expérience, sans encadrement **naturel,** soit de la famille, soit de l'école.

Dans ces conditions, ce serait un miracle, pense Don Bosco, qu'ils puissent tenir et rester honnêtes.

« Je remarquai, déclare-t-il à ce propos, que beaucoup de détenus sortis de prison en d'excellentes dispositions, décidés à mener une vie meilleure, ne tardaient pas à revenir au lieu d'expiation d'où ils étaient sortis.

« Ils étaient inévitablement ramenés à leur premier état parce qu'ils se trouvaient de nouveau livrés **à eux-mêmes.**

« Ces malheureux, pensais-je, s'ils avaient pu trouver un **ami** qui s'intéressât à eux, les assistât, les instruisît de la religion, ne seraient pas retombés ! »

La fameuse promenade des détenus dont toutes les mémoires gardent le souvenir fidèle, donne une confirmation sans réplique aux réflexions ci-dessus mais dans le sens opposé.

***

D'où il semble résulter ce qui suit, comme le confirmera le succès éblouissant du premier patronage de Turin, organisé pourtant avec des moyens de fortune :

L'intérêt affectueux de l'éducateur engendre de la part de l'enfant :

1°) **l'affection ;**

2°) **la confiance ;**

3°) **l'effort** pour comprendre et se réformer.

Beau travail que Don Bosco ramène à trois étapes principales :

1°) Provoquer le sentiment de l'affection. Il est à la base de tout. Sans cela, on ne peut rien et aucune éducation n'est possible.

« Ils ne m'aiment pas ! que voulez-vous que j'en fasse ? »

A seule fin de provoquer ce sentiment chez l'enfant, l'éducateur devra s'oublier, se sacrifier, « se vouer », être en service continuel, être présent et se dévouer, et ce sera par anticipation la loi de l'assistance telle que la concevra et définira Don Bosco plus tard.

2°) l'enfant aime quand il se **sent** aimé, **personnellement.** Ce qui nécessite un amour **sensible** avec les marques extérieures qui le traduisent : pédagogie affective.

3°) enfin l'enfant veut se **sentir** aimé dans ce qui lui **plaît...** à lui enfant : jeux, théâtre, sport, musique, etc...

De la sorte, lorsque par la suite l'éducateur lui demandera une chose pénible (travail, discipline) l'enfant pensera comme instinctivement que c'est aussi par amour pour lui qu'il le demande.

***

Et voilà la manière éducative de Don Bosco **virtuellement** découverte !

1°) C'est une manière qui entoure d'intérêt, d'attentions, de conseils affectueux ; une manière adaptée aux faibles que sont les enfants.

2°) Cette méthode est l'aboutissement d'une longue période de tâtonnements.

3°) Elle aura été longtemps vécue et mise au point avant d'être consignée dans un règlement écrit : le système préventif, dont on peut affirmer qu'il a été laborieusement jeté sur le papier. « Aujourd'hui Don Bosco écrivait ses idées, par la suite il les abandonnait ; puis il les reprenait, corrigeait, reécrivait, copiant, recopiant jusqu'à cinq fois ».

Et encore sans cesse disait-il : « Non mi piace il mio lavoro ! » Ce travail ne rend pas ma pensée !

*
* *

Il convient de dire un mot en passant de la méthode des éducateurs du temps de Don Bosco.

Car c'est **contre elle** que d'instinct il réagira.

Ces éducateurs, prêtres ou laïcs, sont froids, distants, solennels, partiaux même à la manière du professeur de Châteauneuf qui s'était mis dans la tête que Don Bosco était « un minus habens », incapable de faire des études, pour l'unique raison qu'il était des Becchi !

De tels procédés si peu charitables meurtrissent l'âme sensible et l'amour-propre de petit Jean.

Ecoutons-le. C'est après la mort de Don Calosso :

« Une pensée m'obsédait : comment avancer dans mes études ? Je connaissais quelques bons prêtres zélés dans leur ministère, mais les approcher, me lier d'amitié avec eux je ne le pouvais.

« Il m'arrivait bien de temps en temps de rencontrer sur la route mon curé accompagné de son vicaire. Je les saluais de loin ; arrivé à leur hauteur je m'inclinais devant leurs soutanes. Mais, eux, gardaient leurs distances et se contentaient de me rendre poliment mon salut sans interrompre leur promenade. J'en pleurais de tristesse, et je disais à mes amis : si jamais, moi, je deviens prêtre, ce sera tout le contraire. Je fréquenterai les enfants et leur donnerai de bonnes paroles et de bons conseils...

« Que je serais heureux de causer, ne serait-ce qu'un instant, avec Monsieur le curé ! »

A Chieri, ses impressions ne varieront guère. Sans doute ses professeurs lui témoigneront de la sympathie mais leur façon d'agir sera loin de le satisfaire.

« Pour le supérieur et les autres professeurs, dira-t-il, ils ne nous voyaient guère qu'à la rentrée d'octobre et au départ des vacances. Jamais personne ne s'aventurait à aller parler avec eux, à moins qu'il ne fût appelé pour quelque infraction à la discipline...

« ... que de fois j'ai voulu m'adresser à eux soit pour demander un conseil, soit pour être réconforté en cas de doute, mais je n'y arrivais pas. » (Souvenirs biographiques.)

*
* *

Voilà n'est-ce pas, qui est révélateur d'un état d'esprit vraiment déplorable. Faut-il s'étonner dès lors que le jeune Bosco n'ait rencontré que le seul Don Calosso pour lui porter intérêt et un peu plus tard Don Cafasso à peine plus âgé que lui ?

Dieu sait cependant si cette âme de jeune orphelin était avide d'affection et désireuse de confidences.

Confidences sur ses difficultés matérielles, il mendiera la science qu'il acquerra !

Confidences sur ses épreuves morales, sur sa vocation, en particulier, sur ses tentations de découragement.

Le coup de tête qui le décida à entrer chez les franciscains eût-il été possible si un conseiller éclairé se fût trouvé à ses côtés ?

Sa vocation, en définitive, il ne la devra, après Dieu, qu'à son admirable maman et à la charité publique.

Voilà qui juge avec sévérité le peu de clairvoyance et de zèle de certains chefs spirituels de cette époque.

Don Bosco pour les avoir vu de trop près un jour de fête et de réjouissances, les quitta scandalisé, et ce fut l'origine de sa crise de conscience.

« Si jamais je deviens prêtre dans le monde, pensait-il, ma vocation court grand risque de sombrer.

« J'entrerai dans un cloître et me plongerai dans la solitude... »

De là vint sa décision de devenir franciscain.

Voilà déjà condamnée dans l'esprit de Don Bosco la méthode à laquelle il s'opposera officiellement plus tard, la méthode de la facilité et de la négligence qu'il remplacera par l'autre, celle de l'Evangile, où l'éducateur se fait **tout** à **tous** pour transformer et gagner au bien ses enfants.

Avant lui, au XVIme siècle, Montaigne et Rabelais avaient lancé leurs traits acérés contre cette même méthode, au XVIIIme siècle, Rousseau. C'est cette méthode que Newman, au XIXme siècle, a vu appliquer dans le collège où il était formé.

« Des professeurs, dit-il, aux gestes guindés, à la voix solennelle, à la froideur hautaine, vivant en marge de leurs enfants. »

L'effet de leur éducation était de transformer le collège « en un hiver au pôle Nord, en un collège pris et pétrifié dans les glaces ».

« J'ai vu cela de mes yeux... », affirme-t-il tristement.

*
* *

La **comparaison** entre ces deux méthodes a été admirablement tracée par Don Bosco.

Elles se ressemblent en un seul point qui est le but à atteindre : faire connaître la loi et en obtenir l'observance.

La différence entre elles provient de la manière employée dans l'obtention de ce résultat.

Dans la méthode répressive :

1°) L'enfant se débrouille tout seul. On lui a fait connaître la loi ; comme il est censé avoir une conscience, on attend de lui qu'il marche droit.

S'il y a défaillance, c'est à la punition d'intervenir pour rappeler le devoir et rétablir l'ordre. Rien de plus rationnel.

2°) Du reste, le maître qui ne se mêle pas aux enfants et se tient à distance, a de bons yeux. On ne lui en remontre pas. En surveillant exercé et vigilant, il voit clair.

3°) Et voici venir à chaque manquement la punition inexorable. Car chaque faute mérite sa peine, une peine proportionnée. Ce qui nous conduit en bonne logique à un véritable barême des punitions.

A ce régime, pense-t-on, l'enfant ne risque pas d'oublier ; il sait trop bien ce que lui rapporteraient ses incartades ou les fantaisies de son indiscipline.

En fait, l'aboutissement logique d'un tel comportement, c'est de contraindre l'enfant à se réfugier dans une échappatoire. Ne pouvant mener, en raison de sa faiblesse, le train de vie imposé, il se réfugiera dans la **simulation** et **l'hypocrisie** ; il rusera et feindra pour ne pas être puni.

Par ailleurs, il est vrai, un tel système est commode et peu fatigant pour les éducateurs. Il est la consécration de la paresse et de la vie facile, l'instauration de cette chose odieuse qu'on est convenu de dénommer l'esprit caserne et l'esprit fonctionnaire.

Voici d'ailleurs en quels termes dépourvus d'aménité l'apprécie Don Bosco :

« Dans ce système, les paroles et les regards du Supérieur doivent toujours être sévères et plutôt menaçants et lui-même doit éviter toute familiarité avec ses subordonnés.

« Un tel système, continue-t-il, demande que le Supérieur se trouve rarement au milieu de ses subordonnés et presque uniquement quand il s'agit de punitions et de menaces. »

C'est un système qui peut à la rigueur convenir à des adultes déjà raisonnables et capables de se conduire, mais qu'on doit absolument déconseiller avec des jeunes encore non formés et en pleine exubérance de vie.

*
* *

Autre est le système préventif. Ici encore l'éducateur commence par faire connaître la loi, mais sachant par expérience la légèreté de l'enfant, il se tient charitablement à sa disposition en vue de le guider, de le conseiller, de le soutenir au besoin, un peu comme le tuteur soutient et dirige la plante.

Cela requiert de sa part un véritable esprit de sacrifice, un grand amour de son idéal d'éducateur et en même temps une forte dose d'esprit de charité.

1°) Le système préventif, comme le répressif, vise à l'ordre moral cela va sans dire, mais pas de la même manière.

L'assistant qui le pratique n'a pas la prétention exorbitante d'atteindre à un ordre parfait du premier coup, car il sait bien que cette perfection est une impossibilité chez un enfant ; il vise seulement à obtenir une amélioration progressive.

2°) De plus, on cherche, dans ce procédé éducatif, à provoquer une adhésion libre et spontanée à l'ordre proposé et nullement à l'imposer **de force.** Au lieu de la **crainte** qui écrase et étouffe c'est la persuasion, l'attention affectueuse, la charité compréhensive, l'esprit de paternité qui encourage sans se lasser et soutient en toute occasion.

L'effet, on le devine aisément, consiste à obtenir un ordre moins parfait, moins apparent, moins spectaculaire, mais plus de spontanéité, de confiance et en définitive de transformation durable.

Ce système, il faut en convenir, offre un grand inconvénient, celui d'être très crucifiant pour l'éducateur qui doit être toujours « en veille » auprès de ses clients, servant de « guide », déclare Don Bosco, en toute occasion et les mettant par cette assistance dans l'impossibilité de commettre la faute.

« Soyez pères, ce n'est pas assez, soyez mères ! », disait Mgr Dupanloup.

« Seul le cœur, renchérit Don Bosco, peut se rendre maître du cœur et faire de l'élève un ami. »

Pour la clientèle réservée aux fils de Don Bosco il n'y a pas lieu, en tout cas, d'envisager d'autre manière de faire, sinon à la place de déshérités, on aurait des révoltés.

***

Un songe providentiel qui se répètera par sept fois dans la vie de Don Bosco viendra illustrer de façon étonnante tout ce qui vient d'être développé.

En voici les données essentielles.

Apparaît en premier lieu un groupe de vauriens qui blasphèment et polissonnent. A leur vue la réaction instinctive de Don Bosco, vraiment révélatrice des habitudes du milieu où il a grandi et de l'éducation qu'on lui a donnée, le porte à s'opposer à coups de poings, de s'affirmer comme le défenseur de l'ordre.

C'est la méthode répressive.

Alors, un premier personnage, qui semble être Notre-Seigneur lui-même, intervient :

— Pas de coups, mon enfant ! Emploie plutôt la douceur, la charité, fais appel à la persuasion en vue de faire aimer la vertu !

Comme Don Bosco se montre effrayé par la difficulté d'un tel programme :

— Je te donnerai, continue-t-il, une maîtresse de science qui te guidera et t'instruira.

A ce moment arrive une Dame au manteau resplendissant :

— Regarde ! dit-elle.

Et voici apparaître comme un amas effrayant de toute sorte d'animaux.

— Voici ton champ !

Et l'on assiste à un spectacle merveilleux : la métamorphose progressive de ces animaux sauvages en agneaux dociles et caressants.

Trois consignes à observer, déclare-t-elle. Ce sont les qualités de l'éducateur salésien.

« Sois humble » ! c'est-à-dire simple comme les enfants à éduquer, te faisant tout à tous, vivant au niveau de tous.

« Sois fort » ! de cette vertu cardinale qui commande la charité, la patience, la persévérance.

« Sois robuste » ! Le rôle d'assistant que tu devras jouer exige une santé physique sans défaillance, car il s'agira d'être enfant avec les enfants, c'est-à-dire de participer à leur vie quotidienne, à leurs jeux en particulier, d'être à leur disposition de jour et de nuit.

*
* *

La conduite de Don Bosco en matière d'éducation s'inspirera fidèlement des consignes de cette mystérieuse « maîtresse de science ».

Sans doute, ce n'est pas du premier coup qu'il en découvrira le bien-fondé mais progressivement par expériences et échecs successifs.

Au départ, une grande misère attire son attention, le cas de l'orphelin Barthélemy Garelli. A cette misère, il pare du mieux qu'il peut, avec

les petits moyens dont il dispose au début de son sacerdoce.

Par la suite, l'expérience lui ouvre les yeux et sa manière de faire ira en se perfectionnant.

C'est ainsi que du patronage rudimentaire fait en plein air et sur les routes, il passe à la forme plus perfectionnée du patronage avec cours du soir, rudiments d'atélier et de pensionnat.

Chose à remarquer, il n'attend jamais pour aller de l'avant d'avoir découvert le plus parfait. En quoi il se sépare de ces rêveurs magnifiques qui s'épuisent en aspirations et projets héroïques sans jamais rien réaliser.

« La valeur d'un idéal, a dit fort judicieusement Gustave Thibon, ne se mesure pas à sa beauté, à sa pureté abstraite, mais à sa capacité **d'incarnation,** lisez : de réalisation.

« Un saint, ajoute-t-il, est le plus incarné des hommes. Le moindre degré d'engagement effectif vaut mieux que le plus parfait des purismes. »

Cette manière concrète d'aborder les problèmes et de les résoudre, Don Bosco la conserve jusqu'à la fin. A ceux qui l'interrogent sur ce qu'ils doivent faire : « Allez de l'avant, selon l'inspiration de Dieu et à la faveur des circonstances ! (c'est ainsi qu'il a agi lui-même), ou encore d'une façon plus pratique. »

— Faites comme vous avez vu faire Don Bosco ! La manière empirique.

Lui propose-t-on des difficultés à résoudre ?

Il vient sur place, observe, résoud la difficulté de son mieux et ajoute : « Faites comme j'ai fait ! » Voilà du positif.

Oui, faisons comme a fait Don Bosco. Après mûre réflexion, il a opté pour la méthode préventive et organisé tous ses Instituts en fonction de cette méthode. D'elle il a fait découler tous ses succès ; en elle il a vu **la seule** manière possible d'éduquer l'enfant parce que **seule** elle permet de conquérir son cœur et sa confiance. A ses religieux il déclare qu'ils pourront eux aussi, s'ils agissent de la sorte, faire entendre, quand il le désireront, le langage du cœur parce qu'aux yeux des enfants et des jeunes gens « ils resteront les bienfaiteurs qui ont su les avertir à temps pour les rendre meilleurs, leur éviter les châtiments et les conséquences pénibles de leurs fautes ».

*
* *

« Et cette influence, continue Don Bosco, se poursuivra durant toute la vie, si bien que plus tard, à l'occasion d'une rencontre, réunions d'anciens, événements tristes ou joyeux, ils pourront placer le mot qui conviendra, faire entendre un reproche, donner un conseil ou un encouragement. Alors non seulement on les écoutera, mais on aura pour eux de la vénération. »

Rien n'est plus vrai.

Tous les jours, sous nos yeux, éclate le témoignage réconfortant du culte voué par les anciens élèves de nos maisons à leurs anciens maîtres.

On dirait que le temps a effacé défauts et aspérités de caractère pour ne laisser vivre que les

seules qualités du cœur par quoi ils continuent de régner et de rayonner.

Pour terminer, citons les réflexions de Don Ricaldone sur la méthode éducative qui a produit en trois années d'application un saint jeune homme que l'Eglise vient de béatifier, Dominique Savio.

« En exaltant cet enfant, le Pape consacre définitivement un mode d'éducation chrétienne que Don Bosco a fixé de façon sûre et qu'il a laissé en héritage à sa Congrégation. »

Les Salésiens sont **les seuls** éducateurs à avoir un tel honneur.

Mais en même temps qu'un honneur, un événement de cette importance est un **avertissement.**

Car le système de Don Bosco n'a pas seulement une valeur historique et passagère, mais il continue son efficacité providentielle.

Et Don Ricaldone d'engager tous les Salésiens à un sérieux examen de conscience.

Ont-ils de la méthode éducative de leur Père une connaissance suffisante, une connaissance approfondie ? En ont-ils de l'estime ?

Il ne peut pas s'agir en l'espèce d'une adhésion simplement théorique, d'une conviction intellectuelle ; mais d'une pratique loyale, intelligente et affectueuse.

Il cite la boutade de Don Cagliero : « Nous Salésiens, gardons-nous du genre commun et n'oublions pas notre différence spécifique ! »

En d'autres termes, rappelons-nous que nous ne ressemblons pas et ne pouvons pas ressem-

bler aux autres éducateurs à cause du système éducatif qui est le nôtre, le système préventif, pratiqué et passé en consigne par Don Bosco.

Ce système dont l'Eglise vient de proclamer solennellement les résultats merveilleux à l'occasion de la béatification de Dominique Savio, en s'appuyant sur la raison naturelle, les principes de l'Evangile et la grâce de Dieu s'avère remarquablement adapté à la formation de vrais hommes, de vrais chrétiens, et ce qui est mieux encore, de **saints.**

Une présence

Notre champ providentiel conditionne notre mode de spiritualité.

La grande loi de l'éducation salésienne est l'assistance. Pas d'éducation possible telle que la **veut** Don Bosco, si son éducateur n'assume pas la tâche et la responsabilité d'un **assistant.**

De cette loi, il découle qu'en bonne logique, la **perfection** du religieux salésien sera à chercher et à trouver dans cette direction même, entendez dans la ligne des obligations et des servitudes de l'assistance.

Par le fait de sa vocation particulière, le Salésien, occupe une place providentielle qu'accompagnent des grâces bien déterminées, des lumières spirituelles toutes spéciales, offrant les unes et les autres les conditions les plus favorables de sanctification personnelle.

Par ailleurs, à cette place, chacun s'y trouve placé soit par goût et attrait personnels, soit par désignation de ses supérieurs. Ces derniers, il faut

bien le croire, en choisissant, ont dû tenir compte des sujets, qualités et dispositions **naturelles** qui se présentent comme autant d'indications providentielles favorables à leur avancement spirituel.

Puisqu'il est reconnu par tous qu'il n'existe pas de perfection véritable sans une vie de **renoncement** méthodique et rationnel qui l'étaie, point ne sera nécessaire de chercher longuement dans le cas de l'éducateur salésien. **Sa vie elle-même,** sa responsabilité d'éducateur, son **engagement d'assistant** offriront le terrain idéal. Où trouver, par exemple, des éléments de plus grande mortification que dans cette vie **d'asservissement** à une tâche quotidienne sans aucun relief, à une vie sans cesse bousculée, écartelée même, à une vie « mangée » où l'on appartient si peu à soi-même ?

Le saint curé d'Ars dont la vie était ainsi « mangée » par les confessions sans arrêt, s'exclamait : « Oh ! les pécheurs finiront bien à la longue par tuer le pécheur ! »

Quel plus grand sacrifice pour l'égoïsme naturel à tout homme, cet égoïsme foncier qui le porte comme instinctivement à se rechercher, se mettant comme en retrait, à part des autres, afin d'avoir la paix et de ne pas être dérangé ?

Même le saint curé d'Ars n'échappa pas à cette loi, lui qu'on verra fuir par trois fois le régime d'esclavage que lui imposait son apostolat de curé.

Il vaut la peine d'entrer dans le détail de ce service de l'éducation salésienne pour en étudier les beautés, en même temps que les servitudes.

*
* *

1° - Vigilance ou état de veille

Qui dit assistance **vraie** dit **vigilance.**

L'assistant salésien, soucieux de sa mission, on le trouve toujours **en éveil,** en vue de mettre au point le chef-d'œuvre confié par Dieu, en l'espèce, l'éducation de tels et tels enfants ou jeunes gens, éducation qui est au point de départ de leur rayonnement **social** ici-bas, de leur salut **éternel** dans l'au-delà.

Il en va de l'éducation de chaque être comme d'une merveilleuse **tapisserie** dont toutes les trames sont comptées et se présentent, chacune d'elles prise à part, comme **indispensables,** sous peine de tout rater et de tout compromettre.

Vous voyez d'ici où se situera dans une telle tâche la zone de **renoncement** pour un éducateur ? Précisément dans la lutte à mener pour le maintien de l'esprit de vigilance, lutte sévère qui va à l'encontre de la paresse, de la routine, de la recherche des aises, de tout ce qu'on est convenu de désigner sous le nom de vie facile, de vie bourgeoise.

Il se situera également dans l'effort à fournir pour se maintenir au niveau de sa **responsabilité.**

Arrêtons-nous à réfléchir quelques instants.

L'enfant à nous confié est en perpétuelle transformation soit physiquement, soit intellectuellement, soit moralement.

A chaque étape de sa croissance, il s'opère en lui des modifications profondes qui influent puissamment sur son rythme de vie.

Ce sont comme des oscillations incessantes en lui, allant de l'enthousiasme le plus échevelé jusqu'à l'effondrement complet ; c'est l'âge des emballements, des toquades, des engouements subits et inexpliqués, voire ridicules.

Par malheur, cette même période de sa vie correspond avec un état de faiblesse et une inexpérience qui ont vite fait, s'il n'est pas guidé, de l'offrir comme une proie facile aux entreprises du mal et aux sollicitations de la tentation dont quelques-unes sont tellement redoutables qu'elles peuvent compromettre tout son avenir d'homme.

Supposons qu'à cette période vraiment cruciale l'éducateur, en d'autres termes, l'homme d'expérience, que sa charité a voué à ce service de la réglementation rationnelle de la croissance, vienne à faire défaut, nous aurons à déplorer à coup sûr des déviations désastreuses, des fautes souvent, quelquefois peut-être des prises de position vicieuses et des comportements déplorables.

Aussi bien sa vocation impose-t-elle à l'assistant salésien les servitudes d'une présence, d'une présence vigilante et active, afin d'être en mesure d'observer, de contrôler, d'intervenir le cas échéant, autant pour encourager telles ou telles

initiatives heureuses qui s'amorcent timidement que pour stopper les déviations qui pourraient s'affirmer.

Contrôle jugé tellement important par Don Bosco qu'il ne craindra pas d'avancer « que les manquements chez les jeunes viennent en partie du **manque d'assistance,** « per non essere bene assistiti ».

« En assistant, déclare-t-il encore, on prévient suffisamment le mal qu'on n'a pas besoin de sanctionner par la suite. »

Exercice peu aisé que cette garde vigilante, car elle requiert une énergie peu commune qui ne s'improvise pas mais se conquiert au prix de longs et patients efforts.

Notons en passant cette consigne que Don Rinaldi s'était imposée en 1889 : « Je me montrerai toujours joyeux et très bon avec les enfants auxquels je parlerai souvent, me tenant le plus possible au milieu d'eux. »

***

2° — Vigilance active

L'assistance qui requiert l'état de vigilance continuelle ne peut pas être conçue comme une **fonction passive.**

Rien ne doit être aussi actif qu'un éducateur salésien.

Par vocation, il est un **éveilleur,** un donneur d'initiatives, un contrôleur intelligent, discret, aimant, de l'activité de ses jeunes sujets (primauté de la méthode active).

Car il s'agit pour lui de provoquer l'éveil, le départ d'une personnalité et de l'amener progressivement à s'affirmer, à prendre conscience de soi, à **avoir foi en soi.**

Seul un travail **intelligent** pourra obtenir ce miracle et cette réussite.

Arrière donc, en cette affaire, la paresse, la routine, l'horreur du travail **précis,** la fuite des responsabilités, la peur des soucis, des échecs même !

D'autant qu'avec chaque jeune, on se trouve en présence d'un cas **particulier** à résoudre, d'un cas d'espèce.

Voici dans quelles dispositions Don Bosco abordait ces cas d'espèce.

A un rédacteur du « Journal de Rome » venu l'interviewer le 25 avril 1884, il répond comme suit :

« — Dites-moi quel est votre système ?

« — C'est très simple. Je laisse aux jeunes gens pleine liberté de faire ce qui leur plaît davantage. Ainsi se manifestent leurs bonnes dispositions naturelles que par la suite je développerai. »

De la sorte, chacun d'eux fait avec plaisir ce qu'il est capable de faire.

Mettre chacun à sa place, appliquer à chacun **la mesure** qui lui convient, le **dosage** approprié, son degré, sa nuance, cela demande une observation précise, sûre, cela requiert impérieusement un jugement droit en vue de déceler ce quelque chose de **rare, d'unique** souvent, par quoi tel jeune homme se distingue de ses semblables, et

de lui appliquer en même temps le traitement **adéquat** qui sera en mesure de le conduire à la découverte de son rythme personnel de vie.

***

3° — Tempérament de jeune

Autre considération qui découle de ce service de l'assistance.

Vivre toujours par devoir d'état **au milieu** des jeunes, n'est-ce pas se condamner à rester toujours **jeune** sous peine de voir s'envoler son influence ?

Cette condamnation à ne jamais vieillir, voilà qui échappe à la banalité.

Vieillir par **l'âge,** par les cheveux raréfiés ou blanchis, par le dos voûté, cela nul ne peut l'empêcher. Aussi bien s'agit-il de ne pas vieillir quant **à l'âme,** quant à l'esprit, de conserver toujours aussi vert son **optimisme,** sa foi en la vie, en la transformation possible, son esprit de compréhensoin. Et ceci dans le dessein de rester accordés aux jeunes qui, eux, ne voient la vie qu'en **fleurs** et en **sourires,** puisqu'ils n'ont pas encore été touchés ou meurtris par elle, qui éprouvent comme un besoin impérieux d'entreprendre, de jeter dans l'existence leurs jeunes forces, de bâtir du **neuf** et s'il se peut, de faire mieux encore que leurs aînés.

Inutile d'amener au milieu des jeunes des docteurs « tant pis », tristes, désabusés, pessimistes, témoins endoloris d'un passé momifié, car ils ont

vite fait de les mettre à l'écart quand ils ne les couvrent pas de brocards.

Et c'est ici que se place de tous les sacrifices de l'assistant salésien le plus méritoire sans conteste, le sacrifice du **sourire perpétuel,** du sourire quoi qu'il en coûte, du sourire quand même.

Même si l'éducateur nourrit des soucis pesants, s'il porte une **croix** douloureuse, il n'en doit rien montrer ou le moins possible ; il risquerait de faire rapidement le vide autour de lui et de provoquer de l'exaspération.

Sa tristesse, son désenchantement au milieu d'une bande d'êtres tout adonnés à la joie et à l'insouciance de vivre ne serait comprise et supportée qu'un temps, si même elle l'était.

Don Bosco savait bien tout cela, lui ; et c'est pourquoi au milieu des plus lourds soucis et des pires traverses, on le voyait toujours égal et souriant.

Un certain jour, particulièrement triste, où la nouvelle venait de fondre sur lui d'une catastrophe qui anéantissait en quelques secondes ses plus belles espérances d'apostolat, Don Bosco paraissant au milieu de ses enfants corrigea tellement bien tout ce que les traits de son visage pouvait offrir de contracté que personne parmi eux ne se douta que son âme de père saignait.

« Aujourd'hui Don Bosco, remarquait une autre fois un confrère, est plus joyeux que d'habitude... »

On surprenait quelques instants plus tard, cette réflexion du saint qui en dit long sur sa discipline du sourire :

« Je viens de recevoir le plus grand déplaisir de ma vie ! »

Rude école, rude croix que celle du **sourire forcé** ! Ecole indispensable quand on est éducateur salésien.

Car Don Bosco entend que ses assistants soient des **créateurs de joie,** sans quoi dans ses institutions tout irait mal ; il entend que ces mêmes institutions présentent un visage attirant, gai, annonciateur de joie et que les sentiments qui y sont exprimés quotidiennement soient, eux aussi, créateurs de cette même joie.

« Je veux voir nos jeunes courir, sauter... être joyeux.

« Donnez aux enfants toute liberté de sauter, de courir, de crier, de chanter à leur aise. »

C'est pourquoi Il voudra dans ses maisons de la musique, des jeux, des promenades, du théâtre... tout ce qui pour un jeune est occasion de joie.

A un jeune homme qu'il voyait triste habituellement : « Je voudrais que tu sois toujours joyeux, que tu ries, que tu sautes... afin de te rendre heureux dans ce monde et dans l'autre ».

Ses fils, fidèles interprètes de sa pensée, s'exclameront comme le Bienheureux Dominique Savio : « Chez nous, nous faisons consister la sainteté à rester très joyeux. »

Discipline **peu aisée** que ce gouvernement des sentiments profonds de l'âme à longueur de journée. On ne l'atteint pas du premier coup. Il faut

revenir sans cesse sur les mêmes résolutions, et ce n'est que de haute lutte, à force de surveillance de soi, à force d'esprit mortifié et vertueux qu'on y parvient.

Notre-Seigneur, qui s'était plongé volontairement dans notre monde mauvais et égoïste, j'imagine qu'à certains jours, Lui aussi, il devait être tenté de se laisser aller à la **tristesse** — Il savait, nous dit l'Evangéliste, ce que valait l'homme — et, chose admirable il n'en fait rien.

On le voit passer au milieu de tous, doux, aimable, complaisant, pitoyable.

Il peut déclarer à la foule : « Apprenez de Moi que je suis doux et humble de cœur ! »

Illustrons tout ce qui précède par quelques exemples salésiens connus de tous.

*
* *

Ce qui a valu au Père Genyès son rayonnement si admirablement chanté par un ancien de La Navarre, c'est autant son sourire, son allure toujours jeune, sa préoccupation de rester sans cesse au niveau des jeunes que sa bonté si attirante, son extraordinaire bonté.

Je dois faire un aveu personnel. Ma grande vénération pour le Père Cartier a toujours été un peu tempérée, même refroidie par cet aspect un peu glacial que tous lui connaissaient, en tout cas nettement froid et qui lui donnait une attitude peu engageante.

Il fallait l'approcher de trop près pour découvrir son sourire — car il souriait — mais d'un sourire aussi atténué que les rayons de soleil sur

les montagnes de sa chère Savoie. Il lui manquait ses yeux de chair, il est vrai, pour contempler l'astre du jour et traduire son ardeur à travers les lignes de son visage.

Nous nous sommes contentés de noter les faits.

Bien entendu, la charité excuse et explique tout et le vénéré religieux, du haut du ciel, voudra bien nous pardonner notre audace.

***

4° — Présence sans défaillance

Dernière considération qui conditionne celles qui précèdent : l'assistant salésien est un homme qui s'engage au sacrifice héroïque d'une **présence continuelle.**

Etre continuellement présent ! Avons-nous suffisamment pesé la lourdeur d'un tel mot, combien de sacrifices il inclut ? Présent de nuit et de jour, alors que l'esprit a tendance à s'évader ailleurs.

Que l'imagination travaille sans arrêt.

Que la nature et le monde offrent leurs attraits enchanteurs !

Cela fait penser à un genre d'esclavage bien connu de chacun de nous, l'esclavage de nos mamans.

Présents ! pas d'une présence de pur conformisme, mais d'une présence efficace et toujours en alerte.

Ni genre pion ni genre fonctionnaire qui s'acquitte et attend avec impatience que le temps s'écoule.

Rien de cela. Que dis-je, tout à l'opposé de cela !

Une présence **active** qui ne s'appartient pas, qui ne recherche pas ses commodités personnelles, une présence qui **se donne,** une présence **en service** d'amour, de charité vraie.

Une telle présence, ai-je besoin de le faire remarquer, devient à la longue véritablement crucifiante. Pourtant, un véritable Salésien l'aime et pour rien au monde il ne voudrait en être délivré. Car il n'a pas eu de peine à y découvrir le **champ providentiel** de sa sanctification personnelle en même temps que la condition de son apostolat auprès des jeunes.

Don Bosco, pour sa part, ne l'entend pas autrement :

« L'éducateur salésien, dit-il, est un homme qui se consacre au bien de ses enfants. Pour cela, il doit être prêt à affronter la fatigue et le dérangement pour attteindre son but qui est l'éducation civique, morale, scientifique de ses enfants. »

Oui, être prêt à affronter la succession des sacrifices, des esclavages, des immolations que requiert la présence salésienne.

C'est comme une véritable annihilation acceptée par amour. Voulant leur faire comprendre la grandeur du sacrifice de l'éducateur, Victor Hugo s'adresse aux jeunes et leur parle comme suit :

L'avenir, cet avril plein de fleurs, vous convie
Vous vous envolerez demain en plein vie ;
Vous sortirez de l'ombre, il restera. Pour lui
Demain sera muet et sourd comme aujourd'hui ;
Demain même en juillet sera toujours décembre ;
Toujours l'étroit préau, toujours la pauvre chambre.
Toujours le ciel glacé, gris, blafard, pluvieux
Et, quand vous serez grands, enfants, il sera vieux.

(*Contemplations*)

Voici, cueilli dans la vie de Don Rinaldi, un trait révélateur. Un jeune abbé, excellent animateur des jeux, faisait une consommation démesurée de semelles au point que l'économe en maugréait.

Don Rinaldi averti, de prendre à part l'abbé pour lui dire : « Allons, mon cher, use tes souliers au milieu de tes enfants. Si ton Directeur refuse de t'en payer, c'est moi qui te les achèterai ».

Délicieux, n'est-ce pas ?

Yves Thiberge dans « Le Plant d'Oliviers » fait parler une maman ; écoutons-la.

« De quoi sont faites nos journées ? D'une succession de riens.

« Je raccommode, je lave, je fais des achats, je houspille la petite bonne, je tiens propres mes enfants, je les habille, je les baigne, les déshabille, les rhabille, les promène, les fais manger,

les surveille : tiens-toi droit, ne touche pas à cela, mets ton manteau, mouche-toi !... »

Et ainsi tout le jour...

Voilà bien le travail de l'éducateur salésien, cette succession de riens, acceptée et aimée, aujourd'hui, demain, à longueur d'année, à longueur de vie !...

Aussi bien devant tant d'immolations, n'hésitons-nous pas à faire nôtres les déclarations suivantes du Père Charmot au sujet du dévouement des mamans :

« Il agit à la manière d'un **sacrement,** non pas seulement « ex opere operantis », mais « opere operato ».

***

C'est pourquoi, disons-le en terminant, la faute majeure pour une éducateur salésien, ce serait ce manque de conscience professionnelle qui a nom la **dérobade** ou l'abandon de poste, que ce soit par calcul et système ou bien par un égoïsme inconscient.

La dérobade est chose grave ; elle lèse la vertu de justice.

Car tout l'avenir de l'enfant commis à nos soins se trouve engagé dans l'affaire de son éducation.

Envers les parents, c'est faute grave, faute contre la justice, que de ne pas assumer leur tâche de parents ou de l'assumer incomplète-

ment. Or, l'éducateur, quelquefois, remplace les parents et, le plus souvent, les complète en parachevant leur action.

Voici un trait révélateur cueilli dans la vie de Don Rinaldi. Un religieux déjà âgé avait jugé bon de se retirer après dîner dans sa classe pour y travailler. Or, quelle ne fut pas sa surprise lorsqu'un élève vint l'avertir que le Directeur le demandait.

Il accourt et demande pour quelle raison on l'a appelé.

« Pour que soyez en récréation avec les enfants ! » lui répond Don Rinaldi.

La présence en récréation ! Est-ce donc tellement important qu'il faille en délaisser un travail peut-être assez urgent ? Don Rinaldi estime que oui.

En réalité, la récréation dans l'esprit de Don Bosco est comme un lieu stratégique ; éducateurs et enfants y apprennent à se connaître et à s'aimer.

Pour cette raison, tous les Supérieurs, Directeur y compris, ont l'obligation d'y être présents.

A son bureau, le Directeur est directeur, comme le professeur est professeur. Vient l'heure de la récréation, plus de supérieurs, plus de professeurs, mais des pères, des frères, des amis uniquement : la saine familiarité qui règne entre tous a opéré le miracle de rompre toutes les barrières.

C'est en récréation, plus qu'ailleurs, que se forge l'esprit de la maison.

Combien nombreux cependant les faux prétextes à la dérobade !

On se repose sur les autres ! Ils sont là, se dit-on, ils assisteront à ma place et me remplaceront. Affreux égoïsme.

Pour d'autres, c'est la peur des responsabilités. Pourquoi alors s'être engagé dans la voie de l'éducation à la salésienne ?

Ceux-ci se laissent dominer plus ou moins consciemment par un certain esprit bourgeois. Ils ont comme une peur instinctive de l'effort et se laissent couler vers la vie facile.

Ils donnent une présence, mais inefficace parce que l'esprit de vigilance en est exclu.

En voici d'autres qui ont leur groupe à eux, leur groupe de préférés. Ailleurs on cherche sa popularité et son propre plaisir.

Plus grave encore : on se contente d'être passif, mais d'une passivité agressive. On est là, non certes pour agir mais uniquement dans le but d'observer et de critiquer.

Nommons pour terminer un genre de déviation très à la mode dans les milieux officiels, le fonctionnarisme.

On s'acquitte comme un fonctionnaire, sans idéal, sans esprit surnaturel, sans la volonté de donner les âmes à Dieu et d'assumer leur avenir éternel.

On n'est pas en état de souffrance pour les âmes.

Toutes ces attitudes, semblables à des vers rongeurs tarissent pour ainsi dire la fécondité éducative en la rendant nulle, inefficace et certaines fois même nuisible :

Il semble que retentissent encore les paroles vengeresses de Notre-Seigneur à l'adresse des chefs aveugles et indignes : « Faites ce qu'ils disent, mais ne faites pas ce qu'ils font ! »

*
* *

On a dit de Péguy : « Il poussait jusqu'au génie la capacité de penser juste et de raisonner droit... »

Il était l'homme du solide sous les pas, de la terre ferme, « du plancher des vaches ».

Autrement dit il était l'homme du **bon sens,** « un bon sens écrasant ».

Don Bosco, lui aussi, était l'homme du bon sens en éducation comme en spiritualité. Il se tenait constamment en plein réel, en pleine ligne de la mesure.

Si Péguy, qui est un écrivain, « **écrase** quelquefois » par son opposition rude l'imbécillité et la médiocrité qui l'entoure, Don Bosco, qui est un apôtre, attire par le courant de vie qu'il suscite autour de lui et derrière lui, d'autant mieux que ce courant s'auréole toujours du signe de la joie, de l'entrain, de l'enthousiasme comme il convient à chaque fois que l'on s'adresse à des jeunes.

Une Conscience

Un vrai religieux salésien, c'est une **conscience.**

Illustrons les quelques réflexions qui vont suivre sur la conscience envisagée comme première condition d'une sainteté par le moyen du devoir d'état, par ces déclarations de Napoléon.

« Ce n'est pas un génie soudain qui me révèle comme en secret ce que j'ai à dire ou à faire... c'est la réflexion et la méditation. » En d'autres termes c'est le travail consciencieux du chef, obligé avant tous les autres à fournir une application honnête et persévérante.

Noblesse oblige ! dit le proverbe.

Noblesse oblige plus impérieusement encore pour un chrétien, pour un religieux éducateur.

Etre un vrai religieux, c'est commencer d'abord par être un **vrai chrétien** et être un vrai chrétien, c'est commencer par être **un homme** véritable, digne du nom d'homme.

Que faudrait-il penser, par exemple, de ce religieux ou de ce chrétien qui auraient négligé la culture des vertus naturelles, au point de manquer de conscience, de franchise, de faire des entorses à l'honnêteté !

Oui, comment faudrait-il les juger s'ils affichaient un caractère insupportable, violent, impatient, partial ?

Est-ce que l'un et l'autre ne risqueraient pas d'être pour leurs frères les hommes un sujet de scandale et le religieux un obstacle à la vie de sa communauté, une sorte de poids lourd, un indésirable ?

Notre monde moderne présente ses exigences.

C'est ainsi que jamais autant que de nos jours on n'a réclamé des **hommes** capables de témoigner d'une vie sainte au milieu des occupations quotidiennes, des hommes à la Saint Paul, cet apôtre tellement consciencieux qu'après une journée de prédication il travaillait de ses mains la nuit afin de n'être à charge à personne.

« Notre époque, a déclaré le Pape Pie XII, a plus besoin de **témoins** que d'argumentateurs. »

Ce qui veut dire que le **témoignage,** c'est-à-dire l'exemple, devra toujours précéder toute action soit apostolique, soit éducative. Certains milieux, même profondément paganisés se refusent à en accepter d'autres. On ne reçoit pas le message de qui scandalise.

*
* *

Une conscience, c'est en premier lieu une **valeur surnaturelle.**

S'il est vrai que naissent comme une sorte d'impossibilité d'apostolat chaque fois que s'opposent comme **un écran opaque** des défauts natu-

rels trop voyants ou trop criards, pareillement il se produit toujours un **étonnement** voisin du scandale dans le cas d'un religieux dépourvu d'esprit surnaturel et plus ou moins laïcisé.

Il est tellement certain que la vie religieuse relève **uniquement de l'esprit de foi,** que si nous mettons de côté ce ferment mystérieux, nous la voyons perdre aussitôt tout son sens, tout son sel, devenir même incompréhensible, sotte, ridicule, contre nature, irrationnelle, de sorte que vouloir organiser une vie religieuse sans ce facteur primordial, ce serait l'asseoir comme en porte à faux, la stériliser par avance et, en définitive, la rendre insupportable et odieuse.

Dans l'ordre surnaturel comme dans l'ordre naturel, il existe une logique des choses, et un jour vient où le religieux qui a été infidèle, en se regardant vivre, finit par se prendre en dégoût, se donnant à lui-même l'impression qu'il est un raté et une espèce d'épave humaine.

Que lui a-t-il manqué en définitive ? Ce qui donne la vie, le sang, **l'élément divin** puisé en Dieu lui-même au moyen de la **méditation** et de la **prière,** de l'esprit de prière en particulier par quoi s'établit un courant d'échanges ininterrompus entre Dieu et le consacré.

Il lui a manqué la vie divine transmise par les sacrements bien reçus.

Il lui a manqué également une vue surnaturelle des choses et des gens, un sens profond de l'Evangile.

Et tout ceci a fini par conduire ce malheureux à tout juger sur un **plan purement humain** : les décisions des Supérieurs, les événements, l'autorité, la règle, etc...

Ça été en définitive comme un dessèchement de tout son être d'où a découlé l'écœurement et la révolte, comme de quelqu'un qui étoufferait sous un carcan.

*
* *

Tous attendent à juste titre d'un religieux qu'il pratique la sainteté comme l'y ont engagé les vœux qu'il a prononcés de son plein gré, de même qu'ils attendent d'un prêtre qu'il vive en vrai ministre du Christ.

Dans une maison d'éducation, une telle sincérité de vie s'impose d'autant plus impérieusement que enfants et jeunes gens y sont avant tout gouvernés par la loi de l'exemple.

Avant d'être raisonnables — ils le deviennent en dernier lieu — ils sont **yeux et oreilles.** Aussi les voit-on résister difficilement au spectacle d'une vie quotidienne qui s'étale devant eux, tantôt pour s'en édifier, tantôt, hélas ! pour s'en scandaliser.

Quel rayonnement surnaturel y aurait-il à espérer d'un religieux salésien qui se déroberait habituellement, soit par paresse, soit pour un autre motif, à la charité primordiale de **l'assistance,** qui se dégagerait en fait du beau risque de l'éducation, lequel inclut nécessairement une vigilance sans défaillance, un souci constant d'éveil-

ler les consciences et de façonner les caractères, oui, en vérité, quel rayonnement espérer ? Aucun.

*
* *

Une conscience c'est deuxièmement une **compétence.**

Avant toute autre chose, un homme de conscience se pose le problème de sa vocation, de sa mission personnelle et quand il l'a résolue il met tout en œuvre pour y répondre le plus fidèlement possible.

La réflexion qui suit du saint curé d'Ars semble devoir éclairer ce nouveau point. Avouons qu'elle ne manque pas de sévérité. Il parle des tentations des enfants et s'adresse aux parents.

« Vous devez accoutumer de bonne heure vos enfants à résister aux tentations et à sanctifier leur travail. »

« Or, il y a des enfants de 15 et 16 ans — et ils sont nombreux — qui ne savent pas ce que c'est que résister à la tentation.

« D'où cela vient-il, continue le saint curé d'Ars ? Sinon de l'ignorance ou de la négligence des parents.

« Mais comment voulons-nous apprendre à nos enfants ce que nous ne **savons pas nous-mêmes ?**

Et le saint curé d'ajouter ces paroles qui venant d'un homme de Dieu, s'imposent à la réflexion.

« Si vous n'êtes pas assez instruits, pourquoi êtes-vous entrés dans l'état de mariage ? Vous saviez, ou du moins vous deviez savoir, que si

le Bon Dieu vous donnait des enfants, vous seriez obligés, sous peine de damnation, de les instruire de la manière dont ils devaient se conduire pour aller au ciel.

« N'était-ce pas assez que votre **ignorance vous perdît** sans en perdre d'autres avec vous ? »

Voilà qui est jugé et pose de façon impérieuse le problème de la compétence !

Si compétence il doit y avoir de la part des **parents** qui ont souvent de nombreuses excuses pouvant les innocenter, ne serait-ce que celle de leurs occupations matérielles, à plus forte raison s'il s'agit d'un **éducateur** engagé par vocation et par vœu.

« Quiconque, dit Pie XII dans « Menti nostræ », se fixe comme but sa propre sanctification et celle des autres, doit être muni d'une **solide doctrine** où entrent avec la théologie, les sciences et les découvertes modernes afin d'être capable avec toutes ces qualités de l'esprit, de tirer de son trésor, en bon père de famille, du neuf et du vieux. »

Or, c'est à dessein que le pape appuie sur l'importance des **sciences humaines,** car la grâce n'a jamais eu pour fonction de remplacer la nature ; elle la couronne plutôt en l'épanouissant. Si bien que son action sera plus ou moins élargie ou plus ou moins facilitée suivant le degré de culture humaine du sujet. Un des exemples sans conteste les plus remarquables, nous le découvrons en l'apôtre Paul,

Après sa conversion, toute sa vie éclatera en un puissant rayonnement qu'il devra en partie, sans doute, à la grâce de Dieu, mais à la profondeur et au sérieux de sa formation profane.

Si le rayonnement est fonction à la fois de la valeur surnaturelle et de la culture humaine, il en découle l'obligation de porter son attention sur les deux en même temps. Et voilà posé de façon catégorique le problème de la compétence.

Quelques mots de Don Bosco sur la qualité de l'assistance vont nous permettre d'éclairer notre propos.

« Les assistants salésiens, dit-il, doivent se comporter à la manière de **guides.** »

Qu'est-ce à dire ? On prend un guide pour une ascension en montagne ou encore pour un voyage lointain et difficultueux ; en **éducation,** on demande au guide qu'est l'éducateur une bonne orientation de sa vie, un bon **aiguillage.**

Supposons que le guide soit incompétent, qu'il connaisse insuffisamment son métier, qu'il soit **ignorant** ou aveugle, les pires catastrophes ne sont-elles pas à redouter ? « Si un aveugle, dit l'Ecriture, conduit un autre aveugle, tous les deux tombent dans le fossé ».

Compétence sur le plan psychologique et éducatif, compétence sur le plan professoral ou technique, tout va de pair, car chacun de ces points de vue relève de la **vertu de justice** dès lors que l'éducation est en jeu.

« J'ai plus appris en une seule année avec tel professeur qu'en trois ans avec tel autre », remarquait un de nos anciens.

On devine aisément ce qui manquait à ce second professeur : la compétence, tout simplement !

De nos jours, cette compétence a des rigueurs qui ne cessent de s'accroître du fait de l'évolution des techniques ; ce qui oblige l'esprit des éducateurs à rester sans cesse en alerte pour observer, découvrir, adapter. Elle est toute récente la déclaration de Pie XII à un groupe d'éducateurs.

« Votre **habileté professionnelle** est une **exigence** et une forme de votre apostolat. »

C'est l'évidence même qu'il ne faut pas tout attendre la grâce. Dieu nous a fait libres ; utilisons intelligemment notre liberté ; ne la gaspillons pas.

N'obligeons pas Dieu à retrousser les manches à notre place, à réparer nos impairs ou nos insuffisances.

« Vous devez vous élever, disait Pie XII aux sages-femmes, jusqu'au **sommet** des connaissances spécifiques à votre profession. »

Moins qu'un autre, un religieux salésien n'a le droit de rester en arrière, de suivre son siècle en trainard ; sous peine de rater le chef-d'œuvre confié, il a l'obligation de s'aligner sur son temps, de le dépasser même, en se mettant à l'avant-garde du progrès. « En atteignant les sommets du progrès », dirait Pie XII.

⁂

Peut-être n'est-il pas tellement inutile de souligner en passant ce côté particulier **de la compétence chez un Salésien.** Des techniciens de toute espèce, il en foisonne : historiens, philosophes, psychologues, mathématiciens, etc... De véritables **spécialistes en éducation et en spiritualité salésiennes,** il est assez rare d'en trouver.

Cela ne devrait pas être, car dès qu'on parle devoir d'état, tout de suite naît pour les intéressés l'obligation stricte de s'y conformer.

Le devoir d'état ou devoir de justice pour tout éducateur salésien, c'est la **méthode préventive** avec la gamme de ses servitudes ; le devoir d'état pour tout religieux salésien, c'est la spiritualité de Don Bosco.

Que dirions-nous d'un électricien, d'un pharmacien, d'un médecin qui connaîtraient imparfaitement leurs métiers respectifs mais afficheraient sur d'autres sciences ou spécialités les compétences les plus remarquables ?

Nous dirions : qu'ils commencent par l'essentiel qui relève de leur fonction principale ; ils pourront ensuite, s'ils en ont les loisirs, se consacrer à l'accessoire.

Pour un Salésien, dépositaire d'une méthode éducative, héritier d'une spiritualité légués par un saint, il y aurait négligence grave à ignorer l'essentiel, à savoir : les éléments constitutifs de son esprit, serait-il par ailleurs informé dans les moindres détails de tous les progrès scientifiques et techniques en cours. Lui aussi aurait fait passer **l'accessoire avant l'essentiel.**

*
* *

A côté de cette compétence fondamentale ou compétence salésienne, se place par ordre d'importance la compétence **professionnelle** ou compétence technique.

Une méthode si parfaite soit-elle, appliquée par des incompétents ou des hommes sans valeur professionnelle, qu'est-ce en réalité ? Un instrument de précision manié par un butor.

Ce même instrument, confiez-le à une compétence, vous voilà assuré de résultats accrus au centuple.

Si l'on veut bien s'arrêter un instant à considérer les conséquences de **l'incompétence,** ou bien ce sera un avenir fortement compromis du fait d'une formation médiocre et insuffisante, ou encore un sujet mis dans un état d'infériorité qui l'accompagnera tout au long de sa vie.

A l'opposé, il arrivera souvent, que **par le contact d'une compétence,** une vraie grandeur humaine et sociale fera son apparition.

« J'ai découvert la géographie, disait un étudiant déjà mûr, avec un professeur de talent ; le jour de cette découverte a été une véritable révolution dans mes idées. »

Mais qui dit compétence dit nécessairement **travail, études approfondies.** Ses biographes racontent de Don Bosco que pour écrire son histoire d'Italie il s'était imposé la lecture d'au moins quatre-vingt volumes sur la question. Probité d'historien et conscience professionnelle.

Pareillement, quand il entreprendra d'écrire son système préventif, il se fera un devoir de consulter tous les documents connus en cette matière.

Croyons Napoléon quand il nous affirme que le génie ne s'improvise pas ; il est le fruit d'un travail acharné et méthodique.

***

Le seul danger dans cette course à la science et à la technique en vue d'acquérir une compétence, ce serait de minimiser consciemment ou inconsciemment le **surnaturel** et d'en arriver à perdre de vue cette vérité majeure que toute science, quelle qu'elle soit, qui ne s'ordonne pas à Dieu et ne tourne pas à le faire aimer, comme dit Saint Augustin, est vaine, « nuisible et dangereuse », accentue Pie XII.

Un tel danger n'est pas chimérique, de nos jours surtout, où la cascade des découvertes, plus sensationnelles les unes que les autres, amène un bouleversement d'un très grand nombre de positions regardées comme définitivement acquises et crée comme une **euphorie** de scientisme matérialiste.

Assez vite, si l'on n'y prend garde, on en vient à oublier le Créateur pour donner toute la place au savant, c'est-à-dire à l'homme, et à mériter le reproche adressé par Léon Bloy à ceux qui possèdent « trop de science humaine et trop peu de science divine » et qui, de ce fait « sont remplis de terre comme leurs idoles ».

Or, il n'est jamais permis d'oublier que l'homme étouffe vite sans Dieu, que son horizon est vite rétréci et qu'après l'emballement des découvertes, rapidement reparaît l'hallucinant pourquoi qui barre l'horizon et arrête l'esprit devant la perspective de nouveaux et troublants problèmes. C'est comme si la science appelait une plus grande science.

Mais si Dieu a gardé sa place alors tout reste simple comme tout est resté simple dans la vie d'un Pasteur ou d'un Branly.

Dieu notre Père gouverne tout, entre ses mains le monde est comme un jouet et ce jouet il l'a confié aux enfants que nous sommes avec mission d'en user **raisonnablement.**

En d'autres termes, nous ne devons jamais cesser d'être surnaturels tout en développant au mieux l'humain qui est en nous. Et plus il nous est imposé, en raison des circonstances de la vie, de devenir plus **hommes,** plus s'accroît dans le même temps l'obligation de « coller davantage au divin », à la manière des Petits Frères du Père de Foucauld, par exemple, ambitionnant de mener une vie de contemplation en pleine activité fébrile du siècle. Un cloître sur le chantier !

Voilà, n'est-ce pas, comme une véritable gageure, mais une gageure imposée par la vie.

Véritable signe des temps !

*
* *

La conscience, c'est troisièmement une éducation **incarnée, adaptée.**

Une question se pose :

En conscience, **quelle éducation** donner pour répondre aux besoins de l'heure ?

Une éducation qui ait les pieds sur terre, dirait Péguy, entendez une éducation qui s'enracine dans le réel de la vie.

Eduquer, enseigner, instruire en dehors de la vie **concrète,** ça s'appelle de l'intellectualisme. C'est un danger actuel qu'accroissent les possibilités bouleversantes de la radio et surtout du cinéma.

On habitue les enfants à vivre ainsi dans un **irréel** qui peut dans les années à venir devenir catastrophique.

C'est peut-être un des grands avantages de la formation professionnelle que cette découverte du réel et des exigences qu'il inclue.

Nous ne pouvons mieux faire sur un tel sujet que de transcrire ici quelques réflexions de Péguy :

« Il faut, disait-il, parlant contre l'intellectualisme, un corps, une chair temporelle au spirituel.

« Une idée sans corps, c'est une idée folle, prête à tous les travestissements.

« Par contre quand une idée prend corps, quand le spirituel s'incarne, il y a **une révolution.** Alors apparaît une valeur morale, et seules les valeurs morales comptent. »

En d'autres termes, il faut éduquer en fonction de la vie de demain, de la complexité sociale dans laquelle nos enfants seront plongés, des responsabilités familiales qu'ils auront à porter. On a trop fait de la formation « standard » ou formation d'école sans contacts suffisants avec la

vie, d'où est résulté, au moment de l'envol pour la Société, comme un décalage dangereux suivi de surprises, de déceptions et de découragements douloureux.

« On ne nous **avait pas dit cela** ! » ou bien « Nous n'étions pas prêts pour affronter une telle lutte ! »

A peu près tous les organismes se piquant de faire de l'éducation ont à faire leur **mea culpa** sur ce point. Je n'en excepterai pas le plus éducatif de tous, le scoutisme, qui fait grandir trop souvent le garçon dans un halo de factice et de puéril, dont il a souvent du mal à se dégager. Ce qui a arraché à l'abbé Godin les réflexions suivantes :

« Les jeunes de nos Institutions, sont de bons enfants, mais la plupart n'ont aucun mandat pour la masse. »

Les jeunes gens d'autrefois, il faut en convenir, avaient une croissance et une maturité autrement plus faciles. Ils trouvaient des points d'appui naturels dans leur famille, leur paroisse et même leur quartier. **Seule, une personnalité** de jeune homme bien constituée peut, dans nos temps d'anarchie, passer heureusement le cap.

Cet état de choses n'est pas normal évidemment, cependant c'est à constituer cette personnalité que devront tendre de plus en plus les efforts conjugués de tous les éducateurs.

Chose peu aisée d'ailleurs, car chaque enfant ayant son individualité propre, le délicat consistera toujours à trouver pour chacun le **dosage** approprié, adéquat qui l'amènera à consentir

spontanément à cette construction de lui-même, de son caractère propre qui le fera accéder à sa majorité d'homme et de chrétien.

Lourde responsabilité, en vérité, que celle d'un éducateur d'où dépend soit la **réussite,** soit **l'échec** d'une vie !

Faute de compétence psychologique de sa part, de vrais trésors pourront rester inexploités, des intelligences demeurer en friche et des âmes en désarroi.

***

A cette fin, seul parmi les éducateurs, Don Bosco impose à ses religieux le devoir si pénible de l'assistance, qui permet dans le tête-à-tête quotidien qui en découle, d'étudier et de connaître les jeunes, de les encourager, de les corriger au besoin, comme le ferait un père de famille, en toute patience et amabilité jusqu'au moment où il obtient d'eux l'effort indispensable à leur éducation.

La méthode, d'ailleurs, s'avère excellente et il faut avoir vu, pour s'en convaincre, l'espèce de culte voué par les anciens élèves de nos maisons à tels et tels de leurs vieux assistants pour comprendre l'influence décisive que peut avoir un éducateur salésien.

Mais ayons bien soin de le clamer très fort, cette éducation, aussi adaptée soit-elle aux besoins du moment, ne peut se passer de l'essentiel, le **divin.**

***

La conscience, c'est quatrièmement **une éducation surnaturelle.**

Sur un tel sujet, Don Bosco sera toujours très net. Son ambition d'éducateur sera double : conquérir en même temps esprits et cœurs ; les esprits, les intelligences par l'enseignement intensif de la religion, les cœurs, les volontés par le moyen de la grâce.

Son système préventif, à quoi tendra-t-il en définitive, sinon à prémunir l'âme contre le péché qui risque, en la rendant prisonnière, de lui enlever sa disponibilité.

Le Saint n'a pas d'autre tactique éducative et surnaturelle que l'obtention de cet unique nécessaire, sans quoi tout sera compromis tant sur le plan temporel qu'éternel.

L'essentiel, le but unique auquel tout devra être sacrifié, ce sera la vie des âmes.

L'application d'une telle manière de faire aboutira à ce résultat — décret de Tuto pour la Béatification de Dominique Savio — qu'en l'espace de trois ans, avec comme maître Don Bosco, à l'Oratoire de Turin se formera un Saint !

Pour l'avoir délaissée, trop d'Institutions, même salésiennes, sont tombées en décadence, et s'il s'agit de patronages, n'ont présenté d'autres caractères que ceux d'organisations de « loisirs catholiques ».

Moyens donc que les examens, dans l'esprit de Don Bosco, moyens que le sport et la musique, moyens que la bonne tenue et la réputation extérieures.

Si les moyens devenaient un but, c'est alors qu'éclaterait le scandale et que commencerait la décadence.

Un dimanche, dans une œuvre salésienne, on avait cru bon de passer en courant sur les exercices de piété pour donner davantage de temps à des matches de championnat : Don Rinaldi n'hésita pas à rappeler au Directeur sur un ton sévère que tel n'était pas l'esprit de Don Bosco, lequel **désapprouverait** sans hésitation une telle façon d'agir, comme il le faisait lui-même, dont la mission consistait à veiller à la conservation du véritable esprit du fondateur.

Voilà pourquoi il règnera dans ses Maisons un courant de piété tellement intense qu'un visiteur émerveillé pourra s'exclamer : « Chez vous, il semble qu'on respire la grâce de Dieu ! »

En agissant de la sorte, Don Bosco se comporte en éducateur foncièrement chrétien — nous dirions cent pour cent aujourd'hui — pour qui Dieu et le surnaturel passent toujours avant tout. Dieu, premier servi !

« Les enfants nous arrivent, déclare-t-il, envoyés par leurs parents ou par des bienfaiteurs pour que nous leur apprenions la science, la littérature, le métier ; le Seigneur, Lui, nous commande de nous intéresser à leurs âmes afin qu'elles méritent la vie éternelle.

« Quand un enfant, insiste-t-il, vient à l'Oratoire, mon âme exulte parce que j'y vois une âme à sauver... C'est non seulement le principal mais l'unique motif qui les conduit à l'Oratoire. Je donnerais tout pour gagner leurs cœurs et par ce moyen les gagner au Seigneur. »

« C'est pourquoi — c'est toujours lui qui parle — tout le reste doit être considéré comme moyens ! »

Dans la perspective de Don Bosco, la raison d'être principale de ses Instituts, ce ne sera pas de préparer à de brillants examens ou de s'adonner au sport pour le sport, d'accumuler records sur records, scores de triomphe et championnats; ce ne sera pas non plus de briller par le théâtre ou le cinéma à la mode ou de recueillir les louanges méritées par une maison bien ordonnée ou bien administrée. Non. Toutes ces choses, qui sont bonnes et louables, certes, pour lui ne seront que des moyens.

Aux religieux salésiens on pourrait appliquer pour conclure les expressions suivantes de Pie XII aux militants d'A.C. « (leur manière) doit être pleinement humaine et pleinement chrétienne à la fois », car cette double plénitude donne seule une vue complète des exigences qu'impose une conscience de religieux éducateur.

*
* *

Un mot pour terminer d'un sujet d'actualité : la préparation à l'Action Catholique.

Sur le point de la formation chrétienne donnée par l'Institution salésienne et par la plupart des Institutions chrétiennes, s'élèvent très souvent des critiques assez acerbes, celle-ci notamment que ces Institutions ne préparent pas de futurs militants pour l'Action Catholique.

Voilà qui est grave. Si la chose était vraie, la preuve serait faite de la faillite de l'enseignement chrétien ; car normalement les militants d'A.C. ne peuvent sortir que des familles chrétiennes ou des Institutions chrétiennes qui les complètent.

Il existe, je le sais, d'heureuses exceptions, mais elles sont, hélas, par trop rares !

C'est qu'en vérité, dans le cas d'un militant d'A.C., il s'agit d'armer un jeune homme de pied en cap, tant au point de vue comportement chrétien authentique qu'au point de vue esprit chrétien véritable.

Ce n'est pas, assurément, avec une réunion hebdomadaire et même quotidienne qu'on peut avoir la prétention d'y arriver. Il y faut, me semble-t-il, toute une organisation de vie qui plongera le sujet dans une atmosphère pleinement chrétienne et l'enserrera de toutes parts durant des mois et des années.

Les exceptions signalées sont le fait de personnalités exceptionnelles qui, de propos délibéré, ont décidé, tels de nouveaux Saint Paul, en mettant en mouvement tous les moyens adéquats : étude personnelle, réflexions, lectures, retraites, conversations... de se refaire une âme.

Un tel régime de vie pour le commun des hommes semblerait une véritable gageure, car il tient du miracle.

Il faut donc raisonnablement se tourner vers les cellules chrétiennes naturelles : familles, écoles chrétiennes en particulier, pour leur demander comme une préparation anticipée.

Non pas qu'il s'agisse de procéder à une spécialisation avant terme, spécialisation dont le milieu de vie se chargera lui-même, mais plutôt une préparation générale, tant sur le plan humain que chrétien, des plus sérieuses et des plus profondes.

A l'heure opportune, la sagesse demande qu'on y ajoute une ouverture sur les problèmes à venir en y apportant, celá va sans dire, le dosage requis par l'âge, la réceptivité des sujets et le milieu de vie habituel.

Si reproche il y a il ne peut s'appliquer qu'en cas de manque de sérieux dans la formation générale humaine et chrétienne.

Très souvent, avouons-le, on a pris prétexte de ce manque de préparation à la vie pour afficher un véritable parti-pris de dénigrement et d'incompréhension à l'égard de l'école chrétienne. De la part de véritables chrétiens, respectueux des lois de l'Eglise, de telles attitudes sont proprement scandaleuses.

A-t-on suffisamment pensé à ce qui arriverait en cas de disparition de l'Ecole chrétienne ?

La foi disparaîtrait, tout simplement, comme elle disparaît chaque fois que la famille cesse d'être chrétienne.

Famille et école sont les milieux naturels normaux où Dieu peut ensemencer ce germe divin qui se nomme la foi.

Or, plus de foi, plus d'apostolat, plus d'Action Catholique possible. On aurait tout bonnement tari la source. On touche ici, c'est l'évidence même, à un problème de vie ou de mort.

A moins, comme c'est arrivé trop souvent, hélas, qu'on n'ait perdu le sens de l'Action Catholique véritable et qu'à sa place on n'ait érigé une technicité peut-être remarquable mais de l'orthodoxie de laquelle il est permis de douter.

Auquel cas ce serait une faillite certaine à plus ou moins brève échéance puisqu'on aurait perdu le sens du véritable apostolat missionnaire dont le but n'est autre que de donner le Christ à la Société, d'étendre son règne en le faisant aimer.

De la technique, des contacts de nos jours surtout, il en faut, c'est certain, mais très vite il faut dépasser cette zone de l'humain pour atteindre le surnaturel. L'humain en l'occurrence fait fonction de simple support ; pas davantage.

Qu'on n'attende donc pas d'une Institution ce qu'elle ne peut pas donner, à savoir une technique, une spécialisation anticipées ; elle aura rempli sa mission pleinement quand elle aura assuré une formation chrétienne sérieuse et suffisamment adaptée.

Des erreurs dans ce sens ont été commises ; il importe de ne pas les renouveler, sans quoi c'est la bonne marche de la maison autant que son esprit qui en pâtiraient.

Une âme simple

« Mes enfants n'ont pas de qualités, mais ils ont la simplicité. » (Don Bosco.)

Qui eut osé avant Notre-Seigneur magnifier, exalter la vertu si effacée de la simplicité ?

Le monde païen étendait son mépris sur ce qui était sans éclat ; il écrasait voluptueusement ce qui était faible.

O ironie ! c'est des pauvres et des petits que Notre-Seigneur fait ses préférés ; ce sont les simples qu'Il loue : « Soyez simples comme des colombes » et les enfants qu'Il propose comme modèles : « Devenez semblables à de petits enfants ! »

Pour ces derniers en particulier, il affecte une préférence très marquée. On sent qu'Il admire en eux ces regards si nets, si transparents qu'on les a comparés à une eau de source. On le sent attendri en contemplant leurs attitudes dépouillées de tout fard, de tout artifice, de toute arrière-pensée.

« Laissez venir à moi, s'écrie-t-Il, les tout-petits enfants ! »

Il va tellement loin dans cette préférence qu'il déclare irrecevable toute prière, infranchissable même l'accès de sa demeure céleste, si on ne les imite !

« Le Royaume des Cieux appartient à quiconque leur ressemble ! »

Quel bouleversement des perspectives humaines ?

*
* *

Qu'est-ce que la simplicité ?

Comment la définir ?

Chose peu facile, en vérité. Le simple est à l'opposé du composé et implique nécessairement l'idée d'unité.

A la réflexion, cette **unité** requise par la simplicité donne l'impression d'un aboutissement d'autres vertus dont elle est comme le couronnement. Parmi elles nous n'avons aucune peine à découvrir au premier rang l'humilité avec sa compagne la franchise.

Etre simple n'est-ce pas avant tout être vrai ? On conçoit difficilement une âme simple qui **simulerait** soit avec Dieu, soit avec elle-même, qui ruserait, qui feinterait.

Et ce n'est pas un mince courage que d'oser ainsi se regarder en face, s'affirmer à soi-même tel qu'on se voit, avec ses qualités, avec ses

défauts et même quelquefois avec ses vices ! Que d'oser surtout mener sa vie telle qu'on le doit, bonnement, sans grimaces ni recherche d'effets.

« La vraie humilité, a dit quelque part le judicieux Saint François de Sales, ne fait pas semblant de l'être... »

Elle est simple comme toute vie humaine véritable.

⁂

« Mes enfants (mes religieux) a pu dire Don Bosco n'ont pas de qualités, mais ils ont la simplicité ! » Et cela suffit pour qu'en ayant cette vertu ils soient dans l'obligation d'avoir les autres.

Pourquoi la simplicité serait-elle la vertu caractéristique des fils de Don Bosco comme la pauvreté est la vertu spéciale des fils de Saint François d'Assise ?

De toute évidence à cause de la clientèle à qui s'adressent par vocation les Salésiens et en même temps sans doute en raison de la méthode familiale qui les distingue et dont la simplicité est comme une conséquence naturelle.

Avec les simples que sont les enfants comme avec les gens du peuple et les travailleurs, on ne voit pas comment on pourrait adopter une attitude autre que la simplicité sans prêter au ridicule.

Voyez-vous, par exemple, quel immense éclat de rire saluerait l'assistant salésien qui s'aviserait d'aborder ses enfants d'un air gonflé et maniéré !

L'ambiance normale, naturelle d'un milieu d'enfants et de jeunes gens, c'est la franchise simple et même un peu rude parfois.

C'est ainsi qu'ils sont et qu'ils se montrent habituellement.

Observez-les ; voyez-les « trotter » sous vos yeux ! Ils s'offrent tels qu'ils sont avec défauts et qualités.

Ruser, se composer une attitude ils ne savent pas encore le faire ou si peu et si mal !

Ne nourrissant aucun calcul, aucune ambition, l'idée ne leur vient même pas de se mettre en avant ou d'en faire accroire sur leur compte.

Ils sont « nature » !

Et c'est cela précisément qui constitue leur charme, l'agréable de leur société ; cette simplicité naïve qui étale le bon comme le mauvais, les rend attirants et charmants.

On se plaît avec eux parce que, en eux, rien ne choque, rien ne heurte comme il arrive trop souvent avec les grandes personnes.

Le fait même qu'ils sont simples nous rend même à l'occasion, de sévères, bienveillants. C'est comme si leur faiblesse, en nous émouvant, nous désarmait et, qui mieux est, nous portait à prendre leur défense.

*
* *

L'autre milieu où sera appelé à vivre le Salésien est celui des pauvres et des travailleurs. Ceux-ci n'ont personne à tromper par leurs attitudes. Habituellement rivés à leur tâche quotidienne qui est simple, ordinaire, sans éclats, ils n'ont d'autre richesse que leur travail.

Pourquoi vouloir jeter de l'éclat autour d'eux ? Leurs compagnons, des travailleurs et des pauvres comme eux, ne leur ressemblent-ils pas ?

S'il est un défaut qu'on puisse leur reprocher, c'est celui de mettre parfois un peu trop de rudesse dans leur simplicité. Au fond, est-ce tellement étonnant ?

Insérés qu'ils sont au plus profond d'eux-mêmes dans le réel de la vie, d'une vie qui est dure pour eux, ils traduisent une réaction naturelle.

De la même façon, sans doute, s'expliquent leurs regards francs et leur parler direct. La ruse n'est pas leur fait ou si peu. C'est eux que l'Evangile définit par ces expressions : est, est ; non, non !

Par ailleurs, le complexe de faiblesse et de misère qui est trop souvent leur condition inscrit des réflexes d'une sensibilité outrée.

Ces réflexes des gens du peuple ont été fort bien observés par La Varende dans son ouvrage sur Don Bosco. « Les gens du peuple, remarque-t-il, ont des finesses de bêtes, des instincts animaux que la lutte pour l'existence développe, des antennes sauvages et sensibles.

« Un rien d'artificiel ressenti dans la manière cu l'attirance se change en répulsion. »

Autant les moindres marques de délicatesse suffisent pour les remplir d'aise, autant ils sont mis tout de suite en arrêt par certaines attitudes dominatrices.

L'attitude qu'ils agréent comme d'instinct, c'est la simplicité. On dirait même que leur mouvement naturel les porte à n'écouter et à n'agréer que des gens simples.

***

Ainsi qu'il apparaît, le cadre tout entier de sa vie quotidienne d'éducateur invite le Salésien à mettre l'accent sur le naturel et le simple, s'il veut éviter de choquer ceux qui l'entourent.

Par voie de conséquence suivra dans l'organisation de sa vie, tout un cortège de vertus cachées, dénommées **petites vertus** par Saint François de Sales, véritables violettes d'autant plus parfumées qu'elles sont plus cachées. Citons les principales : l'effacement, le train commun, la mesure, le renoncement à la volonté propre, la joie mesurée, le calme, etc...

Que nous voilà loin avec cette grisaille du climat anormal de vie entretenu par la propagande moderne qui préfère au normal et à l'équilibré le truculent et le faux.

***

S'il faut en venir à définir le plus justement possible le rôle de l'éducateur dont nous venons

de dire qu'une de ses vertus majeures devait être la simplicité, ne pourrait-on pas le comparer une fois encore à celui de la maman ?

Quoi de simple comme la maman ? L'imagine-t-on se composant une attitude pour attirer l'attention de ses enfants ?

Travail, dévouement, sacrifices les plus héroïques, elle donne tout, même sa vie, naturellement.

C'est la raison pour laquelle le secret de sa vie spirituelle sera révélé au Salésien par le genre même de vie que son devoir d'état commande, à savoir une vie au niveau des enfants qu'il éduque, une vie à leur rythme, une vie à leur usage comme ce bon pain sur la table dont parle Marie Noël : « On en prend quand on a faim, autrement on le laisse. »

« Je ne veux pas, déclarait Don Bosco, que vous me regardiez comme un Supérieur, mais comme un ami, votre ami, que vous n'ayez de moi aucune peur, que vous me fassiez confiance. »

Car c'est précisément en cela, en cette égalité, cette familiarité de toutes les heures, cette simplicité de vie en un mot, que réside la charité des éducateurs salésiens, en même temps que leur puissance de suggestion et leur efficacité d'assistants.

Combien de sacrifices cela n'inclut-il pas ? Il est aisé de le deviner.

Enfant avec les enfants, vivant par conséquent de leur vie, se pliant aux mêmes attitudes, en particulier à celle d'entr'elles qui résume toutes les autres : la simplicité.

Adaptation de toutes les heures qui amène l'assistant salésien à traiter avec son jeune peuple en pleine vérité de vie, non à coups de raisons et d'arguments savants, mais à coups d'exemples.

« Si les jeunes voient les autres faire le bien, ils le font eux-mêmes. S'ils les voient faire le mal, ils les imitent plus facilement encore », remarque Don Bosco.

A-t-on suffisamment observé que les jeunes réclament la vérité et même ne comprennent et n'acceptent qu'elle.

La feinte, la simulation leur répugnent et très souvent leur échappent. Une telle attitude est tellement contre nature et ils sont tellement vrais !

C'est pourquoi le cinéma qui n'est trop souvent que truquage offre tant de dangers de déformation pour les enfants. Car, eux, ils accueillent tout dans le sens de la vérité, comme s'il s'agissait d'une tranche de vie véritable.

Sur ce terrain de l'adaptation au milieu qu'il a la charge d'éduquer, Don Bosco est allé si avant que son religieux a reçu la consigne d'épouser jusqu'à la **manière** de prier des enfants.

En quoi consiste-t-elle, en effet, dans les maisons salésiennes ?

En prières très simples, les plus simples puisque ce sont les prières de tous — ce qui, du reste, ne les empêche pas d'être les plus belles.

En habitudes de vie de piété également très simples et à la portée de tous : récitation du chapelet, pratique des trois « Ave Maria » au pied du lit, triduums et neuvaines pour la préparation des principales fêtes, habitude touchante des « fioretti » ou petites consignes quotidiennes pendant le mois de mai, etc...

***

En vue d'éclairer et d'illustrer tout ce qui précède, il ne sera pas inutile de nous arrêter à contempler quelques instants le type de simplicité qu'a voulu réaliser Saint Jean Bosco.

Il existe, disent les auteurs spirituels, très finement étudiée et voilée, une manière **d'orgueil de la simplicité.** Ces deux termes ainsi accolés jurent, il est vrai.

Il s'agirait, en l'espèce, d'une manière de simplicité comme **apprêtée** dans laquelle on cherche à s'admirer, une simplicité qui a ses rites, son code, ses exigences, ses servitudes, un genre de comédie portant sur la simplicité.

Don Bosco, qui a flairé, sans doute, ce danger pour lui et pour les siens, voudra être **simple,** tout simplement, « à la bonne ».

Dans sa vie personnelle comme dans ses contacts sociaux, il agira **comme tout le monde,** s'habillera comme tout le monde, parlera comme

tout le monde, à ce point que ceux qui le verront pour la première fois seront tout surpris que ce soit cela Don Bosco et rien que cela.

N'est-il pas révélateur l'étonnement de ce brave ecclésiastique venu dans une église pour entendre Don Bosco, dont la présence a été annoncée à grands renforts de propagande. Il attend à sa place avec impatience l'arrivée qu'il suppose solennelle du fameux éducateur dont toutes les bouches parlent et que voit-il ? Tout bonnement ceci qui le plonge dans la stupéfaction : un humble prêtre se lever à ses côtés pour aller prendre place en chaire. Il était resté jusqu'à ce moment modestement assis au milieu de tous à réciter son bréviaire, cependant qu'autour de lui le public qui ne le connaissait pas s'empressait pour prendre place. O simplicité !

Les quiproquos les plus joyeux abondent sur un tel sujet tellement l'humilité de Don Bosco sera celle du plus commun des mortels ; elle ne paraîtra pas ; elle restera simple.

Jusqu'à sa **mortification** elle-même qu'on aura de la peine à découvrir.

Le curé d'Ars sera mortifié de façon voyante, si je puis ainsi m'exprimer ; rien de cela chez Don Bosco. Il prendra sa part d'un bon gâteau, par exemple ou un bon verre de vin fin, au désappointement de tous qui s'attendent à le voir vertueusement s'abstenir. Il parlera de lui-même publiquement, de ses travaux, de ses succès, de ses insuccès, au risque d'offusquer les faux dévots.

Sur la piété et ses modes d'expression, il n'aura rien d'original : il pratiquera et fera pratiquer les dévotions de tous les bons chrétiens.

Rien de particulier non plus dans sa façon de prêcher. De l'ordinaire et du simple : le rappel des grands principes. Comme il s'adresse à un public d'enfants, à quoi serviraient les effets de langage. Il sert donc « à la bonne » de grosses vérités, cite des exemples à la portée de tous, recommande de se préparer à la mort en vivant en véritable chrétien. Tout cela présenté en style direct, imagé, sans apprêt, d'une seule coulée. Pour les fêtes, il voudra qu'elles soient nombreuses et joyeuses, qu'il y en ait ce jour-là pour l'âme, pour l'esprit et également pour le corps : yeux, oreilles, estomac.

Au reste, cette simplicité il la cultivait de son mieux dans ses enfants dont il s'ingéniait à respecter à tout prix la spontanéité et l'élan naturel, serait-ce au prix de quelques excès de leur part, voire de quelques désordres ou joyeuses folies.

Ne le voyait-on pas souvent fermer volontairement les yeux sur d'évidentes incartades, sacrifier même jusqu'au rigide et nécessaire alignement des rangs. Ce qui avait pour conséquence un semblant de désordre, une certaine allure de négligé.

Ils se seraient mépris cependant sur sa véritable pensée ceux qui se seraient autorisés de cette débonnaireté consciente et calculée pour laisser tout aller à la bonne franquette et au **désordre.**

La préférence du saint allait au spontané, au naturel, au simple et nullement au figé, au rituel, au stéréotypé.

« Restez tranquilles si vous pouvez, répétait-il ; si vous ne pouvez pas, criez, sautez, pourvu que vous ne fassiez pas le péché... J'exige à certains moments de la journée le silence, mais sans prêter attention à certaines transgressions légères qui sont le fait de l'irréflexion. »

De l'ordre il en voulait comme **moyen,** pas du tout comme but ou comme façade tendant à tromper la galerie, à épater les badauds.

Beaucoup de sujets recueillis par Don Bosco, surtout au début, venaient de tellement loin, ils avaient si peu reçu en fait de culture humaine, qu'on aurait eu vite fait de les décourager et de les rejeter à tout jamais si l'on s'était avisé maladroitement de trop leur demander du premier coup.

Sagement, le saint éducateur jugeait prudent de prévoir un temps pour l'acclimatation.

Rien, nous le répétons, dans une telle attitude de temporisation n'autorise à conclure à la consécration du désordre ou de la pagaïe. Les contemporains de Don Bosco ont assez souvent déclaré que sur ce chapitre il se montrait toujours **intraitable.**

Tel nous apparaît Don Bosco : un vrai chef-d'œuvre d'humilité, d'une humilité **naturelle** et **équilibrée.**

Un vrai chef-d'œuvre de simplicité, d'une simplicité qui lui a fait dire en parlant de ses enfants, reflet de son âme et de son génie : « Mes enfants n'ont pas de qualités, mais ils ont la **simplicité !** »

Voici qui explique qu'on ait pu lui appliquer la réflexion suivante : « Qu'il était tellement hum-

ble qu'il avait **la simplicité de l'humilité** » ; en d'autres termes, si j'ai bien compris, une humilité telle, que ça ne se voyait pas.

C'est la même note que soulignait P. Claudel le 26 mai 1952, à la salle Pleyel :

« Quelle belle figure ! Il y a, si l'on peut dire, des professionnels de la sainteté dont on croirait, à entendre leurs producers, que dès leurs premiers ans ils ont eu un œil sur le calendrier.

« Don Bosco, au contraire, il n'y pouvait rien et l'on comprend que s'il est devenu saint ce n'est pas de sa faute. Il aimait les pauvres enfants, voilà tout... »

De Don Rinaldi, un de ses successeurs, dont la cause est introduite à cause de plusieurs miracles retentissants dus à son intervention, on a pu affirmer :

« Personne ne se fût douté qu'il était saint », tellement, lui aussi, en bon Salésien, était **simple.**

*
* *

Par la vie simple, nous rejoignons une des orientations fondamentales de la sainteté et de la spiritualité salésienne, le **don de soi dans l'ordinaire,** dans les plus petits détails de la vie.

Pas un don exceptionnel, de grand style, de grand éclat ; mais un don ordinaire et de toutes les heures.

Un rythme égal au milieu d'un peuple de jeunes dont l'horizon est étroit et quotidien.

Suscité pour les plus malheureux, Don Bosco, par **fidélité de métier,** de vocation, devait faire ce qu'avait si bien fait Notre-Seigneur : **s'abaisser au niveau de sa clientèle,** s'intéresser à tout ce qui l'intéresse, même à des choses aussi banales que le jeu et le sport.

A la réflexion, être simple dans l'humilité, cela ne doit pas être aussi facile qu'on pourrait bien croire. Les vrais connaisseurs en la matière donnent cet équilibre parfait comme un des sommets de la sainteté et même, à les entendre, le plus haut sommet, le **mode majeur.**

***

Etre présent, porter quotidiennement son témoignage au milieu des enfants, sans dérobade, un témoignage à leur portée, à leur niveau, tâche admirable qui traduit une manière de charité peu spectaculaire, certes, mais décisive.

N'est-il pas admirable, en particulier, ce coadjuteur salésien en bleu, les mains sales, manches retroussées, penché sur le même établi ou la même machine que son élève ?

Création audacieuse de Don Bosco, suivi dans cette voie par les Petits Frères du Père de Foucauld vivant, eux aussi, de la même vie de travailleur que leurs frères.

On le sent présent et absent à la fois car son geste ne trouve d'explication plausible qu'en haut, en Dieu, et c'est pourquoi il fait « choc tout autour de lui ».

Attitude peu facile à la vérité, bien comparable à un ensevelissement. L'aspiration légitime de tout homme, à la condition qu'il ait une valeur véritable, ne le porte-t-il pas à sortir du rang en vue de réaliser son idéal, de faire valoir sa personnalité ?

Pour les uns, cette réussite sera d'ordre sportif, artistique, politique ; pour d'autres, d'ordre spirituel.

Rien de tout cela n'est possible dans l'exercice de l'assistance salésienne. L'éducateur, tel que le veut Don Bosco, sera condamné à l'anonymat perpétuel.

Sa vie sera aussi ensevelie dans l'oubli que celle d'une carmélite.

Comme horizon, il aura un cadre d'école ou d'œuvre populaire. Comme milieu, un public d'enfants et de jeunes gens continuellement changeant, avec les préoccupations inhérentes à ce milieu : nourriture, soins corporels, instruction, éducation, en un mot la répétition des mêmes conseils, des mêmes remarques à longueur de journée.

En définitive, cette vie simple du Salésien :

— ce sera une vie toute donnée dans les plus petits détails, les plus ordinaires comme les plus banaux ;

— une vie « tissée » d'occupations également très ordinaires, d'ennuis, de joies, de soucis les plus divers, de travail surtout ;

— ce sera la fidélité « à la chrétienne » dans les petites choses ; et encore pas une fidélité exceptionnelle, une fidélité des grands jours, à « son de trompes », si je puis dire, mais une fidélité discrète de tous les instants.

Et cette vie menée suivant un rythme toujours égal se déroulera au milieu d'un peuple d'enfants dont la vie est simple ou encore d'ouvriers, de travailleurs dont le labeur est l'unique horizon.

Vie sans panache, sans galons, sans rien qui bruisse ou qui brille au dehors : le type même d'une vie toute unie qui ne se distingue par rien.

En définitive, une vie d'autant plus féconde qu'elle ne se recherche pas et ne vise à rien moins qu'à se confondre avec l'existence même des enfants dont elle s'occupe, à être comme l'un d'entr'eux.

En attendant une mort très simple et très effacée dont les cœurs des enfants garderont, seuls, l'impérissable sillage.

*
* *

A y bien réfléchir, quelle croix une telle vie ne suppose-t-elle pas ?

Impossible avec une telle vie de disposer de soi-même, de ses loisirs, à son gré.

On n'a même pas la possibilité très innocente d'occuper de loin en loin ce qu'on appelle la

galerie, satisfaction accordée à un conférencier, à un prédicateur, à un curé que l'exercice même de leurs charges mettent en relief.

Les occupations des éducateurs salésiens n'offrent guère comme occasions d'applaudissements que celles d'un milieu d'enfants, et ceci dans un cadre des plus étroits.

Qu'il soit Directeur, Econome, Catéchiste, Professeur, un Salésien pourra aller et venir dans la société sans être remarqué.

En dehors du cercle habituel de ses enfants, il sera un inconnu, un anonyme.

Autant de valeur personnelle qu'il puisse avoir, par devoir d'état il restera sous le boisseau. Ainsi le veut sa charge.

La voilà la véritable mortification de l'orgueil, de la vanité, de ce besoin quelquefois maladif d'être remarqué et applaudi !

A mon sens, un des plus hauts sommets de cette humilité est sans conteste l'acceptation consciente et délibérée de cette vocation d'anonyme.

Car une telle adhésion, un tel engagement, appellent de toute évidence, une vue profonde et une compréhension surnaturelle des hommes et des choses.

Ma vocation, c'est-à-dire le dessein de Dieu sur moi me place à ce poste. Rien de meilleur ni de plus parfait pour moi, car Dieu qui est mon Père et m'aime, sait mieux que quiconque ce qui me convient personnellement, ce pour quoi je suis fait.

D'autant que dans cet anonymat se trouvent engagées les âmes des enfants qu'Il m'a confiées. Sans moi elles se perdraient ; je prépare par ma vie mortifiée leur éternité !

Il en est du rôle effacé d'un assistant comme de celui des parents dont l'horizon de bonheur et d'ambition ne dépasse guère le cercle de leurs enfants.

C'est comme un travail dans la nuit, une préparation discrète de la semence qui germera demain.

« Ce n'est pas celui qui sème qui récolte », dit l'Ecriture.

Quel éclat n'aurait pas jeté Don Bosco s'il avait voulu se mêler de conduire les hommes au lieu de conduire des enfants !

Je connais tel Salésien qui aurait pu devenir le brillant titulaire d'une chaire d'Université et qui s'est contenté de rester un modeste professeur d'école.

L'Ordre veut enfin que cet effacement qui me meurtrit assure ma sanctification personnelle en même temps qu'il assure celle des autres.

Tâche admirable, honneur inappréciable d'être ainsi associé directement à ce travail créateur de Dieu qui se poursuit sans arrêt et qu'on appelle l'éducation.

Le bon sens affirme : la vie ne remonte jamais en arrière ! Entendez par là que l'éducateur ne forme pas pour lui-même, il forme pour d'autres.

Ceux à qui il aura donné le meilleur de lui-même un jour lui tireront le chapeau pour courir à l'accomplissement de leurs tâches familiale et sociale.

S'il obtient une récompense en dehors de celle que lui réserve Dieu, ce sera de vivre dans leur souvenir et d'animer leur vie, à la manière des modèles et des héros dont l'influence s'accroît avec le recul du temps.

Un cœur de Père

Aimer, se faire aimer, acquérir un cœur de véritable père ; programme peu banal à la vérité. C'est cependant à la réalisation d'un tel programme que Don Bosco convie son éducateur. En cela consiste en effet l'essentiel de la pédagogie familiale et de la spiritualité affective qu'il préconise.

Dieu sait à quel point Don Bosco enfant a pu souffrir de ce manque d'affection et de bonté autour de lui, de même qu'il a été scandalisé dans son cœur de tous ces airs avantageux et sévères qui le tenaient à distance.

« Je pleurais de tristesse, déclare-t-il dans ses mémoires, je pensais et disais à mes amis : si je deviens prêtre un jour je fréquenterai les enfants et leur donnerai de bonnes paroles et de bons conseils.

« Que je serais heureux de causer ne serait-ce qu'un moment avec Monsieur le Curé ! Cette joie, je l'ai possédée quand Don Calosso était vivant ; maintenant c'est fini ! »

Souffrances émouvantes d'un pauvre gosse assoiffé d'affection et qui ne trouve personne sur qui s'appuyer !

*
* *

On raconte qu'un jésuite portugais, nommé recteur d'un collège, vint à Turin consulter Don Bosco sur sa façon de gouverner ses élèves.

Il aborda le saint éducateur avec en mains un long questionnaire.

A chaque question Don Bosco répondait par le silence en faisant signe à son visiteur de continuer. Ce dernier geste était agrémenté d'un aimable sourire.

A la fin, le brave religieux, piqué sans doute dans son amour-propre, s'écria tout vexé :

— Mais enfin, Don Bosco, me donnerez-vous votre avis ! Dites-moi, je vous prie, comment je dois m'y prendre pour diriger les enfants qui viennent de m'être confiés ?

Toujours calme, Don Bosco :

— Comment faire ? Les **aimer,** tout simplement !

Aimer, chose très simple, du moins à première vue.

A la réflexion cependant, ce n'est pas aussi facile qu'on pourrait bien le supposer.

Car il y faut apporter une **volonté** fermement résolue en même temps qu'une **application** sans faiblesse sous peine de ne savoir jamais aimer **comme il faut** : aimer Dieu comme un Père, le

Christ comme un frère, aimer le prochain, notre prochain, en l'espèce nos enfants, tous et chacun en particulier, comme autant d'amis et de véritables frères en Dieu.

Oui, ce n'est pas aussi facile que cela d'aimer, par exemple, à la manière paternelle du Créateur que Péguy nous montre « tout ému » en contemplant Adam et Eve, nos premiers parents, berçant leurs premiers-nés Caïn et Abel.

Père, il considérait d'un regard paternel
Une mère penchée au bord de deux berceaux.

C'est de Dieu même que nous vient l'amour, car Dieu est amour ; et c'est pour nous attacher à Lui qui est notre Père et nous unir à nos frères de la terre que l'amour nous a été confié comme le plus précieux des trésors.

Quoi de plus merveilleux que cette **propension** mystérieuse qui porte les humains les uns vers les autres en une fraternité universelle !

Et pourquoi faut-il que nous ayons à nous méfier de la déformation originelle qui nous fait nous rechercher nous-mêmes dans l'amour des autres, qui nous pousse à descendre au lieu de monter, à jouir au lieu de servir ?

Car c'est un fait, sans cette **surveillance de tous les instants** l'amour dans le cœur humain a vite fait de dévier pour se muer en **égoïsme** et trop rapidement chacun doit déplorer qu'il ne sait pas aimer ou bien qu'il aime mal.

Combien de fois par exemple nous surprenons-nous à juger autrui, à le condamner, à dire et à redire certaines médisances sur son compte, à ne pas vouloir être dérangés par lui, à ne pas

accepter de nous fatiguer pour lui venir en aide, à feindre même de ne pas voir ses souffrances, etc...

En vérité, soyons sur nos gardes ! Soyons-le d'autant mieux qu'à nous, religieux salésiens, il est donné comme consigne stricte de faire au cœur une part aussi large que possible, de sorte que notre amour n'ait pas à être deviné, mais qu'il soit **vu et senti** par nos enfants, que nous en arrivions à ces contacts tout de simplicité, à ces attitudes dépouillées de toute recherche, d'où naîtra, comme naturellement, cette bonne familiarité qui est l'apanage des véritables foyers.

Affection sensible, affection sentie ou, si vous préférez, **cœur et sentiments** donnés en même temps, voilà bien une juste proportion difficile à atteindre et à garder, car autant le **cœur** par déformation originelle est porté à aimer pour soi, autant le **sentiment,** de son côté, a tendance à s'exprimer de façon désordonnée et capricieuse.

D'autre part, l'homme porte en lui un tel poids de sensualité que, si l'on n'y prend garde, une affection chaste au départ s'oriente assez rapidement vers la recherche d'impressions troubles et dangereuses.

A l'opposé, un cœur trop **comprimé** peut offrir de tels dangers de refoulement qu'il pourra un jour surgir soudainement, à la moindre étincelle, des écarts surprenants, voire scandaleux.

Tel est l'homme.

Aussi bien ne peut-il s'agir dans le cas présent de **supprimer** les sentiments naturels du cœur et

les mouvements non moins légitimes de la sensibilité, mais bien de les contrôler en les dirigeant.

Notre-Seigneur, en cela aussi, nous servira de modèle.

A-t-il étouffé les sentiments de son cœur à l'égard de Lazare et de ses sœurs ? A-t-il repoussé l'audacieuse familiarité de Saint Jean ?

Malgré les risques à courir que nous avons signalés, il ne faudra rien étouffer mais tout épanouir. Conduite ni facile, certes, ni de tout repos, cependant la seule voie sûre.

Ainsi toujours en a agi admirablement Saint François de Sales dont on a pu faire l'éloge de son **cœur de chair.**

***

Faisons remarquer dès maintenant qu'une affection de cette nature pour ne pas se dégrader requerra un cadre de vie aussi rapproché que possible de la **famille** où a grandi l'enfant, et dans cette famille d'emprunt que nous lui offrons comme dans l'autre, devront briller au premier chef les vertus qui découlent d'une charité véritable : la vigilance, la persuasion, la bonté ; d'elle également devront être impitoyablement bannis les châtiments odieux.

« Dans nos maisons, on se sert d'un système disciplinaire tout à fait spécial, qui exclut châtiments et menaces. » (D.B.)

De telle sorte que chaque fois que l'éducateur aura su se faire aimer la discipline s'établira

d'elle-même sans qu'il soit nécessaire de recourir aux coups. Citons un exemple.

Au début de leur installation en Amérique, certains Salésiens avaient cru pouvoir mieux faire que Don Bosco ; l'un d'eux surtout, un type rigide, Don Costamagna, avait mis carrément de côté le fameux système préventif et instauré à sa place le régime répressif.

Comme son attitude étonnait, on en appela à Don Bosco qui pria Don Cagliero d'écrire lui-même à Don Costamagna pour l'inviter à changer de procédés.

« Tu lui diras ceci : charité, douceur, patience. Plus de châtiments humiliants, plus de châtiments du tout. Faire du bien à qui l'on peut, ne faire de mal à personne ! »

Consignes très sages qui obligèrent le coupable à réviser son attitude et à envoyer ses excuses à Don Bosco.

Don Rinaldi rappelant les paroles suivantes de Don Bosco : « Il faut que les enfants se sentent aimés », les accompagne de l'explication suivante :

« Nos enfants **sentirons** que nous les aimons si nous vivons au milieu d'eux, en prenant part à leurs jeux et, en cas d'impossibilité, de participer à leurs ébats, en nouant fréquemment conversation avec eux pour porter intérêt à leurs études, à leurs projets d'avenir, à leurs soucis, ceci en toute simplicité et amabilité.

« Si même il arrive qu'ils nous bousculent un peu, remarque-t-il, en nous gardant bien de nous plaindre. Quel malheur ce serait si nos enfants

paraissaient s'éloigner de nous ! Il y faudrait voir l'indication que nous avons perdu leur **confiance.** »

Et le même Don Rinaldi de tracer tout aussitôt les lignes maîtresses de la physionomie de l'éducateur salésien, lesquelles reviennent toutes à proclamer sa paternité. « Appliquez-vous à vous montrer toujours paternels afin de gagner la confiance de tous. »

La paternité pour le Salésien, c'est comme un **devoir professionnel ;** en s'y appliquant de son mieux il se fera aimer de tous.

« Je ne veux pas, disait Don Bosco à ses enfants, que vous me regardiez comme un Supérieur, mais comme un ami, votre ami. »

*
* *

Avec la paternité un autre aspect de la physionomie salésienne, c'est le calme, l'égalité d'humeur.

« Que votre attitude, continue toujours Don Rinaldi, demeure calme et que votre visage lui-même soit le reflet de votre mansuétude et de votre bonté. »

Celui-là seul peut commander aux autres qui possède la maîtrise de ses nerfs.

Le calme ou égalité d'humeur, hâtons-nous de le dire, ne s'improvise pas. Les réflexions qui suivent seront révélatrices. Nous les empruntons à Don Bosco.

« Il est bon, Don Bosco, disaient certains, avec son refrain : patience, patience ! Nous voudrions bien le voir à notre place ! »

Et le saint de déclarer : « Croyez-vous que cela ne me coûte pas un rude effort de patience de voir, par exemple, quelqu'un à qui j'ai confié une affaire importante ou un emploi délicat le négliger ou le bâcler ?

« Je vous assure qu'alors le sang me bout dans les veines et je me sens tout frémissant de colère ! »

Preuve éclatante que la douceur de Don Bosco n'était pas une improvisation, mais le résultat d'une judicieuse et douloureuse contrainte exercée sur lui-même.

***

Dernière note, la plus importante, la bonté paternelle.

« Que votre bonté, dit toujours Don Rinaldi, fasse l'édification de tous ; soyez pères, votre paternité fera des miracles.

« C'est d'ailleurs le **seul moyen** de toucher les cœurs et de rendre agréable la vie commune. »

Il faut croire que cette note de la paternité dont on a dit que Don Bosco la possédait au suprême degré tenait à cœur au quatrième Supérieur général, car lui aussi, à l'exemple de Don Bosco se défendra de vouloir être appelé du titre pompeux de Supérieur général par ses enfants.

« Don Bosco on l'appelait Don Bosco tout simplement, de même que Don Rua et Don Albéra, pourquoi changer ? Ceci est bon pour les étrangers, pas pour les enfants. Pour rester dans le véritable esprit de Don Bosco dites « Don Rinaldi » tout court. »

Belle leçon de paternité.

Tout ce qui sent l'autorité distante, sévère, ne convient pas à la paternité salésienne. Un père qui n'aurait pour définir son caractère que **l'autorité** ne mériterait pas le nom de père ; chez Don Bosco c'est de la bonté elle-même que doit naître l'autorité, elle ne s'impose pas par décrets, elle est une conclusion logique et naturelle des qualités du cœur, en particulier de la plus éminente, la bonté.

Mais la bonté mérite d'être soulignée de façon toute particulière. N'est-on pas allé jusqu'à dire qu'aux trois vœux réglementaires de la vie religieuse, à cause du système préventif qu'il s'engageait à observer, le Salésien devait en ajouter un quatrième, celui de la bonté ou charité souriante ?

A vrai dire, **l'éducation par la bonté** constitue l'originalité de Don Bosco et de son système. N'est pas éducateur selon son esprit et son cœur celui qui, par ailleurs fidèle à la règle, ne se comporte pas avec bonté. Car on peut être pieux, vertueux, généreux, héroïque même, sans être bon et aimable.

La bonté salésienne comme la bonté tout court se définit difficilement. Elle est comme une fleur, la fleur de la charité.

On se rend compte seulement de son absence, comme on s'aperçoit, dans une salle que l'air est raréfié, si l'on y étouffe.

La bonté se met à la portée de tous, au niveau de tous, à la mesure de tous. C'est la plus humaine, la plus compréhensive des charités, la

plus compatissante aussi puisqu'elle s'adresse, en ce qui nous concerne, à la clientèle qui en a le plus besoin, celle des faibles et des malheureux.

Dieu seul pouvait insérer au cœur de l'homme une disposition aussi parfaite.

*
* *

A-t-on suffisamment remarqué que le cœur des enfants pauvres comme celui des gens du peuple, à cause vraisemblablement d'une certaine sensation d'infériorité, n'arrive à se livrer complètement qu'à travers les avances de la bonté ?

Voilà pourquoi également, à cause de son sens inné de la misère, de la souffrance, de la privation, le peuple excelle par les qualités du cœur. Il sait se gêner et rendre service. Est-il rien d'aussi touchant, par exemple, que la solidarité ouvrière en cas d'épreuve ? Elle joue comme spontanément.

Ici c'est une collecte, ailleurs un remplacement... toujours c'est la sympathie simple, franche, cordiale.

Aussi bien quiconque veut atteindre **l'âme populaire** doit nécessairement passer par cette porte de la **bonté** comme le faisait Notre-Seigneur dont la préférence allait aux pauvres et aux pécheurs au milieu desquels il était accoutumé de vivre, guérissant, enseignant, au besoin pardonnant.

C'est bien la seule vertu qui puisse ainsi pénétrer partout **de plain-pied** à cause des procédés qu'elle emploie et auxquels il est difficile de résister.

De l'aveu de tous la séduction exercée par Don Bosco n'avait pas d'autre secret que sa bonté. Tellement il était paternel on ne savait rien lui refuser ; il suffisait qu'il exprimât le moindre désir pour qu'aussitôt enfants ou confrères se sentent comme obligés de lui faire plaisir.

« Voudrais-tu faire plaisir à Don Bosco ? » avait-il l'habitude de demander.

Ou encore : « J'ai besoin de toi ; voudrais-tu me rendre tel service ? Verrais-tu quelque empêchement à t'atteler à telle besogne ? Crois-tu avoir la santé ? Avoir la préparation ? etc... »

Dans les affaires délicates :

« J'ai une affaire importante entre les mains, je ne voudrais pas te l'imposer parce qu'elle est pénible ; d'autre part je n'ai que toi qui puisses me tirer d'embarras ; aurais-tu le temps, la force, la santé nécessaires ?... »

Et chacun de s'empresser en vue de lui faire plaisir à lui qui se montrait si délicat et si dévoué à l'égard de tous.

N'est-ce pas ainsi que lui-même, Don Bosco, s'était comporté avec Don Calasso, la première personne qui, après sa mère, lui avait révélé le vrai visage de la bonté.

« Je l'adorais plus qu'un père, déclare-t-il ; c'était un plaisir pour moi que de prévenir ses désirs. J'aurais offert ma vie pour lui ; je n'étais jamais aussi heureux que lorsque je me fatiguais à son service. »

On n'a pas idée de l'espèce de fascination qu'exerçait le seul nom de Don Bosco.

Apparaissait-il, c'était du délire, des applaudissements sans fin, jusqu'à des hurlements de joie.

A certains moments même, on voyait ses enfants se ruer sur lui avec toute l'impétuosité de leur âge, allant même jusqu'à le bousculer tellement chacun voulait l'avoir à soi ou tout au moins l'approcher de plus près.

De toute sa personne émanait comme un rayonnement mystérieux qui subjuguait. **Son regard** en particulier, regard profond, lumineux, caressant, donnait à toute sa physionomie un éclat impressionnant.

Une bienfaitrice de Nice se rappelle avoir déjeuné à sa droite. Elle était alors âgée de 18 ans. Ce qui lui est resté comme souvenir ineffaçable de ce contact avec le saint — elle en fit elle-même la déclaration — c'est la profondeur de son regard et l'impression d'une sainteté « bonhomme » qui relevait à la fois de la bonté et de la simplicité.

Comment oublier, en effet, après l'avoir contemplée, cette bonté si attirante qui allait droit au cœur pour l'émouvoir et le conquérir ?

*
* *

Qui ne voit à quelle **patience héroïque** devra se plier le religieux salésien qui voudra se maintenir en état, si je puis ainsi parler, de charité souriante !

Egalité dans les paroles et dans les attitudes, égalité dans la bonté, quel sacrifice, à la longue quel martyre même !

Don Bosco, a-t-on dit, supportait tout hormis le péché.

C'était vrai, il supportait tout pourvu qu'il gagnât **le cœur**. Le cœur, il faut bien l'avouer, ne se conquiert pas à la première tentative, il faut en faire le siège pendant des semaines et des mois par toutes sortes de manifestations ; aujourd'hui c'est telle occasion de chûte qu'on évitera, une autre fois telle réprimande ou telle sanction ; ici des conseils inlassablement répétés, là une remise en route après un fléchissement, etc...

« Répétez, conseillez, encouragez, sans jamais vous lasser, ne cesse de redire Don Bosco ; faites-le toujours avec **amabilité** jusqu'au moment où la jeune volonté, jusque-là chancelante, se laissera gagner définitivement. »

Vertu bien précieuse que la patience qu'il faudra faire précéder du cortège indispensable des autres vertus naturelles qui lui servent de support et sans lesquelles son action risquerait d'être inopérante.

Voyez-vous, par exemple, l'effet lamentable que produirait un accès subit de mécontentement ou de mauvaise humeur, surtout s'il était accompagné de paroles blessantes ou injurieuses !

Combien regrettable aussi un manque d'aménité et de sourire dans les contacts ou l'absence de délicatesse dans les procédés !

Imperfections et fautes grossières qui constituent autant d'obstacles à l'exercice de la véritable charité salésienne.

Imagine-t-on le magnifique effort de conquête de soi qu'avait dû consentir Don Bosco et que doit consentir à son exemple tout véritable Salésien, « dût-il pour cela aller jusqu'au sang » !

S'étonnera-t-on dès lors que les mêmes expressions traduisant cette disposition fondamentale de patience revînssent inlassablement sur les lèvres de l'apôtre de Turin : « Quoiqu'il arrive, ne vous troublez jamais ! »

De toute évidence, une telle attitude, il la tient pour un des sommets de la perfection salésienne.

Ne jamais perdre le calme, conserver l'égalité d'humeur au milieu des pires traverses, qu'il s'agisse d'obstacles d'ordre spirituel ou de difficultés tant matérielles qu'éducatives, garder la douceur, garder la seule attitude qui convienne à des jeunes, le sourire, en cela consisterait, selon lui, le « blanc de la perfection » pour employer une expression chère à Saint François de Sales.

Perfection de soutien, direz-vous ! Cela n'est pas douteux, sans elle cependant la charité salésienne ne jouerait qu'imparfaitement.

Lamartine raconte dans ses Confidences comment l'absence de cette ambiance faite de bonté et de joie au collège de La Caille à Lyon, le conduisit à cette décision extrême de fuir des lieux aussi inhospitaliers. Lui, si délicat, avait senti plus fortement que d'autres qu'on n'éduque pas dans l'ennui et la tristesse, encore moins sous l'empire de la crainte et de la dureté.

« La gaieté, la joie, voilà le ciel où doit vivre l'enfant, où doit s'épanouir ce qu'il y a de plus gracieux et de meilleur au monde. »

Ainsi conclut très justement un écrivain, parce que, explique-t-il, seule la joie est fleur de vie ; elle fait du bien et qui mieux est elle enchante.

« A la manière du clair ruisseau dont l'eau babille et sautille. »

La joie clame la victoire et la réussite de la vie. Selon Harmel, la joie chante ses morceaux « en majeur » et pour Don Bosco elle met en fuite le diable lui-même.

***

En définitive, la charité salésienne n'est autre que la charité évangélique, dont elle souligne certaines notes qui la font pénétrer plus sûrement dans un milieu de jeunes.

Ces notes que nous venons de développer portent des noms bien connus : l'amabilité, la délicatesse, le calme, la douceur, la bonté. Etayée sur elles la charité, déjà si aimable puisqu'elle se présente comme l'essence de la perfection, revêt l'aspect séduisant des choses qui sourient, comme sourient les fleurs printanières.

C'est la charité fleurie, la charité qui s'orne d'un sourire aimable, compatissant, attirant.

Les bénéficiaires de cette charité, sur qui elle s'est penchée se transforment malgré eux, aussi mauvais soient-ils, un peu comme ces bêtes féroces du songe que nous voyons se métamorphoser

progressivement en doux agneaux, ou bien comme ces vauriens du Valdocco qui deviennent des « biricchini » aimables et dévoués, ou encore de nos jours, comme ces garnements de la cité Don-Bosco de Rome, hier insulteurs de prêtres, aujourd'hui élèves joyeux, aimants, dociles.

On a parlé du miracle de la charité salésienne, et le mot n'est pas trop fort ; c'est une nouvelle preuve ajoutée à tant d'autres que l'Evangile seul, intégralement et intelligemment appliqué, contient le secret de toutes les réussites autant sur le plan temporel que spirituel.

*
* *

La culture des sentiments du cœur

Quiconque y regarde d'un peu près a vite fait de remarquer que la manière salésienne d'éduquer, dite méthode affective, repose essentiellement sur la culture des sentiments du cœur tant chez l'éducateur que chez l'enfant.

Sans doute Don Bosco a recommandé de faire appel à la raison de l'enfant, à sa conscience, sous peine de ne former qu'un être veule, débile, sans personnalité, une sorte d'être tronqué. Il entend toutefois que l'on porte une attention toute particulière au développement des sentiments qui distinguent l'homme de cœur.

Détail insignifiant, pense-t-on, qu'une telle orientation : effets remarquables sur l'atmosphère de l'Institution qui devient du coup comme une grande famille faite d'affection réciproque, de joie, de confiance dans le plus complet épanouis-

sement, à telle enseigne que même les plus faibles et les plus défavorisés par la nature peuvent y respirer et y grandir à leur aise.

Climat de vie véritablement humain, le seul viable sans doute, dès qu'il s'agit des enfants qu'un autre climat, ou trop exigeant d'un coup ou trop héroïque, aurait vite écrasés, faute d'avoir suffisamment tenu compte des différents paliers qu'il importe de respecter pour leur donner le temps d'atteindre la taille d'homme fait ou celle de chrétien conscient.

« Car autre est l'atmosphère quand il s'agit de jeunes gens, déclare en substance Don Bosco, autre quand il s'agit d'adultes, de personnes fortes et déjà moralement formées. »

***

L'expérience autant que la réflexion nous enseignent qu'en éducation il faut faire appel à la raison et aux sentiments en même temps, sinon rien ne va.

Tout seul le cœur s'avère trop aveugle ; il demande à être guidé et gouverné. La raison, elle, se montre trop absolue et trop dure ; il lui faut apporter des tempéraments, comme des amollissements, si je puis ainsi parler.

Une organisation parfaite, un ordre des plus rationnels, une logique irréprochable, c'est très bien, mais cela n'atteint que l'extérieur et ne compose que le cadre. L'âme, la vie profonde, la vraie vie en un mot, se trouve ailleurs.

En toute rigueur l'homme peut vivre avec moins d'ordre extérieur, ou d'organisation scientifique, il ne pourra jamais être lui-même et s'épanouir sans le cœur, sans les sentiments du cœur, en d'autres termes sans une affection.

Et c'est pourquoi dans le temps où il porte son effort sur l'élaboration d'une conscience lucide et délicate et d'une volonté se muant graduellement en un véritable caractère, Don Bosco s'emploie à valoriser au maximum les aspirations sentimentales de ses jeunes.

Car il reste persuadé, tellement sont grandes sa faiblesse et son inattention, que l'enfant dans la lutte pour la construction de soi-même sera vite à bout de souffle.

Cette conviction inspire et anime tout son système préventif.

Il est un fait indéniable : éducateurs et enfants ont leurs heures de fléchissement ou « heures grises ». A quoi servirait dans ces moments de faiblesse la répression sévère ou l'humiliation maladroite ? A précipiter le découragement, simplement.

Un faible n'a pas besoin de sévérité ; il demande du soutien, de l'encouragement. Si on l'accable il peut même s'effondrer sans espoir de redressement.

Saint François de Sales va même plus loin et applique cette loi à tout homme indistinctement.

« L'homme est ainsi fait qu'à le traiter avec rigueur on le révolte. »

Aussi préconise-t-il le régime de la douceur « laquelle fait du cœur de l'homme tout ce qu'elle veut ».

Tout avec douceur, rien par force !

Encourager toujours, faire reprendre confiance, telles sont les consignes éducatives de Don Bosco. Personnellement, il encourageait sans se lasser ; on cite de lui ces mots d'une hardiesse étonnante : « Il faut supporter jusqu'à l'héroïsme les faiblesses d'autrui. »

Il est bien un des rares éducateurs, peut-être le seul, à avoir poussé l'audace aussi avant « jusqu'à l'héroïsme ! » Quel optimisme fou ! Quelle confiance malgré les orages les plus noirs, malgré les faiblesses les plus désespérantes !

En même temps aussi quel réconfort !

Elle est de lui encore cette consigne donnée à ses éducateurs : « Soyez prompts à pardonner, longs à punir, prompts à redonner confiance ! »

Ah ! ce n'est pas à Don Bosco qu'il eût fallu parler de mettre en doute les ressources de l'homme et ses possibilités de redressement !

A y regarder de près, on découvre dans son attitude une telle profondeur de détachement et d'oubli de soi, une charité tellement ardente et dépouillée qu'arrivé à ce sommet on est en droit de se demander si l'on n'accède pas à ce « brin de folie » sublime dont a parlé Saint Paul. « Nos stulti propter Christum ».

*
* *

A dire vrai, c'est au cœur et à lui seul que revient le gouvernement des maisons salésiennes.

Je me souviens avoir été fortement impressionné par cette réflexion d'une religieuse :

« Quand la mère est partie, la maison est vide ; on dirait qu'on n'a plus personne à aimer ! »

Excessif ce mot, mais révélateur d'un état d'âme et d'un esprit. S'il pouvait exister une Institution où les enfants et les confrères ne soient pas aimés, ne se sentent pas aimés, cette institution serait comme une prison ou un bagne d'où suinteraient ennui et tristesse.

Quel charme par contre, quel attrait n'offre-t-elle pas, dès qu'on s'y sent aimé et qu'on s'y voit traité avec charité et délicatesse !

Le cœur éclaire tout.

Sans faire fi de l'action exercée par la raison et l'intelligence, c'est toujours le cœur en définitive qui l'emporte.

Même s'il paraît l'oublier, l'homme est et reste un faible.

Viennent des événements qui le terrassent : la maladie, les infirmités, les épreuves, la mort prochaine peut-être, toute sa superbe se dissipe ; et il reste seul, tout seul, en face de sa faiblesse.

C'est au cœur alors, au cœur seul, avec la gamme merveilleuse de ses nuances, de se mettre en avant et de l'emporter.

Sont à excepter de cette règle certains êtres anormaux qui ont abdiqué pour des raisons diverses leur qualité d'hommes. Il n'est pas rare, hélas, dans nos sociétés dites évoluées, d'avoir sous les yeux le triste spectacle de ces abdications, quels qu'en soient les motifs.

L'homme dans ce cas cesse d'être un homme ; il devient une victime en qui le plus souvent la matière a dominé l'esprit.

***

Il semble superflu de remarquer qu'une telle pédagogie du cœur est en fonction de sentiments réels et non de fausses apparences.

Car il existe certaines façades pharisaïques qui s'essayent à traduire plus ou moins bien les vrais sentiments du cœur ; elles y réussissent parfois avec ces inexpérimentés que sont les jeunes ; il est bien rare cependant que l'intuition qui caractérise cet âge n'arrive pas, assez rapidement, à percer le mystère et à déchirer le vilain masque; parfois un rien a vite fait de les mettre sur la voie.

***

La jeunesse est par excellence le temps des sentiments, car tout est impression à cet âge, avidité de sentir, curiosité de connaître.

Aussi bien la sagesse demande-t-elle qu'on entoure les jeunes de fermeté sans doute pour leur faire toucher du doigt les limites à apporter à leurs caprices, mais que dans le même temps on les plonge dans une atmosphère imprégnée de bonté, de confiance, d'optimisme, de sorte que monte comme spontanément en eux le désir d'une vie belle et propre.

Deux sentiments par-dessus tout servent de fondement à toute cette activité éducative : la charité et la bonté ; d'autres les accompagnent pour les renforcer, nommons les principaux : la douceur souriante, la tendresse, la patience.

Il reste bien entendu que tout éducateur salésien doit être un chef, mais pas un chef comme les autres. S'il doit se faire obéir, ce n'est pas en faisant plier l'échine mais plutôt en visant le cœur où il saura apporter la conviction.

N'est-ce pas du cœur que Notre-Seigneur s'est rendu maître chez ses apôtres ? Aussi quel attachement et nonobstant de graves faiblesses, quelle fidélité jusqu'à la mort !

Et Don Bosco n'a-t-il pas conquis de même le cœur des premiers Salésiens au point qu'il lui suffisait pour être obéi de manifester un simple désir.

Que devient la fermeté, direz-vous, dans tout cela ? On ne vit jamais éducation sérieuse sans la fermeté.

Il en faut, certes, de la fermeté, c'est l'évidence même, mais corrigée par tant d'onction, de moelleux, de manières délicates, d'encouragements, de sourires, que tout passera de ce qui doit redresser ou corriger.

On a dit improprement : une main de fer dans un gant de velours ; la vérité c'est qu'on obéit volontiers à quiconque vous aime, ne serait-ce que pour éviter de lui faire de la peine.

Travail vraiment pénible pour un éducateur que de s'astreindre ainsi, tel une maman, à se pencher sur l'enfant pour faire triompher en lui,

contre la loi déjà tyrannique de ses instincts et de ses passions naissantes, la semence divine déposée au Baptême et rendre possible cette harmonie qui mettra la nature à sa vraie place, en état de dépendance par rapport à la grâce.

Travail comparable à un long et douloureux enfantement.

Fort heureusement ce travail se trouve facilité par le besoin instinctif de l'enfant d'aimer et d'être aimé, je dis de l'enfant ; il faudrait dire de l'homme, de tout homme, car nous nous trouvons ici devant une des aspirations fondamentales de la nature humaine.

Qui n'a entendu les soupirs de détresse des personnes seules dans la vie, à la recherche d'un soutien à qui s'accrocher ? C'est un des soucis de l'Action Catholique Féminine d'apporter un remède à ce sentiment de solitude qu'éprouvent les vieilles filles désireuses d'aimer, d'être aimées et de se dévouer, leur évitant ainsi beaucoup de coups de tête, points de départ de catastrophes morales et quelquefois d'actes de folie.

Sur ce point de l'utilisation des sentiments affectifs de l'enfant, les mamans sont par nature les maîtresses de l'art. Leur tendresse a le don d'enserrer à un point tel que cela peut devenir parfois un véritable esclavage. On voit alors l'enfant se livrer totalement à ces servantes de l'amour dont la tendresse opère, a dit le Père Charmot, à la manière d'un sacrement.

Il se peut que nous découvrions dans cette influence maternelle un des secrets de la réussite salésienne qu'il faudrait semble-t-il, attribuer

à la mystérieuse et bienfaisante influence du courant d'affection qui anime et régit les Institutions fondées par Don Bosco et dirigées par ses Salésiens.

Si le saint éducateur a attaché à lui tant de jeunes, c'est pour la raison toute simple qu'il a su découvrir le chemin de leur cœur.

D'ailleurs n'est-on pas en droit d'affirmer qu'un éducateur qui n'aimerait pas ses enfants serait un monstre, comme une sorte **d'hérésie** vivante sur le plan éducatif, un véritable danger même pour l'avenir de ceux qui lui sont confiés.

Ce qui a assombri la jeunesse d'un Chateaubriand et marqué pour toujours sa sensibilité et son caractère, n'est-ce pas cette absence d'affection rencontrée au foyer familial ?

Comme il est explicable dès lors le souci scrupuleux marqué par Don Bosco — ce sont ses élèves même qui l'affirmaient — de s'éloigner le moins possible de son Institution aussi urgentes que fussent les affaires en cours, afin de rester près du cœur de ses enfants et de n'être pas privé de leur donner les témoignages sensibles de sa paternité.

Cette paternité des Supérieurs, que trop de soucis matériels mettaient en veilleuse, c'était la grosse préoccupation du saint éducateur. Il avait l'impression très nette que si la paternité s'évanouissait, ses maisons se **dessècheraient** et perdraient leur sourire et leur gaieté, deviendraient en fin de compte des « boîtes » au lieu de maisons de famille.

***

Un des sentiments mis en un relief particulier dans la manière éducative salésienne est sans conteste celui de la bonté.

Il y faut voir comme une frappe spéciale, une sorte de marque de fabrique, si l'on peut ainsi s'exprimer.

Même le Supérieur qui représente l'autorité et l'ordre dans toute institution doit, s'il est Salésien, « se montrer comme un **père plein de bonté** ». Ces deux mots inscrits dans les constitutions salésiennes ont leur poids. Le Supérieur s'efface devant le père, lequel, s'il exerce vraiment son autorité comme le veut Don Bosco, le fera en mettant l'accent, surtout lui Supérieur, sur la bonté.

On aime, si l'on est un père digne de ce nom, la chair de sa chair ; le contraire serait odieux. Cependant tout en étant un vrai père on peut appuyer dans le sens d'une bonté plutôt ferme. Don Bosco demande au Supérieur salésien une bonté dans sa plénitude, « un père plein de bonté » ; cette bonté s'exprimant de toutes façons : procédés, paroles, gestes, actions, etc..., en toutes occasions favorables.

Parlant de cette bonté de Don Bosco, Don Costamagna déclare : « Il prenait en considération ennuis et souffrances physiques comme si c'étaient les siennes propres, alors que quelquefois elles étaient plus imaginaires que réelles.

« Il nous accordait toujours tout ce qui n'était pas nuisible à nous-mêmes ou à la communauté. Le **oui**, il le prononçait presque toujours volontiers jusqu'à la limite du raisonnable.

« Le **non**, il ne le faisait pas entendre tout de suite pour ne pas nous affliger, mais lorsqu'il était temps il le disait sans détours. »

D'ordinaire, la bonté au foyer est, de préférence, l'apanage de la maman qui est toute sentiments. Dans les Institutions salésiennes, le Supérieur devra être à la fois père et mère dans son comportement ordinaire.

De Don Bosco on a dit qu'il était père et tellement il apportait de délicatesse et de tendresse dans l'expression de ses sentiments qu'il était mère. « Un cœur d'or virilement paternel », affirmera Pie XI.

L'expression, du reste, est tombée de la plume même du saint : « L'éducateur salésien doit apparaître à travers des sentiments d'une telle tendresse que ses enfants verront en lui comme **une mère qui pourvoit à tous leurs besoins** ».

Une lettre de Rome datée du 10 mai 1884 et relative à deux songes qu'il vient d'avoir est particulièrement révélatrice sur la qualité des sentiments de Don Bosco à l'égard de ses enfants. Je cite :

« Mes très chers fils,

« De près comme de loin je pense toujours à vous. Je n'ai qu'un désir : vous voir heureux ici-bas et dans l'Eternité.

« Votre éloignement m'est très sensible ; je souffre plus que vous ne pouvez imaginer de ne pas vous voir, de ne pas vous entendre (attente, souffrance).

« Il y a une semaine que j'aurais voulu vous écrire, mais des occupations incessantes m'en ont empêché ; et bien que j'espère être sous peu parmi vous je veux cependant que ces lignes me précèdent. (Ardeur dans l'attente.)

« Elles vous diront tout le tendre amour que je vous porte en Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

***

L'auxiliaire indispensable de cette charité que couronne la bonté et le sourire, vous avez deviné qu'elle se nomme la patience, l'héroïque patience. Au contact des enfants, voilà une disposition à développer à l'extrême. Avec eux il ne faut jamais se lasser de répéter les mêmes choses : même en y mettant beaucoup de bonne volonté ils ne vont pas devenir parfaits tout d'un coup. Il suffira au départ de savoir se contenter de leur bonne volonté, car aussi longtemps qu'elle sera donnée l'espoir restera d'une vie meilleure et d'efforts plus efficaces.

Il faut par-dessus tout rester persuadé d'une chose, c'est que la persévérance de l'enfant dépendra en grande partie de la patience de son éducateur.

Même quand les reproches seront fondés il faudra, recommande Don Bosco, ne pas cesser d'employer avec eux la manière charitable en vue de leur prouver que la correction méritée n'enlève pas notre affection, que si notre cœur souffre c'est pour les rendre meilleurs.

Souvent dans certaines difficultés plus aiguës la tentation viendra de s'opposer par des observations sévères et d'un ton tranchant ; n'en faites rien, déclare Don Bosco, que votre patience allant de pair avec votre charité se traduise au contraire en procédés pleins de douceur et d'humilité !

« Les coups de tête, les emportements ne servent de rien ! Seule la patience vaut, la patience inlassable, c'est-à-dire la constance, la persévérance, la fatigue... »

Comme on sent à travers des conseils d'une telle qualité un cœur totalement vidé de soi-même et uniquement voué au bien des enfants à la manière du Seigneur Lui-même qui ne se départait jamais de son attitude de douceur. « Apprenez de moi que Je suis doux et humble de cœur ! »

***

Des obstacles aux sentiments que nous venons de mettre en relief et au sentiment tout court, il y aurait long à dire. Chacun aura deviné que l'ennemi N° 1, l'obstacle fondamental n'est autre que l'égoïsme.

En vérité, pour être un vrai Salésien, digne de porter ce nom, il faudrait avoir dépouillé toute recherche du « moi ». Car plus il y aura du « moi », de recherche du « moi » dans les attitudes, les paroles et les comportements habituels, moins profonde et moins efficace sera l'action éducative.

Il y a du « moi » dans **l'impatience** ; un manque de contrôle de soi, de ses impressions sensibles, ou encore l'expression spontanée d'un sentiment d'amour-propre qui peut-être s'ignore, qui en tout cas ne se domine pas.

Il y a du « moi » dans **la tristesse** elle-même ; une sorte de repliement maladif, la plupart du temps, sur ses impressions, ou mieux, sur les blessures de son amour-propre et de sa sensibilité, etc...

Ainsi donc plus cette habitude d'être son centre à soi, son monde, son tout, se sera généralisée : pensées, paroles, gestes, sentiments, plus profond aura découlé un étouffement des sentiments du cœur.

Autre danger encore : le **sentimentalisme.**

Qui ne voit le danger d'appuyer trop exclusivement sur les sentiments dans l'éducation des enfants? On s'expose à former des amollis ou encore des inadaptés à la vie quotidienne, qui est rude.

Il en est des sentiments, pourrait-on dire, comme de la confiture qui aide à faire accepter le pain sec, lequel représente en l'espèce le devoir, la raison, la conscience.

On ne supprime en rien le devoir ; on s'ingénie à donner de la facilité pour l'accomplir. Sur ce point Don Rua donne le mot juste. « Faisons, dit-il, observer nos règles d'une façon **attirante** et **aimable.** ». Rien n'est retranché du devoir, de l'accomplissement de la règle qui le traduit ; la manière aimable de le présenter vient apporter la facilité dans son exécution.

Saint François de Sales n'en a pas agi autrement avec les hérétiques et Notre-Seigneur avec les foules et les pécheurs de son temps.

C'est le cœur et la sensibilité qui sont au service de la volonté dans une telle façon d'agir. Pour déclencher l'adhésion de la volonté on fait appel à la chaleur du cœur.

« Si un homme sait d'être aimé de quelqu'un il est pressé d'aimer réciproquement », déclare Saint François de Sales. Le sentiment de l'affection est en lui comme l'étincelle qui opère le déclenchement ; et tout l'art de l'éducation salésienne se situera dans la culture de ces mouvements du cœur dont nous avons dit qu'ils sont à l'origine de toute éducation véritable. Véritable stratégie les sentiments qui donne la raison des succès les plus éclatants et des joies les plus profondes.

*
* *

Il y a derrière cette spiritualité salésienne si vigoureuse et si crucifiante dans son fond, si amène et si souriante dans ses apparences, un mystère.

Qui a bien pu en être l'inspirateur ? Qui a pu buriner ce visage si curieux, si attirant, si paternel de l'éducateur salésien ?

L'homme seul ? Il ne semble pas.

L'homme par tempérament et par vocation est rude. Ainsi l'exige sa responsabilité tant au foyer que dans la société. Il incarne l'autorité, l'ordre, la justice. Si bien que sa marche vers le Ciel trahit nécessairement une tension, un effort... de la rudesse en définitive. Et la tendresse salé-

sienne, et le sourire, l'éternel sourire salésien, quel peut en être l'origne ?

D'instinct comme moi, vous y devinez une influence féminine.

La femme seule semble pouvoir inspirer de tels sentiments.

S'agirait-il en ce cas de maman Marguerite ?

Sans doute cette femme a de la tendresse, mais sa responsabilité très lourde de gouvernante de trois garçons dont l'un est très difficile à manier, la prédispose davantage à la fermeté qu'à la tendresse. Donnons-en pour preuve le martinet dont elle n'hésite pas à faire usage.

Alors ?...

Alors il faut porter ses regards ailleurs ; du côté d'une autre femme, la Sainte Vierge. C'est Elle en réalité la fondatrice de l'ordre salésien. Car il ne faut jamais perdre de vue le songe fondamental que Don Bosco eut à 9 ans.

Et c'est sous le signe de la bonté, de la douceur qu'Elle, la mère si tendre, a voulu le placer.

La transformation du troupeau confié à Don Bosco, sa métamorphose ne s'opèrera qu'à une seule condition : écarter la sévérité : « Pas de coups, mon petit Jean ! » et donner la préférence à la méthode de la douceur et du sourire, à la méthode maternelle.

Et c'est pourquoi tout Salésen ne doit jamais quitter du regard le visage de la Très Sainte Vierge, de Marie Auxiliatrice et sa main ne jamais abandonner la main de la Mère toute-puissante qui règne sur les cœurs de ses fils par sa tendresse et sa bonté.

Une Ame chaste

La tactique éducative de Don Bosco, dont nous avons dit qu'elle était ordonnée principalement à la suppression du plus grand de tous les maux le **péché,** commande certaines exigences extérieures, jugées d'habitude excessives par les gens à courte vue, voire ridicules.

A la réflexion cependant toutes, y compris la plus critiquée, celle qui a trait à la **modestie du costume,** ont en vue la défense de l'adolescent et celle en même temps, à **laquelle nul ne songe,** de l'éducateur de l'adolescent.

A quoi servirait, pense le saint, de vouloir éduquer le jeune homme dans sa pureté si l'on ne songe pas dans le même temps à l'instrument lui-même qui va présider à cette éducation ?

Les deux doivent aller de **pair** et tout en cherchant à réaliser, comme on dit, la chasteté de la pédagogie, on doit viser à produire la chasteté du pédagogue.

*
* *

Sans la chasteté de l'enfant on n'a rien. Ce n'est que trop vrai, hélas ! D'une source souillée, entendez d'une âme souillée, d'un corps souillé rien de bon à attendre.

C'est à cette fin principale que Don Bosco créera son assistant, un type **unique** dans le monde éducatif ; et le premier but qu'il lui assignera sera **la protection** de la pureté de l'enfant.

Car Don Bosco en a fait la longue et douloureuse expérience, avec le milieu des enfants que la Providence lui a dévolus. Ces enfants, abandonnés à eux-mêmes, ne tardent pas à se corrompre. Il y suffit de la parole ou du geste d'un camarade déjà perverti. Voyez, par exemple, à quels dangers a été exposée la vertu du Bienheureux Dominique Savio.

C'est pourquoi il exige qu'on ne les laisse jamais **seuls** et qu'ils restent toujours sous le regard vigilant de leur assistant.

Voici d'ailleurs toute une série de prescriptions qui s'inspirent du même souci : que les enfants ne soient jamais seuls ; qu'ils soient séparés suivant l'âge, habillés toujours modestement, gardés étroitement contre l'amitié égoïste et trop sentimentale, protégés contre toutes lectures et spectacles malsains. A ses religieux salésiens jeunes et vieux, Directeur y compris, de veiller ; restant à leur poste, autant qu'il puisse leur en coûter et apportant dans l'exécution de leur mission prudence et clairvoyance.

Voilà bien à la vérité **le code du martyre** de l'éducateur salésien que sa vocation met au service de la pureté de l'enfant.

Me sera-t-il permis de citer en passant le cas d'un coadjuteur resté célèbre pour la compréhension scrupuleuse de son devoir de vigilance au service de la pureté et dont les enfants disaient que ses yeux ne se fermaient qu'à demi la nuit, au point que même pendant le sommeil il continuait, pensaient-ils, de surveiller, lui ou son ange.

N'est-elle pas héroïque cette fidélité de jour et de nuit bien comparable à celle de la maman consciencieuse se privant de visites, de sorties ou d'autres occupations plus ou moins frivoles qui auraient pu la distraire de la tâche essentielle et irremplaçable de l'éducation de ses enfants.

L'endroit sur lequel Don Bosco attire de façon spéciale l'attention de son religieux, c'est la cour de récréation. Il semble que ce soit pour lui comme un point stratégique relativement à la pureté.

On le voit exiger la ponctualité la plus stricte à s'y trouver, personne n'étant admis à s'en dispenser.

Il donne à ce sujet les conseils les plus pertinents :

« Il faut, déclare-t-il, au cours de la récréation, porter une attention particulière aux groupes qui musarderaient sans jouer. D'ordinaire il s'y fait du mauvais travail, l'oisiveté étant la source de tous les maux.

« Tout en prenant une part active — ceux qui le peuvent — aux ébats des enfants, que l'assistant, continue-t-il, n'oublie pas qu'il n'est pas en

récréation pour lui-même, pour son plaisir personnel, et que tout en jouant il jette un coup d'œil de çi, de là, en souci de tous.

« Un détail révélateur. Il est incroyable, ajoute Don Bosco, le bien que peut faire un assistant qui s'échappe un instant de la cour de récréation pour jeter un coup d'œil sur les endroits les plus retirés. »

Détails insignifiants, penseront certains, mais qui révèlent à quel point le saint fondateur connaissait la technique du métier d'éducateur de la pureté.

Maintenant, à la lumière des quelques conseils qui précèdent, il est facile de voir de quelle charité ardente pour les âmes, de quel esprit de sacrifice et de désintéressement il faut être animé, pour se comporter de la sorte.

Mettre toute son intelligence, toute son énergie, toute son expérience au service de la pureté de l'enfant, ceci sans aucun retour égoïste sur soi, aucune recherche de l'attrait sensible, visant uniquement l'âme qu'on veut nette sans doute mais en même temps forte, disciplinée, toute tournée vers Dieu, voilà bien l'idéal le plus noble qui se puisse concevoir et c'est cet idéal que Don Bosco propose à ses religieux.

A l'opposé, nous n'aurons aucune peine à juger comme il le mérite l'égoïsme antipédagogique qui se déroberait à la responsabilité fondamentale de l'assistance sous quelque prétexte que ce soit : santé, travail, manque d'intérêt, etc.

Aurait-on perdu de vue que l'éducation salésienne, comme toute éducation du reste, ne se

sépare pas des exigences qui la composent, pas plus que la paternité ne consiste uniquement à mettre des enfants au monde sans aucun souci de leur éducation.

Si quelqu'un sur un point aussi essentiel avait pris le pli déformateur de se réfugier dans sa tour d'ivoire il aurait à faire sur lui-même un sérieux examen de conscience, car la chose est grave.

Dans la pensée de Don Bosco c'est l'affaire la plus importante que cette conservation et ce développement de la moralité, entendez de la pureté. Qui assure cela assure tout le reste ; là où elle manque tout manque...

« N'épargnez rien pour y arriver : ni travail ni fatigues ni soucis », conseille le saint.

Pour lui, sans moralité tous les moyens pédagogiques, même les plus adaptés, s'évanouissent.

*
* *

Une considération à laquelle on s'arrête rarement est la suivante : pas de chasteté possible chez l'enfant sans **un éducateur chaste**. C'est à la fois trop complexe et trop délicat la chasteté pour qu'un autre qu'un éducateur chrétien chaste puisse l'inspirer et l'inculquer.

A la vérité, il existe un sens de la pureté qui ne s'apprend qu'à la longue, se conquiert de haute lutte, à l'exclusion de toute faiblesse. Ceux dont la moralité serait tant soit peu douteuse ou chancelante, ceux que des mauvaises habitudes insuffisamment cautérisées ou encore des défauts

naturels insuffisamment contrôlés prédisposent à l'impureté comme il en est des paresseux et des gourmands, Don Bosco, entendez bien, Don Bosco les rejette sans hésitation tellement l'application de son système préventif par le moyen de l'assistance requiert des hommes absolument sûrs.

A preuve le conseil suivant donné à Don Viglietti et à Don Lemoyne : « Si vous venez à savoir que des jeunes ont manqué à la belle vertu il ne faut pas leur conseiller de se faire Salésien. »

De lui encore toute la série des exclusions qui suivent : « A ne pas accepter les douteux du point de vue de la moralité, les renvoyés d'autres Institutions pour le même motif ; à exclure également ceux qui sont portés aux amitiés particulières, à l'esprit critique, à la gourmandise. »

En réalité, tout s'enchaîne rigoureusement, surtout en éducation ; pas de chasteté de l'enfant sans la chasteté de son éducateur. La moralité dépend toujours de celui qui éduque comme la sainteté et la vocation viennent des saints prêtres et des mamans profondément chrétiennes.

Dans sa circulaire de 1874 Don Bosco écrit : « Si nous voulons promouvoir la morale et la vertu nous devons au préalable la faire resplendir dans nos actes, nos paroles et toute notre vie. »

Ailleurs il donne trois notes distinctives du visage de l'éducateur salésien : la simplicité de vie, la fidélité aux constitutions et la splendeur de la pureté.

Aussi bien **tout** dans l'éducateur salésien devra être surveillé, contrôlé : regards, langage, gestes... en vue d'éviter le mal impur et d'enraciner profondément le goût de la pureté.

« Un regard, un sourire, une parole imprudente peuvent être mal interprétés de la part des jeunes qui ont déjà été victimes de leurs passions naissantes », affirme Don Bosco. Aussi ne néglige-t-il aucun détail pouvant influer d'une manière ou d'une autre sur la conduite de l'enfant et sur celle de l'éducateur. N'a-t-on pas parlé en souriant dédaigneusement de « sa pédagogie du costume » ou si vous préférez de son exigence en matière de modestie des vêtements. Ne croyons pas qu'en cela Don Bosco obéisse à la fantaisie pure ; il a son plan.

En réalité, c'est son éducateur lui-même qu'il se propose de défendre, lui dont la jeunesse constitue la **charge** professionnelle en même temps que le **péril** professionnel. Il sait bien, Don Bosco et il l'écrira en 1870 : « Que la jeunesse est une arme des plus périlleuses entre les mains du démon contre les personnes vouées à leur éducation ».

Ce qui laisse entendre qu'il doit exister, pour les **éducateurs salésiens** en particulier, des tentations qui leur sont spéciales.

On peut découvrir d'autres raisons pour expliquer cette apparente rigueur du saint éducateur sur un tel chapitre. La plus importante, il faut la chercher sans l'ombre d'une hésitation, dans la méthode elle-même que les Salésiens doivent employer avec leurs enfants, la méthode qui fait appel au cœur ou méthode affective.

Se faire aimer pour se faire obéir. Nous savons avec quelle délicatesse et par quels procédés délicieusement paternels Don Bosco usait de ce principe.

Sans doute est-ce la conviction du danger que présente cette méthode pour un éducateur insuffisamment contrôlé sur le chapitre de la pureté, qui lui arrachera ces paroles sévères : « Celui qui n'a pas l'espérance fondée de pouvoir, avec l'aide de Dieu, conserver la vertu de chasteté dans les paroles, les actions et même les pensées, celui-là — écoutez bien — ne doit pas entrer dans la société salésienne.

« Car sa **vocation,** continue-t-il, risquerait de le perdre à tout instant. »

Et c'est lui-même, Don Bosco, qui a approuvé les réflexions suivantes de Don Cagliero : « La Congrégation n'est pas faite pour quiconque veut **expier** ses péchés ; elle demande des hommes **sûrs,** en état de s'élancer dans le monde pour y travailler au salut des âmes. »

Voilà sans doute qui explique le choix fait par Don Bosco de ses propres enfants comme collaborateurs. Il les connaît à fond tous, pour les avoir formés lui-même. Pour la même raison, ce n'est qu'exceptionnellement qu'il acceptera des adultes venus de l'extérieur.

De quoi s'agit-il en réalité ? D'apporter la plupart du temps au déshérité qu'accueille l'Œuvre de Don Bosco, ce dont il a tant besoin, une **affection.** Cette catégorie d'enfants, plus qu'aucune autre, veut être aimée, elle veut se sentir aimée. Or, c'est à son éducateur qu'elle deman-

dera de satisfaire ce besoin naturel et légitime. Qui ne voit à la réflexion à quel dévouement total elle l'astreindra, à quels sacrifices de soi-même, de ses aises, de son temps, de son cœur surtout ? A ce jeu le cœur n'aura pas le droit d'aimer uniquement par plaisir, s'arrêtant égoïstement aux charmes extérieurs ou même à la beauté surnaturelle ; il devra s'efforcer de viser l'âme en vue de construire en cette âme l'œuvre de Dieu, d'y édifier un temple pour sa gloire.

Et ce n'est pas aussi facile qu'on le suppose d'aimer de la sorte, toujours de cette façon désintéressée et surnaturelle !

La tendance naturelle du cœur ne va-t-elle pas à l'égoïsme, entendez à la recherche de soi ?

Un fait, triste à constater, hélas ! même les affections les plus nobles, les plus idéales, les plus saintes, si l'on n'y prend garde, ont tendance à se dégrader. « Surnaturelles à l'origine, dit Saint François de Sales, ensuite sensibles, à la fin sensuelles. »

Il faut une âme bien nette, bien loyale, bien mortifiée pour qu'il n'en soit pas ainsi. Même avec des sujets doués d'un **parfait équilibre** affectif le danger existe, à plus forte raison s'il s'agit de sujets aux tendances plus ou moins douteuses, aux antécédents plus ou moins chargés.

Ainsi sans nul doute doit s'expliquer la sévérité effective de Don Bosco dans le choix des vocations, ainsi également les conseils sans cesse répétés de « charité pour tous et **d'attachement sensible** pour personne ».

Cet attachement sensible égoïste qui est connu ailleurs sous le nom d'amitié particulière, le saint éducateur n'a qu'un seul mot pour le désigner et le qualifier en même temps : **une peste !**

« ...ni l'emploi, ni l'âge, ni la sainteté ne valent contre un tel ennemi. Et même plus l'âge est avancé plus la malice tourne au raffinement. »

A Trofarello, en 1875, le saint répond à une objection. « Je vous recommande, direz-vous, de vous tenir au milieu des jeunes et de les fuir. Entendons-nous bien. Oui, au milieu d'eux, pas seul à seul, pas plus avec l'un qu'avec l'autre... »

Et d'ajouter cette déclaration qui laisse rêveur : « J'ai dû venir jusqu'à 50 ans pour me douter de ce danger et j'ai dû alors me convaincre que c'était l'un des plus graves... »

Tous également ou personne !

Ainsi qu'il apparaît, Don Bosco requiert de son éducateur une pureté vraiment idéale, je dirai presque évangélique. Il veut qu'il soit pur et qu'il le paraisse extérieurement, de sorte qu'en le contemplant, comme d'instinct, les enfants se sentent portés à la pratique de cette vertu.

*
* *

A la lumière des considérations que nous avons développées, l'une relative à la chasteté de l'enfant, l'autre à celle de l'éducateur nous allons comprendre aisément l'évolution des différentes **traditions** salésiennes de chasteté. Car toutes ont été commandées au fur et à mesure

de leur mise en train par les deux impératifs ci-dessus : la chasteté de l'éduqué, la chasteté de l'éducateur ou encore la chasteté de la pédagogie et la chasteté du pédagogue.

1°) Voici pour commencer ce que j'appellerai les traditions se rapportant à la **protection de la pureté,** toutes inspirées par le système préventif.

— En récréation, enfants séparés suivant les âges ; surveillance active et constante de tous ;

— En classe et en étude : que les enfants ne soient pas trop serrés ;

— Au dortoir : qu'on veille au grand silence, qu'on ne s'y rende de jour qu'avec permission, interdiction aux surveillants d'y installer leurs bureaux de travail : prescription d'une rigueur absolue.

2°) En ce qui concerne la défense de **l'ambiance** de maison ou du milieu éducateur.

— Contrôle des journaux, illustrés, expurgation des livres classiques (opération insuffisamment comprise et pratiquée par les Salésiens) ;

— Grande prudence dans le choix des films ;

— En fait de spectacles, préférence toujours donnée à ceux qui mettent en scène les enfants eux-mêmes (petit théâtre) ;

— Grande sévérité pour la participation aux exhibitions publiques : ce doit toujours être des cas exceptionnels ;

— Pour les plages, s'y rendre de préférence aux moments de moindre affluence et toujours en maillots décents ;

— Désapprobation des tentes de campagne, où la surveillance ne s'exerce que difficilement ;

— Contrôle de la radio par le Directeur ou celui qu'il désignera ;

— Sur le silence sacré après les prières du soir, voici comment s'expriment les règlements de Don Bosco : « Qu'on évite toute conversation, jusqu'au matin après la messe ».

D'où la consigne « que **tous**, même les Supérieurs, donnent l'exemple du silence sacré ».

De là également la désapprobation des études et des réunions qui suivent les prières du soir, sauf en cas de nécessité **exceptionnelle.**

3°) En vue de faciliter la **chasteté** de l'éducateur une série de prescriptions inspirées de la **vertu de tempérance** et toutes ordonnées à la pratique d'une sobriété prudente mais constante.

Manger à table ce qui est offert et comme c'est offert, en un mot suivre, comme on dit, le « train commun », à moins d'une ordonnance du médecin. Citons à titre d'exemple le cas de ce religieux maniaque, exigeant coûte que coûte un régime de diabétique alors que toutes les analyses des spécialistes ont surabondamment prouvé qu'il n'a pas de diabète du tout.

Ne rien prendre **entre les repas.**

Faire le soir un repas léger.

Pour le vin, l'additionner d'eau habituellement.

Ne pas fumer.

Il faut qu'on le sache, la sobriété est une des deux vertus en quoi Don Bosco a placé le triomphe de la société salésienne ; l'autre c'est le travail.

4°) S'il s'agit de traiter avec les enfants des **choses relatives à la pureté,** les traditions salésiennes sont toutes orientées vers la note d'une très **grande prudence.**

Grande prudence toujours, y est-il dit.

Parler plutôt de la vertu que du vice.

S'il y a lieu de faire une certaine **initiation,** qu'elle soit plutôt négative que positive, et toujours personnelle.

« Savoir n'est pas pouvoir! »

« Que personne ne vienne à des confidences spéciales avec des enfants quels qu'ils soient. »

5°) Sur le chapitre des **affections sensibles.**

Condamnations des amitiés particulières, des jeux de main, des baisers, des caresses, des cadeaux.

Défense de faire entrer les enfants dans les cellules des surveillants.

Les prescriptions qui précèdent sont toutes commandées par un grand respect de l'enfant ; un principe les domine « aimer sensiblement et surnaturellement ».

6°) Relativement à la **tenue** extérieure.

Grande décence dans les habits.

Grande modestie dans le lever et le coucher.

Au même titre que la tempérance, la modestie est une des vertus consécutives de la physionomie salésienne.

7°) Sorties dans le monde.

« Comme le monde est mauvais dans son fond » « totus in maligno », que rares sont les familles intégralement et intelligemment chrétiennes dans le milieu social touché par Don Bosco, vacances en principe **rares** et **courtes.**

C'est un principe auquel les temps pourront apporter des tempéraments, mais il n'en restera pas moins vrai que les vacances seront toujours un grand danger, d'autant plus grand que le milieu sera plus paganisé et les enfants plus faibles.

Aussi bien sans se lasser, les Supérieurs condamnent-ils :

— les vacances **longues** ;

— les vacances **périodiques** ;

— les vacances « faveur », **récompense des mentions.**

Tellement ces prescriptions leur tiennent à cœur pour qu'il y ait dérogation, ils exigent une permission **écrite** spéciale.

Les paroles terribles de Don Bosco restent gravées dans leurs cœurs : « Les plus terribles écueils de la chasteté ce sont les lieux, les personnes, les choses du siècle. Fuyons-les avec soin! »

Et celles-ci encore : « Les vacances sont la porte de tous les maux » « omnium malorem officina ».

Dans le même sens, Don Barberis pourra déposer au procès d'information « que le souci

principal de Don Bosco était de préserver ses enfants du danger et que c'était spécialement pour ce motif qu'il avait abrégé les vacances ».

***

Dans le songe de Barcelone la mystérieuse bergère donne le secret du prodigieux développement des œuvres salésiennes, et ce secret n'est autre que la pratique de la vertu de Marie, la **pureté.**

Songe confirmé par les déclarations de Don Ricaldone dans sa lettre sur la pureté : « Notre congrégation née un 8 décembre ne pourra se développer que sous le signe de l'Immaculée, en d'autres termes sous le signe de la pureté et dans l'atmosphère de la pureté. »

Pour conclure, la pureté, signe distinctif de la Congrégation Salésienne, sera à la fois son honneur et sa **servitude.**

Par la pureté, son rayonnement s'étendra ; sans elle son activité se tarira et après quelques siècles son nom disparaîtra.

Voilà qui méritait d'être rappelé, et mieux encore, d'être approfondi et parfaitement compris.

Tel un soldat de Gédéon

Au départ et à la base de toute vie religieuse **vraie,** comme de toute vie chrétienne **vraie,** il y a un esprit indispensable, irremplaçable, l'esprit de **mortification.**

« Celui qui veut venir à ma suite, il faut qu'il se renonce. »

Ne nous y trompons pas, sans cet esprit, pas de vie religieuse possible, encore moins d'esprit religieux véritable.

Car du jour où se serait assombri cet esprit, où il aurait disparu, comme conséquence logique et inévitable, ce serait à brève échéance **l'arrêt** de tout progrès spirituel et l'enlisement dans le péché.

C'est hélas comme une loi inéluctable de notre condition d'humains déchus, ce phénomène spirituel et personne n'y échappe.

« Si le grain de froment ne meurt pas, il ne porte pas de fruits, mais s'il meurt il porte beaucoup de fruits. »

Principe **éternel** sans cesse rappelé sous des formes diverses, dans l'Evangile du Christ.

Pour vivre, de toute nécessité il faut commencer par mourir ; d'où le mot de mortification, ce qui fait mourir.

Et ce travail **de mort,** nous l'avons bien saisi, est à mener non pas quelques années seulement, mais durant **toute notre vie.**

Sans quoi, c'est l'arrêt spirituel suivi de la chute.

Les ruines, les écroulements retentissants et scandaleux ont eu leur préparation : le ralentissement de l'esprit de mortification.

« Supposons, déclare Saint Vincent de Paul, que vous ayez déjà un pied dans le ciel, si vous cessez de vous mortifier avant d'y faire pénétrer l'autre, il ne fait pas de doute que vous êtes en grand danger de perdre votre âme. »

Voyez l'avion dont l'hélice ne fournit plus son effort d'ascension, tout de suite c'est le plafonnement suivi à bref délai de la chute verticale, de la catastrophe.

Ou encore, voyez les ifs à qui la taille a fait prendre les formes les plus harmonieuses, dès qu'ils sont abandonnés à eux-mêmes, à la loi de leur nature, tout disparaît en eux du bel arrangement obtenu.

Deux remarques s'imposent à la suite des réflexions que nous venons de faire.

1°) La première, qu'il ne faut pas s'étonner de cet état de lutte et de renoncement.

C'est un état normal.

Il vient de ce fait, facile à constater, qu'au contact des réalités de la vie, à l'usage des créa-

tures et des biens de cette terre il s'ensuit comme une matérialisation progressive, comme un alourdissement spirituel, conséquences de l'égoïsme foncier de l'homme.

Etat de choses dont il faut courageusement prendre son parti.

2°) Deuxième remarque aussi importante : **ça ne s'arrangera pas tout seul.** Pour certaines maladies, les médecins conseillent de laisser faire la nature.

Ici c'est l'opposé. Il ne faut pas laisser faire, il faut s'opposer, réagir, aller à contre-courant, en vue de rétablir l'ordre, d'empêcher l'enlisement.

Et ce travail de contre-offensive a un nom bien caractérisé, ce travail organisé, méthodique, rationnel, tantôt on le dénomme **mortification,** renoncement, tantôt de manière plus savante : **ascèse.**

*
* *

Don Bosco, si aimable, si attirant, d'un abord si facile et le visage si fleuri, aurait-il une ascèse, une mortification ? Extérieurement il n'y paraît guère ; tout va, semble-t-il, « à la bonne » chez lui, entendez à **la facilité.**

Si Don Bosco n'a pas écrit de livre d'ascétique, soyez certains qu'il a une ascèse, son ascèse à lui, **l'ascèse salésienne.**

Sinon il ne serait pas un religieux.

A travers son sourire Don Bosco est mortifié ;

il est même, disent ses biographes — ceux qui l'ont étudié attentivement — **austère.** Oui austère, mais d'une austérité que j'appellerai naturelle, simple, comme toutes les choses naturelles, par conséquent peu visible aux yeux des profanes et des inexpérimentés.

Peu spectaculaire en tout cas ; l'austérité qui découle de la vie même, de la vie de l'éducateur, de l'éducateur salésien selon la méthode affective et préventive qu'il commande.

Voyez-y comme une mortification **spéciale** ajoutée à celle qui découle des trois vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, les trois mortifications réglementaires et fondamentales.

Il faut bien croire que ce **supplément** de renoncement se présente comme une chose bien sérieuse puisque les autres ordres religieux, malgré tant de sourires qui fleurissent l'aspect extérieur de la vie salésienne n'aspirent nullement à en partager les prérogatives et à en goûter les effets bienfaisants !

Qu'y rencontre-t-on en effet ?

Oh ! rien de bien extraordinaire ; des choses simples, ordinaires, très ordinaires même comme le sont les obligations du devoir quotidien, en l'espèce pour le Salésien du devoir d'assistant et d'éducateur.

Et ces choses simples et naturelles consenties avec **persévérance,** avec **patience** tout au long de la journée, de la semaine, de l'année, de la vie toute entière.

« Pas d'austérité dans la nourriture, dira à ses fils Don Bosco, mais l'accomplissement scrupuleux du devoir d'état et le support mutuel ! »

Et dans la même ligne, Sainte Marie-Dominique Mazzarello enseignera à ses filles à rechercher la mortification dans le travail assidu, l'exact accomplissement du devoir d'état, l'exacte observance de la Règle, la ponctualité dans les divers offices, l'exercice de la charité avec les enfants. Autant de mortifications inhérentes à la vie elle-même.

« Faisons, nous Salésiens, des choses simples, dira toujours Don Bosco, mais faisons-les avec persévérance. »

Choses simples que les mortifications du devoir d'état et de la vie commune ; choses simples que la sobriété, la modestie, le sourire, la douceur. Aussi bien l'accent de la mortification souligne-t-il la persévérance dans ces choses simples : « Faisons-les avec persévérance ».

Et c'est en cela que consiste le dur, le mortifiant d'une telle attitude.

Exceptionnellement, de loin en loin, il surgira bien des épreuves plus crucifiantes, mais ce ne sera pas cela la monnaie courante pouvant servir de base, de matière habituelle au renoncement salésien.

C'est de l'ordinaire, de l'habituel, du quotidien que demandera Don Bosco, des « choses simples » selon son expression.

Le saint curé d'Ars, devenu au fond de son confessionnal le prisonnier des pécheurs, expéri-

mentera douloureusement la croix du quotidien, si bien que par trois fois il cherchera à s'en dégager.

Fort heureusement la Providence l'y ramènera.

Mais toute sa vie il portera en gémissant ce « carcan ».

« C'est toujours à recommencer », gémissait-il tous les matins en reprenant le chemin de son église.

« Vous verrez, les pécheurs tueront le pécheur ! » Et ce fut vrai : cette vie de servitude pendant quarante ans, sans une seule demi-journée de détente, épuisera le saint curé et abrègera le cours de sa vie.

Ainsi donc l'ascèse salésienne — car c'est bien une ascèse véritable — se situe dans le quotidien, et c'est à la vérité une rude mortification que celle du quotidien, permanente, continuelle, monotone même à la longue comme tout ce qui est quotidien.

Moins rude serait une mortification plus crucifiante ne durant que quelques instants ou bien revenant à certaines heures de la journée ou de la semaine que cette tension de toutes les heures. Car c'est précisément cette tension qui constitue l'objet principal de l'ascèse salésienne.

Pie XI dans le décret « de Tuto » pour la canonisation de Don Bosco parlera de martyre, le martyre du devoir quotidien, le petit martyre de la vie quotidienne « piccolo martirio ».

Et Pie XII définira comme suit la sainteté de Sainte Marie-Dominique Mazzarello : « De l'extraordinaire dans l'ordinaire. »

Autant dire que Don Bosco prêche à ses religieux le détachement continuel, la modération sans arrêt, l'équilibre de tous les instants, la limitation incessante des désirs, des sentiments, des goûts, des fantaisies, etc...

Comme un genre de **travail forcé** à longueur de journée, une sorte de guerre d'usure.

Que de patience, que de persévérance cela suppose !

Comme on aspirerait volontiers à s'évader, à se dégager de cette geôle pour courir à l'air libre et humer le vent du large !

Tentation tellement humaine que celle-là !

Et Don Bosco d'aller répétant sans se lasser : « En véritables assistants, soucieux de l'âme des enfants que Dieu vous a confiés, restez à votre poste, autant qu'il puisse vous en coûter ; restez-y par amour et par conscience de vos responsabilités. »

Et d'ajouter cette chose plus forte encore : « Restez-y sans bougonner, sans vous plaindre, joyeux, doux, d'humeur égale toujours ! »

Voilà qui donne une sérieuse note d'austérité au « sta allegro », le « sois joyeux » qui tombait naturellement de la bouche de Don Bosco. « Nous faisons consister la sainteté, dira le Bienheureux Dominique Savio, dans le fait d'être toujours **joyeux.** »

Nous avons prononcé le mot de **détachement** pour marquer la note originale de l'ascèse salésienne, car c'est bien en cela qu'elle consiste pardessus tout.

« Savoir se passer de ce qu'on désirerait tant, légitimement même. Savoir supporter tous les désagréments qu'entraîne la condition de religieux, de religieux salésien, le travail de l'assistance en particulier.

« Savoir supporter courageusement la condition d'homme « le chaud, le froid, la maladie, les personnes, les choses, les événements ». Ici je cite Don Bosco.

La condition du **pauvre** surtout, avec toutes ses exigences, toutes ses privations, toutes ses humiliations, tous ses effacements, loin du luxe, de la commodité, du superflu ; avec un train de vie simple, discret, portant sur tout, spécialement sur le vêtement, la table, l'habitat.

Don Bosco dira aux Filles de Marie-Auxiliatrice, à Mornèse, ces graves et redoutables paroles :

« Tant que les Salésiens et les Filles de Marie-Auxiliatrice se consacreront à la prière et au travail, pratiqueront la tempérance et cultiveront l'esprit de pauvreté, les deux Congrégations feront beaucoup de bien.

« Si par malheur leur ferveur se ralentissait, s'ils fuyaient la fatigue, s'ils aimaient les commodités de la vie, alors elles auraient fini leur temps ; pour elles commencerait la décadence ; elles s'écrouleraient et disparaîtraient. »

A quelqu'un qui n'avait pas bien compris cette loi fondamentale du détachement dans la conduite de la spiritualité salésienne et qui avait fait de sa chambre un genre de petit salon, Don Rua, sévère, adressait ces reproches : « Cela n'est pas un comportement de pauvre ; cette chambre en particulier n'est pas la chambre d'un pauvre ! »

Le Père Chevrier dira excellemment au sujet de la pauvreté : « Il suffit que nos pieds touchent la terre, n'allons pas y mettre les mains, ni le cœur, ni la tête !

« Ah ! que le Bon Dieu, ajoutait-il, a besoin de bons prêtres pauvres ! »

Et Louis Veuillot écrira cette phrase à l'emporte-pièce : « L'avenir est aux pieds-nus ! »

Savoir se passer du **superflu,** comme les soldats de Gédéon mourant de soif, mais parce qu'ils vont au combat et que le combat requiert des hommes durs, mortifiés, détachés, se contentant de lamper dans le creux de leur main la gorgée d'eau qui les désaltèrera un moment.

L'heure n'a pas sonné du repos, du bien-être recherché, des « fameuses délices de Capoue » ; il s'agit de courir au devoir, au combat qui urge, et par conséquent de sacrifier **l'inutile, l'accessoire,** le **superflu.**

Ceux qui ne sont pas de cette trempe, Don Bosco ne les veut pas au nombre de ses fils, tellement il les redoute et redoute leur mauvais exemple dans son corps de volontaires et de francs-tireurs.

« Lorsque, ne cessera-t-il de répéter, commencera dans notre Congrégation la commodité et la recherche du bien-être, finie la Congrégation !

« A mes religieux, il faut un habit et un morceau de pain. Tout le reste c'est du superflu ; cela convient à des gens qui recherchent leurs aises !

« Le jour où de telles gens — entendez ceux qui recherchent leurs aises — entreront dans la Congrégation, ses jours sont comptés ! »

Et ceci, remarquez-le bien, n'a pas été dit par manière de boutade, mais **écrit** après mûre réflexion dans une circulaire adressée aux Salésiens.

Quelqu'un a écrit, sur cette question de la recherche des aises et du superflu : « Don Bosco se montrait féroce ». Seuls les malades pouvaient le faire revenir de sa rigueur.

A San Benigno, il voit un jour des rideaux à la fenêtre d'un confrère. Des rideaux, détail de mince importance.

— C'est du luxe cela ! s'exclame-t-il.

— Alors, Don Bosco, vous ne permettez aucune ornementation ?

— Pour le religieux salésien, son seul ornement doit être sa **pauvreté** !

Paroles révélatrices de la véritable pensée du Père sur le chapitre du renoncement.

L'original Don Caviglia tirera la conclusion par cette boutade :

« Vie salésienne, vie de troisième classe ! Ainsi l'a voulu et pratiqué le fondateur. »

Cette vie simple, sans éclat, ce train de vie des pauvres ou vie de troisième classe, Don Bosco y tiendra tellement qu'il le regardera comme « une fortune » et une « bénédiction » de Dieu. Ce sont ses propres expressions.

« Mes petits enfants, je ne vous recommande ni pénitences, ni disciplines, mais travail, travail, travail !

« Gare à nous si nous esquivons la fatigue et ne travaillons pas ! La ruine des Congrégations provient toujours de l'oisiveté, de la paresse. »

Comme des pauvres, ses religieux recevront en effet comme consigne fondamentale celle de travailler ; un pauvre ça travaille toujours :

— par nécessité, car il faut bien manger ;

— par discipline de classe, car dans le milieu des pauvres on n'aime guère les paresseux.

D'ailleurs, pourquoi la Providence viendrait-elle au secours des paresseux et se montrerait-elle solidaire du vice ?

La pauvreté, il l'aime tellement le saint fondateur ! Il a tellement peur qu'on en vienne à mal juger ses fils sur ce chapitre de la vie pauvre, que l'on en arrive à pouvoir dire à leur sujet : « Ces commodités, ce superflu, cette table, cette habitation, tout cela ne traduit nullement un comportement de pauvre ! »

« Si l'on pouvait à la vérité, continue Don Bosco, faire de telles réflexions, ce serait un désastre et l'annonce de grands malheurs. »

Pauvreté et prospérité de la Congrégation salésienne s'enchaînent rigoureusement ; telles sont ses convictions consignées dans son testament.

« Si vous voulez faire prospérer la Congrégation, aimez la pauvreté et les compagnons de la pauvreté, c'est-à-dire le détachement qu'elle entraîne comme nécessairement quand elle est bien pratiquée.

« Epargnez tout ce qui dépasse vos besoins, déclare-t-il ailleurs, dans les voyages, dans l'habillement... Petites économies bien insuffisantes pour couvrir nos dettes, mais si nous agissons de la sorte, la Providence nous enverra tout le reste, nous pouvons en être certains. »

Et l'invitation suivante à rester fidèles sans défaillance à l'appel de la première heure : « Aimez la jeunesse pauvre, la plus pauvre, la plus délaissée.

« Ce terrain de la jeunesse la plus pauvre, comme aussi celui du renoncement qu'elle entraîne, personne ne viendra nous le disputer. »

*
* *

Pour lui-même Don Bosco voudra une pauvreté exemplaire.

Pauvre il le restera toute sa vie, depuis son départ des Becchi jusqu'à son lit de mort, gardant fidèlement les consignes admirables de Maman Marguerite.

« En tout cherche la gloire de Dieu, mais éloigne-toi de tous ceux qui veulent la pauvreté pour les autres et pas pour eux-mêmes ! »

Tel est Don Bosco.

Telles sont ses consignes relatives à la vie de mortification et de pénitence de ses religieux.

A nous de comprendre et de nous efforcer de reproduire d'aussi près que possible le type merveilleux de pauvreté qu'il a voulu incarner.

*
* *

A côté de la consigne du travail, condition des vrais pauvres, s'en place une autre sur laquelle Don Bosco insistera sans arrêt parce qu'elle compose une des pièces maîtresses de son ascèse, la tempérance. Non plus la tempérance entendue au sens large de détachement des biens de la terre, mais au sens précis et **strict** de mortification portant sur le boire et le manger.

La tempérance dans l'esprit du saint comptera au nombre des compagnons de la pauvreté au même titre que le travail.

De même qu'il est travailleur par devoir d'état, le pauvre est sobre par habitude et par nécessité.

Il mange parce qu'il faut vivre et travailler ; il ne se recherche pas dans le boire et le manger, comme le font les riches et les oisifs.

De plus, s'il est éducateur salésien, il sait qu'il doit mater en lui-même le sensible et le sensuel, et il s'y emploie avec une très grande efficacité par la mortification du goût.

Constatation facile à vérifier : les vertus naturelles servent de porte-greffe, de soutien si l'on préfère, aux vertus surnaturelles.

La pureté, discipline d'un instinct, est rendue plus facile par la tempérance qui est la discipline d'un autre instinct.

Il existe comme un retentissement de l'une sur l'autre. Si la gourmandise allume et excite les feux de la concupiscence, la sobriété par contre les tempère et va jusqu'à les éteindre ; c'est une vérité admise par tous.

Plus qu'un autre, Don Bosco affiche sur un tel chapitre une conviction très forte : « L'expérience m'a fait toucher du doigt que la gourmandise, la vaine gloire et l'ambition furent la ruine des congrégations les plus florissantes. »

Dans le songe fameux relatif à l'avenir de la Congrégation salésienne, à côté des indications relatives au travail et à la tempérance, il en est d'autres qui se présentent comme un avertissement.

Quatre clous, y est-il déclaré, tourmenteront la Congrégation ; le premier de ces clous est ainsi annoncé : « Quorum Deus venter est... », la catégorie des gourmands, de ceux qui ont fait de leur ventre leur dieu. Sur un tel chapitre, il est prévu de gros ravages dans la Congrégation et il est demandé à Don Bosco de mener une surveillance de tous les instants.

Le quatrième clou désigne les oisifs et les paresseux : « Cubiculum otiositatis ». Tant que les Salésiens travailleront et sueront rien à craindre pour la Congrégation !

Faut-il s'étonner après cela que sur le point de la tempérance Don Bosco se soit montré sévère pour lui-même. A titre de chef, il doit

l'exemple. Aussi bien devons-nous reconnaître que sa sévérité pour lui-même aura été du même ordre que celle du Père de Foucauld ; elle se présente comme unique, tellement unique qu'on dirait que la nourriture n'a pas d'importance pour lui ou si peu. Il mange n'importe quoi, bon ou mauvais, et à n'importe quelle heure.

Pour ses Salésiens, il aurait voulu ce qui suit, tout à fait irréalisable, il faut en convenir : « Qu'ils se contentent de pain, de soupe et tout au plus d'un plat de légumes. » J'ai cité Don Bosco. C'est presque du jeûne quotidien.

Seulement la rude nécessité viendra le rappeler à l'ordre pour lui-même et plus impérieusement pour ses confrères, moins robustes que lui. Car la loi du travail qu'il a mise en avant comme fondement de la sainteté salésienne, présente elle aussi ses exigences au même titre que la pauvreté : pour travailler il faut manger.

Qui plus est, les santés trop souvent seront chancelantes, et de là naîtront des adoucissements forcés, tous accordés comme à reculons, avouons-le.

Pour donner des exemples : l'on voit Don Bosco se résigner à contre-cœur au deuxième plat au repas de midi en posant comme condition, il est vrai, que ce soit un plat de légumes ou de la salade. Comme si à chaque concession nouvelle il assistait à la défiguration de son chef-d'œuvre de mortification par la tempérance.

Ne pouvant retrancher indéfiniment sur la quantité, puisqu'il faut vivre et travailler, on le verra se reporter sur le superflu, ce fameux

superflu contre lequel il a tant tonné. Mais sur ce point du superflu il se montrera intraitable, féroce même.

Suivent toute une série de prescriptions inspirées de ce principe : rien entre les repas, ni boisson ni nourriture.

Manger à table ce qui est offert et comme c'est offert, sans jamais se plaindre ; se contenter d'un repas léger le soir ; suivre en tout le train commun ; ne pas fumer, etc...

Voilà bien un régime frugal par excellence, un vrai régime de pauvre, très crucifiant pour le corps.

On note à ce propos dans la vie du Bienheureux Dominique Savio sa fidélité scrupuleuse à cette consigne, tant de fois répétée par Don Bosco, de se contenter de ce qui était offert à table pour tout le monde. Même durant sa maladie, il ne demanda pas d'exception sur ce point, exception que Don Bosco lui eût accordée d'emblée, cela va de soi.

« Il faut bien, disait-il, que je mange comme les autres ce qui m'est offert à table ! »

A la longue avec l'affaiblissement des santés, nous assisterons donc à certains adoucissements. C'est ainsi que Don Bosco lui-même changera le régime polenta contre le régime café au lait. Mais à travers les accommodements imposés par les circonstances et sanctionnés régulièrement par les traditions salésiennes, restera l'esprit du Père : donner le nécessaire en vue d'assurer le devoir d'état, supprimer tout superflu.

Faut-il remarquer en passant qu'une mortification de cette nature Don Bosco la regardera toujours comme difficile ; il y verra l'indice certain d'une vertu véritable ; vertu qu'il jugera douteuse dans le cas contraire.

Esprit d'obéissance, zèle pour le devoir d'état, tempérance, trois vertus de base sans lesquelles il n'existe que des apparences, du brillant, de l'éclatant, mais rien de sérieux.

Il valait la peine de définir très exactement la pensée de Don Bosco sur un chapitre aussi actuel que celui de la tempérance, car il ne fait de doute pour personne que les facilités de vie en se multipliant à un rythme accéléré auront vite fait de noyer dans la mollesse et la facilité les meilleures énergies, si la vertu de tempérance n'oppose sa barrière libératrice et ne conserve aux religieux salésiens leur dynamisme viril.

En cordée...

La difficulté de l'apostolat moderne en milieu de plus en plus paganisé a amené à une conception plus **communautaire** de l'action.

Plus la tâche s'avère dure, plus il devient nécessaire de se soutenir, de s'épauler ; plus elle est complexe, plus il faut faire appel à des compétences nombreuses et variées.

La difficulté de sa tâche en pleine pâte populaire n'échappa pas à l'observateur judicieux qu'était Don Bosco.

Pas commode à la vérité son milieu du Valdocco où se rencontrent et évoluent tous les tempéraments, où se reflètent tous les modes d'éducation, il serait mieux de dire tous les **manques**, toutes les carences en fait d'éducation !

Complexité accrue du fait qu'il s'agit pour lui de **tout** faire à la fois : abriter, nourrir, enseigner, former à un métier, éduquer.

Aussi bien devant tant de complexité et pour d'autres raisons qui relèvent de sa **manière** même d'éduquer, Don Bosco conviera tous ses Salésiens à pratiquer par-dessus tout la **charité communautaire**.

Charité communautaire, qu'est-ce à dire ?

C'est la charité de gens vivant **en équipes** très unies à la manière du père et de la mère dans leur foyer ou encore des ouvriers **d'un même** chantier œuvrant pour une tâche commune bien définie.

Une charité qui exige une **entr'aide** de tous les instants dans **une compréhension** mutuelle parfaite, dans **un pardon** loyal parfois à certaines heures de fléchissement, car personne n'est parfait.

Pour la faciliter et la rendre possible, il faut au point de départ, cela va de soi, l'appoint de certaines qualités naturelles comme un bon caractère, une nature sympathique et équilibrée, un esprit large, etc...

De toute évidence, les saillies trop vives comme des arêtes, ont vite fait de blesser, rendant la vie en commun très pénible, sinon impossible.

Mêmes inconvénients dans le cas de personnalités trop accusées ou de tempéraments trop en relief.

En vérité, **l'alignement** requis par la vie en commun offre, à côté de certaines satisfactions très appréciables, les rudes sacrifices d'une mise en veilleuse du « moi ».

Par nature, c'est de la **compénétration** incessante, des contacts à longueur de journée, dût-il en coûter beaucoup.

Ce n'est jamais de la juxtaposition, de « l'uniquement pour soi » au dépens des autres ou au dépens de sa charge.

Et il est juste de déclarer qu'en une telle affaire il n'est pas toujours très facile d'atteindre la juste mesure, surtout si l'on remarque qu'il n'est pas fait choix des coéquipiers, lesquels sont désignés par les Supérieurs.

***

Le problème majeur qu'il s'agira de résoudre dans la vie menée en commun sera, nous l'avons bien deviné, celui de la **collaboration,** d'une collaboration pleinement **réfléchie** et **comprise,** partant acceptée, désirée, aimée.

En l'espèce, gardons-nous d'oublier que nous avons à faire à des éducateurs.

Des éducateurs salésiens au surplus, dont l'idéal d'équipe se présente avec plus de **rigueur** qu'ailleurs.

Chez les fils de Don Bosco, il importe de collaborer, de marcher au coude à coude, au nom d'un **impératif catégorique** qui n'admet aucune échappatoire, celui d'une éducation intégrale selon un système, le système dit préventif.

Il suit de là que **l'obéissance** à l'ordonnateur de cet intérêt primordial, le Supérieur, s'inscrit

au nom d'un principe voulu par Don Bosco. Celui de la charité sans doute, mieux que cela, de la **charité familiale.** Car le Supérieur salésien, en tant que chef d'une équipe animée de l'esprit familial le plus pur, doit se soumettre à certaines lois ignorées des sociétés ordinaires. De ces lois, la première dans l'ordre d'importance, c'est la **fidélité** au créateur providentiel, au génial initiateur de toute l'activité pédagogique et spirituelle salésienne, à Don Bosco ; car c'est lui, en définitive, le grand meneur de tout le jeu. Et pour ses fils il ne s'agit de rien d'autre que de planter devant leurs yeux la vie de leur saint fondateur, de l'approfondir, de saisir toute la portée de ses exemples, pour en arriver, comme il le demande lui-même, « à faire comme il a fait », sous peine de s'exposer au grave danger de **mutiler** son esprit.

Il en est trop, hélas ! même parmi les soi-disant chefs d'équipe salésiens, qui s'égarent à courir, comme dit l'Ecriture, après des sources douteuses et autant par manque de réflexion, que par vanité ou amour de la nouveauté, négligent et quelquefois même délaissent la source unique, providentielle, d'où découle la prodigieuse fécondité salésienne.

Insensés ! « Ils délaissent le vin de qualité pour de la méchante piquette ! »

Comme un vrai chrétien n'a d'autre modèle que le Christ et n'a d'yeux que pour l'étude de ses paroles et la méditation de ses exemples, ainsi un Salésien, digne de ce nom, ne devrait

avoir d'autre souci que celui de mieux connaître, de mieux saisir vie et paroles de Don Bosco dans toutes leurs nuances.

Là et pas ailleurs se trouve la voie de la sagesse.

***

Ce problème de la collaboration qui commande toute l'activité du coéquipier salésien, éclaire par le fait même la **forme d'obéissance** qui en découle.

Certes l'obéissance salésienne revêtira apparemment un certain air falot, en comparaison des obéissances à haut relief offertes par d'autres ordres religieux. Cette obéissance **à la familiale,** à « la bonne » vous a vraiment un air de parente pauvre. On obéit, cela va sans dire, mais d'une obéissance qui ne traduit pas l'effort extérieur ou la contrainte conventionnelle comme il est d'usage ; on obéit « **spontanément** et **joyeusement** ». Les mots sont de Don Bosco.

Drôle d'obéissance, direz-vous. En vérité, une obéissance selon l'esprit de Don Bosco doit nécessairement présenter une forme particulière qui ne se rencontre que dans certaines familles où **l'on s'aime bien,** où tout le monde se sent intéressé au bien commun et accepte d'en porter la charge, accepte, selon l'expression très heureuse de G. Thibon, « la fraternité du collier », où les Supérieurs sont des pères et des amis qu'on craint parce qu'on les aime.

Obéissance **non imposée,** mais acceptée de plein gré parce qu'elle est le fruit d'un idéal, d'une conviction fermement assise.

Rien en ceci de la rigidité, du « perinde ac cadaver ac baculus » de Saint Ignace.

Aucun écrasement de la personnalité, aucune annihilation de la vie et de l'initiative.

Sur un échiquier on meut des pions ; dans une équipe salésienne le religieux se meut **spontanément**, de son propre mouvement car il a compris que l'enjeu de la vie d'équipe c'est l'âme des enfants qui lui sont confiés et à qui, lui et ses coéquipiers, acceptent de sacrifier leurs préférences, leurs activités, leurs initiatives même.

***

Le principe de l'obéissance c'est donc la gloire de Dieu, la charité à l'égard des enfants, ce n'est pas **la froideur d'un règlement.**

« Nous devons obéir, déclare Don Bosco dans sa circulaire de 1885, non parce que c'est commandé, mais parce qu'il s'agit de la gloire de Dieu. »

Le plaisant Don Caviglia de s'exclamer à ce sujet : « La Congrégation serait encore 32, via Cottolengo, si, nous Salésiens, avions obéi d'une obéissance légale et réglementaire ! »

***

Cela ne veut pas dire qu'il n'y ait rien à sacrifier dans une telle forme d'obéissance. Presque toujours il y aura à mettre sous les pieds une partie de ses goûts et de ses attraits personnels.

Non pas que le Supérieur l'ait imposé, mais tout simplement parce que l'intérêt des enfants l'aura exigé.

Ne pas accepter par avance cette annihilation partielle de soi, c'est organiser sa vie d'équipe religieuse en porte-à-faux, c'est faire le vœu d'obéissance et se trouver en même temps dans la disposition de ne vouloir obéir qu'à ce qui plaira; ce qui revient à reprendre au Seigneur d'une main ce qu'on lui avait donné de l'autre. Situation tout à fait anormale et contradictoire.

On cite le cas d'un religieux à qui Don Bosco avait dû donner le même ordre par **trois fois** sans obtenir le moindre effet.

Ce religieux passait pour un saint.

« Un tel fait le saint, observa Don Bosco, et ne sait pas obéir. Consultez le catalogue des saints, en vain y chercherez-vous Saint Désobéissant ! »

***

Dans cet **accord constant** imposé par la loi fondamentale de l'éducation des enfants, en fait, c'est la personnalité de l'éducateur qui souffre ou se trouve en tout cas constamment mise à l'épreuve.

On aura ses idées à soi, ses conceptions bien arrêtées et cependant dans l'intérêt général on les relèguera dans l'ombre, humblement, dès qu'il apparaîtra que leur réalisation risque d'apporter la perturbation, soit qu'elles s'avèrent trop hardies, trop audacieuses, soit qu'elles

se présentent comme trop idéalistes ou trop irréalisables.

Ce serait un vrai malheur si pour de semblables motifs l'équipe donnait l'impression d'aller en ordre dispersé, si les subalternes pouvaient dire : « Les Supérieurs ne sont pas d'accord entre eux : l'un veut, l'autre ne veut pas. »

Il ne sera pas défendu, c'est l'évidence même, en toute simplicité, de faire part de ses idées au Supérieur lequel, seul, sera juge alors de leur opportunité et dans le cas d'exécution, du tempérament et du dosage qu'il conviendra d'y apporter.

Les progrès, en éducation surtout, ne se font pas à coups d'ukases et il faut bien se garder de démolir une tradition vieille d'un demi-siècle sous le naïf prétexte, qu'une formule nouvelle, née hier dans le cerveau d'un éducateur et non encore éprouvée, risque ou promet d'être plus efficace. L'éducation ne ressemble en rien à un problème de mécanique ou de chimie.

En définitive, c'est toujours à l'esprit de collaboration, élément fondamental de l'éducation, que s'ordonne l'obéissance du religieux. On n'éduque pas en marchant en ordre dispersé, les uns agissant d'une manière, les autres d'une autre manière et il faut de part et d'autre en arriver à un minimum d'accord et d'unité sur la manière de se comporter dans les cas de conscience incessants qui se posent journellement.

Imagine-t-on un papa et une maman travaillant chacun à leur guise ? Quel beau désordre dans la famille et quel triste lendemain pour les enfants !

*
* *

Dans une équipe d'éducateurs, le problème de la collaboration s'impose donc avec tout l'accompagnement que l'on devine, des contacts et des mises au point incessants.

Ici c'est un malentendu qu'il y a urgence d'éclaircir, ailleurs c'est une conception hasardeuse ou une prise de position trop aventureuse qu'il importe de ramener à des proportions plus raisonnables.

Tel confrère a dû intervenir, dans un cas d'infraction, un peu trop vigoureusement ; il faut lui faire entendre quels motifs militent en faveur soit du pardon soit de l'atténuation du châtiment, etc...

En vue de cette collaboration **contacts, contacts...** tout est là !

L'éducateur qui a l'art des contacts a seul le secret de clarifier, d'apaiser, disons le mot, de gouverner.

*
* *

Ces différentes orientations dont on peut dire qu'elles sont constitutives du véritable esprit d'équipe voulu par Don Bosco se trouvent sou-

lignées de façon tout à fait remarquable dans l'examen mensuel de l'exercice de la Bonne Mort.

— Sur l'obéissance salésienne et l'âme qui doit l'inspirer, la question suivante :

Avons-nous obéi d'une obéissance légaliste ou formaliste ?

En d'autres termes, avons-nous obéi mécaniquement, sans y mettre l'esprit, l'esprit de collaboration, l'esprit de charité, l'esprit surnaturel ?

— Sur les fautes contre l'obéissance, trois questions :

1°) Avons-nous énervé ou démoli l'esprit d'équipe par notre manie de la **critique** ou du **murmure ?**

2°) Nous sommes-nous mis **en marge** du devoir imposé ?

« C'est un sacrilège, déclare Don Bosco, de faire le vœu et de s'organiser pour ne pas l'exécuter. »

3°) Avons-nous travaillé en esprit de collaboration ?

Les trois points visés dans cet examen comme tout à fait préjudiciables à la bonne marche de l'équipe salésienne, nous avons noté quels ils étaient : l'esprit critique, la négligence du devoir d'état, le manque d'esprit de collaboration.

— Sur la pratique de la **charité communautaire,** deux questions :

1°) Nous sommes-nous laissés aller à des excès de colère, à des mouvements de rancune ou de mauvais caractère ?

2°) Avons-nous manqué d'éducation dans nos rapports avec nos frères, agi avec partialité, cédé à des mouvements d'antipathie ?

Mouvements de colère, de rancune, écarts de caractère, mauvaise éducation dans les rapports quotidiens, partialités, antipathie dans les comportements... autant de défauts et de fautes qui risquent, s'ils ne sont strictement réprimés, de provoquer des heurts, des froissements, peut-être des brouilles, presque toujours des froideurs et des gênes, ceci au détriment de la bonne entente et de l'affection mutuelles.

— Voici qui est encore plus précis sur la manière même de mener la vie en commun. Quatre questions.

1°) Ai-je mené le « train commun » sur les chapitres de la piété, de la nourriture, du vêtement ? Ne me suis-je pas singularisé ?

2°) Ai-je pratiqué la mortification de mon caractère en m'efforçant à avoir des contacts empreints d'amabilité et de douceur, de compréhension mutuelle ?

3°) Ai-je mortifié ma sensibilité en m'appliquant à supporter les défauts et les travers de mes collaborateurs ?

4°) Ai-je mortifié mon orgueil en développant l'esprit de solidarité dans le bien ?

*
* *

En fait cette vie de collaboration s'organisera autour de deux points de contrôle auxquels les uns et les autres devront sans cesse se référer :

le règlement de l'Institution, la volonté du Supérieur, interprète autorisé de ce règlement.

Seuls ces deux points de repère permettent d'échapper au caprice et à la fantaisie.

Le règlement c'est comme un garde-fou ; il fixe les esprits. Don Bosco, en homme expérimenté ne veut pas qu'on le modifie pour un oui ou un non ! « Tenir le règlement sans exceptions, dit-il et n'y apporter de modification que dans les cas de stricte nécessité. » Il ajoute ceci qui montre à quel point il a la connaissance de l'instabilité humaine : « Il viendra trop vite le temps où il faudra faire des exceptions ; je tremble à cette seule pensée. »

Pour en donner une judicieuse interprétation et application, la Providence a envoyé un homme nanti de grâces exceptionnelles, le Supérieur. C'est autour de lui, le chef d'équipe, qu'il faudra se serrer. Avec lui c'est l'ordre et le succès, en marge de lui c'est l'échec. Là-dessus encore Don Bosco est formel.

« Celui-là se trompe qui cherche par ses remarques et son insistance à faire changer d'avis le Supérieur... »

« J'ai reconnu moi-même — chef d'équipe dans la Société salésienne — que chaque fois que j'ai changé de résolution pour suivre le conseil d'un autre je me suis trompé. »

Au Supérieur, en conséquence, de redoubler de prudence, de patience, de doigté pour maintenir le contact avec ses coéquipiers et s'il rencontre de l'incompréhension et de la résistance

que « par sa charité, son affection paternelle, ses prières il s'emploie à vaincre les caractères les plus difficiles ».

La vie et la prospérité de l'équipe sont à ce prix.

*
* *

Par tout ce qui vient d'être dit, il est indiscutable que seul l'esprit de collaboration est capable de fonder et d'asseoir une équipe véritable.

Or, nous le savons trop bien, qui dit esprit de collaboration sous-entend en toute rigueur un esprit de charité véritable doublé d'un constant oubli de soi.

A défaut de cela, ce ne seront que tiraillements d'égoïsme et victoires incessantes de l'esprit particulariste, lesquels auront vite fait de sonner le glas annonciateur de la mort de l'équipe.

Et ceci nous amène en bonne logique à examiner de près les qualités qui doivent présider à la marche d'une équipe salésienne et la rendre facile : qualités naturelles et surnaturelles, les premières servant de support aux deuxièmes, les conditionnant et les rendant possibles comme la nature toujours conditionne la grâce.

Qualités de l'équipe salésienne

Il semble facile, après avoir dégagé l'esprit caractéristique de l'équipe salésienne ou esprit de collaboration, de déterminer quelles qualités fondamentales devront la distinguer.

Au point de départ elle sera éclairée et soulevée par un idéal unique, l'idéal d'un éducateur des classes pauvres, selon la méthode appropriée à cette clientèle, la méthode préventive.

Cet idéal sera caractérisé par un esprit d'affection et de confiance mutuelles, de dévouement réciproque et d'esprit de famille.

Comme il a été dit plus haut, il sera vécu en des équipes fortement soudées, où la collaboration et la compénétration joueront à plein à longueur de journées, où émergeront certaines dispositions irremplaçables telles que la cordialité, la simplicité, la confiance mutuelle, la recherche incessante des contacts, une grande franchise dans les rapports, un oubli de soi constant doublé d'une générosité qui ne calcule pas.

*
* *

Chose curieuse : un essai audacieux de cette vie en commun a été tenté à Caux par des familles qu'animaient le même esprit d'équipe.

Les heureux effets de cette expérience méritent d'être signalés au moins sommairement.

Ces familles, au nombre de sept cents, s'étaient engagées à un véritable partage de ce que leurs vies avaient de meilleur, et ceci dans une honnêteté, une pureté, un désintéressement absolus.

Pas de domesticité.

Tout le service assuré par tous.

A cette fin, constitution d'équipes de spécialistes dans chaque branche.

Mais par-dessus tout grand esprit de collaboration.

Voici le jugement porté par un visiteur.

« J'ai été frappé par l'ouverture et la gaieté des visages. Dès l'arrivée on sentait qu'on n'était pas un importun et que chacun vous attendait. »

Caux donne l'impression d'un foyer unique où chacun s'ingénie à faire plaisir aux autres.

***

Si nous en venons à considérer la vie elle-même du religieux salésien, vie personnelle et comportement d'éducateur, il apparaîtra que Don Bosco a imposé à ses fils un rythme particulier comportant la pratique de certaines vertus indispensables, pureté, simplicité, douceur, sans lesquelles la physionomie salésienne serait comme faussée, défigurée, méconnaissable ; si bien qu'on a pu parler de certaines prédispositions naturelles à cette vie, marques mystérieuses de l'appel à la vocation d'éducateur salésien.

C'est tellement vrai qu'on ne force pas longtemps la nature et qu'il y a intérêt à lui venir en aide en marchant dans le sens de son inclination providentielle.

Voici pratiquement quelques dispositions fondamentales annonciatrices, me semble-t-il, de cette vocation.

1°) Un grand attrait pour la jeunesse et son éducation avec l'accompagnement de certaines dispositions fondamentales, telles que la confiance en la vie, une vue optimiste des hommes et des

événements, un tempérament porté à la gaieté, à l'enthousiasme, en un mot un tempérament heureux à l'opposé d'un certain pessimisme qui voit tout en noir.

Cette attirance naturelle pour la jeunesse, nous la voyons s'exprimer spontanément chez les premiers collaborateurs de Don Bosco ; se rappeler le songe de la pergola.

2°) A ces dispositions premières vient s'en ajouter une autre aussi impérieuse, d'ordre physique ; une santé résistante.

« Sois robuste ! » avait dit le mystérieux personnage du songe.

Pourquoi robuste ? A cause de la lourde croix que représente une **assistance continuelle** au milieu des enfants ; robuste pour ne pas être à charge à la vie d'équipe.

Elles sont tellement étroites les relations qui unissent le moral au physique !

3°) A noter encore comme dispositions providentielles **l'amour de la vie communautaire,** la recherche des contacts humains qui enrichissent et épanouissent, un grand courage pour affronter les renoncements et les mortifications qui sont comme la conséquence obligatoire de ces contacts, un bon caractère, une humeur toujours égale en vue de supporter les heurts, les incompréhensions et jusqu'aux injustices même, dans l'intérêt de la communauté.

*
* *

Sans doute à la suite des réflexions qui précèdent comprendra-t-on mieux la mise en garde de Don Bosco contre quatre défauts qu'il qualifie « de vers rongeurs ».

Trois sur quatre de ces défauts s'appliquent à la vie en équipe et risquent de la rendre sinon impossible du moins très pénible.

Voici le premier, **l'égoïsme** : le moi, encore le moi, toujours le moi !

Il est question ici des gens qui n'ont d'yeux que pour eux-mêmes, qu'on voit se mettre sans cesse en avant, qui se hérissent pour un manque d'égards ou encore étalent à jet continu le bilan de leurs labeurs, soucieux même quelquefois de leur petite santé, de peur de dépasser la mesure et d'en faire plus qu'il ne faut, etc...

De telles gens sont encombrantes au possible et leur présence nuit grandement à la vie de collaboration dans l'équipe.

Même remarque pour la deuxième catégorie des vers rongeurs, celle des **murmurateurs.**

Encore des orgueilleux ceux-là, trouvant toujours à redire, un peu comme ces maniaques devant qui, ni un tableau de maître ni l'ordonnance la plus parfaite, ne trouve grâce.

Sans doute s'estiment-ils, eux seuls, parfaits et irréprochables !

Très souvent, observons-le, sous la peau du murmurateur, se cache soit un jaloux, soit un petit esprit.

Pour comprendre la gravité d'une telle attitude il faut avoir devant les yeux le songe du phylloxéra...

. . . . . .

— Quel remède ? y est-il demandé.

La réponse tombe comme un couperet :

« Pas de demi-mesures. Lorsque dans une Communauté se manifeste l'opposition aux ordres des Supérieurs, le mépris orgueilleux de la Règle, la dépréciation des obligations de la vie commune, ne pas attendre...

« Aucune indulgence, car il n'y a aucun espoir à avoir ! »

Et Don Bosco s'adressant à Don Barberis concluera :

« Un moyen unique — unico mezzo — c'est de retrancher le rameau pourri et infectieux. »

Autre défaut enfin, troisième ver rongeur, **la négligence des devoirs de sa charge.**

Supposons que tout le monde soit à son poste et donne sa pleine mesure, il en est alors d'une communauté comme d'une machine dont tous les rouages sont en place et en bon état de marche ; comme disent les ouvriers, « alors ça tourne rond » !

Que l'un ou l'autre des coéquipiers, par paresse ou manque de conscience, se mette en défaut, alors c'est un compartiment qui défaille et, par voie de conséquence, tout en souffre.

S'il devient nécessaire qu'une catégorie déjà accablée par les occupations vole au secours des défaillants, la première fois passe encore, mais

si la chose se répète trop souvent au point de devenir habituelle, le mécontentement ne tarde pas à faire son apparition et avec lui tout le cortège des réparties et des réflexions pénibles destructrices de la bonne harmonie.

Encore faudra-t-il s'estimer heureux si la situation n'empire pas au point de provoquer le découragement et le désordre.

***

J'ai eu sous les yeux durant plusieurs mois le spectacle réconfortant d'une équipe très soudée autour du chef prenant sa part du jeu, entendez du travail et de la peine communes.

D'heure en heure le chantier se transformait et changeait d'aspect à l'émerveillement des flaneurs et des badauds qui n'en pouvaient croire leurs yeux.

Quel pouvait être le ressort mystérieux d'un tel effort miraculeux ? **L'esprit d'équipe.**

***

En guise de conclusion il ne semble pas superflu de passer en revue quelques tempéraments naturellement opposés à la bonne marche d'une équipe salésienne.

1°) Ceux qui ont **mauvais caractère** ou « les mauvais coucheurs ».

Ils sont ainsi appelés à cause de leur manque de liant, d'esprit d'entr'aide, d'amabilité naturelle.

A certains moments il pourra se faire qu'ils poussent le dévouement jusqu'à l'héroïsme, si la chose leur plaît.

Mais ce sera toujours par exception, on pourrait dire par boutade.

2°) Après eux viennent **les jaloux.**

Ceux-ci acceptent difficilement de collaborer avec qui leur porte ombrage. Trop encombrés de leur suffisance ou de leur vanité, ils sont portés à critiquer. Or, la critique par nature, est corrosive et destructrice de l'unité.

A certains moments ils donnent l'impression de vivre sous le coup de ce qu'on est convenu d'appeler un complexe d'infériorité s'exprimant en susceptibilités ridicules, en tristesses inexplicables, en pessimisme ombrageux.

De tels caractères sont anti-sociaux par excellence.

3°) Une troisième catégorie est celle **des originaux.**

Ces derniers s'évadent continuellement soit par inaptitude naturelle à certains emplois, soit encore par un certain égoïsme caché.

Sujets hors d'équipe. Faits pour vivre seuls.

Par ailleurs il se peut qu'ils possèdent des qualités brillantes les rendant aptes à de grands services.

Le malheur, c'est qu'il faut continuellement les remettre dans le jeu. Passe encore s'ils sont vertueux ; s'ils sont orgueilleux et de vertu médiocre, il est clair qu'avec eux le plus vertueux des Supérieurs perdra le meilleur de son temps.

4°) Une catégorie des plus haïssables, par conséquent des plus dangereuses pour l'équipe, est celle des **gens doubles.**

Nous avons dit plus haut que l'esprit d'équipe reposait essentiellement sur la confiance réciproque. Un certain temps de tels sujets, à cause de leur double jeu, peuvent donner le change. Vient le jour où les équipiers s'aperçoivent qu'ils coudoient journellement un faux frère, alors l'équipe est brisée. Le doute et la suspicion ont fait s'envoler la confiance.

Finies la tranquillité et la paix. L'orage qui gronde éclate un jour au cours d'une explication et c'en est fini de 'harmonie.

5°) Peut-être faudrait-il ranger également au nombre des indésirables les caractères **trop personnels.** De tels sujets ne voient qu'à travers leurs propres idées et c'est très difficilement qu'ils offrent l'hospitalité aux conceptions de leurs coéquipiers.

Au point de départ d'un tel tempérament on trouve de l'orgueil, de la suffisance, souvent même de l'infatuation.

De tels sujets sont affligés d'une hypertrophie du moi, en société ils se montrent absolus, péremptoires ; on les voit difficilement se plier au rythme égal et sans relief d'une vie d'équipe.

6°) Au fond, en vie d'équipe, le vice redhibitoire, si je puis ainsi m'exprimer, c'est **l'égoïsme.**

Le type égoïste vit centré sur lui-même, sur ses petites affaires, ses commodités, ses plaisirs,

son **moi précieux**. Ne lui parlez pas de discipline collective, car il faudrait accepter de s'oublier soi-même dans l'intérêt de tous.

Il trouve préférable de tourner ses regards et son cœur vers la **voie de garage** qui lui permettra de trouver ses commodités, son fromage de Hollande. Type du bourgeois égoïste, du fonctionnaire installé qu'il faut éliminer sans hésitation.

***

Il y aurait encore une dernière catégorie de sujets que je mentionne rapidement, tellement il est évident qu'ils sont à exclure d'une équipe salésienne, celle **des gens sans idéal** et sans esprit d'apostolat que ne soulève pas l'amour des âmes et qui ne portent pas au fond d'eux-mêmes cette souffrance qu'insère la préoccupation du salut d'autrui.

A cause des sacrifices qu'imposent quotidiennement les problèmes d'éducation, des types d'un tel gabarit deviendraient vite des poids lourds dans l'équipe.

Incapables de vibrer à l'appel d'un idéal ils feraient l'office de serre-freins à cause de la vie tranquille et douillette qu'ils auraient tendance à organiser loin des soucis et des angoisses de l'apostolat.

***

On met sur les lèvres de Sainte Thérèse cette exclamation magnifique : « Je ne veux pas travailler pour Dieu comme une servante mal payée qui en fait le moins possible ! »

Travail, travail, maximum de service ici-bas, repos ailleurs !

Voilà de quel idéal doivent se nourrir des équipiers salésiens.

Le travail de l'éducation à la salésienne est chose rude. C'est pourquoi il requiert une vie au coude à coude, ou vie en équipe.

Quand l'équipe toute entière est conduite par le même esprit de sacrifice, de collaboration, d'apostolat, alors la puissance des équipiers est comme **décuplée,** le bien s'opère en profondeur et le Bon Dieu qui est l'âme de l'équipe rend fructueuses et fécondes toutes les entreprises. Il y a mieux encore, la joie qui naît de la compréhension et de l'entr'aide mutuelles, la force mystérieuse que verse aux cœurs la charité du Christ soulèvent l'équipe et les équipiers et le labeur commun s'accomplit dans l'euphorie exaltante de l'enthousiasme. Rien ne coûte quand on aime et quand on s'aime.

En bras de chemise

Si la sainteté est la même partout étant admis qu'elle consiste en l'amour de Dieu ; les modes de sainteté. les manières de sanctification varient d'une personne à l'autre, d'un ordre religieux à l'autre.

Dans tel cas on mettra l'accent sur la vie d'adoration et de louange, dans tel autre cas sur la prédication ou encore sur l'apostolat et jusqu'à certaines formes particulières mêmes d'apostolat : malades, vieillards, enfants, etc...

Pour Don Bosco, la sainteté originale ou particulière des membres de sa Congrégation ne se situera pas dans le nombre des exercices de piété (bien qu'il en détermine un certain nombre) ; il visera autre chose.

Voici comment il s'en explique dès 1859 :

« J'estime qu'une maison où l'on prie peu et où l'on travaille beaucoup est dans une condition meilleure de sanctification qu'une autre où l'on fait beaucoup de prières et où l'on travaille peu. »

Une formule aussi hardie était-elle authentiquement valable sur le plan de la spiritualité, il était permis à cette époque-là de se le demander. Aussi bien pour ne pas être le jouet de ses impressions le demanda-t-il lui-même au Pape. Il s'en entretint avec Pie IX et voici la réponse qu'il en obtint : « Allez de l'avant ! le démon redoute plus une maison où l'on travaille qu'une maison où l'on prie ! »

Voilà pourquoi sans doute on s'est hâté de prêter à Don Bosco la formule suivante, qu'il n'a pas dite, bien qu'elle se situe dans la logique de son système : **travail et prière !**

Il a bien dit une formule semblable mais plus nuancée quant aux perspectives qu'elle découvre : **travail et tempérance !**

De prime abord, cela peut surprendre.

A la réflexion tout s'explique pour la raison bien simple que la notion de travail dans l'esprit de Don Bosco ne doit jamais être séparée de celle de prière.

Son travail c'est toujours du **travail prière ;** sans quoi ça ne serait pas du travail chrétien.

Ses religieux, dira un de ses fils les plus éminents « ne sont pas des petits seigneurs uniquement préoccupés de goûter les joies du Créateur. »

Ils ont retroussé les manches et sont entrés résolument dans le champ du Seigneur pour s'y donner à plein.

« En bras de chemise, ou les manches retroussées », les mains calleuses, voilà leur portrait, voilà leurs caractéristiques.

Comme ils savent par ailleurs que **seule la piété** rend l'action féconde, ils unissent les deux pour en faire **une seule et même chose.**

Leur travail, c'est du travail prière.

***

La véritable formule salésienne tombée des lèvres de Don Bosco est donc celle-ci : **travail et tempérance !**

Dans le songe de 1876 où apparaît à Don Bosco l'avenir réservé à sa Congrégation, un personnage mystérieux lui demande de noter ce qui suit : « Le travail et la tempérance feront fleurir la Congrégation salésienne ! »

Cette formule se présente comme un héritage de famille dont chacun devra s'appliquer à découvrir la portée profonde.

Avec le travail et la tempérance, nous avons les deux remparts qui défendent la vertu propre des éducateurs salésiens, **la pureté.**

D'autre part la tempérance ou modération dans l'usage des biens matériels empêche l'enlisement dans le bien-être et retient sur la pente d'une vie matérialisée (au sens large, c'est le détachement).

Enfin le travail, élément essentiel **de la production,** se présente comme le facteur primordial du progrès.

Qui travaille progresse et prospère. Travail et tempérance feront fleurir la Congrégation salésienne !

L'esprit de travail est à ce point un des fondements de la spiritualité salésienne qu'en 1876 à une réunion du Conseil des Directeurs, nous voyons Don Bosco manifester son entière satisfaction du **bon esprit** qui anime les jeunes religieux. Or, ce bon esprit est caractérisé par deux notes : l'amour du travail et l'esprit de renoncement.

Semblable satisfaction, Don Bosco l'exprimera en d'autres circonstances. Tout en recommandant à ses religieux **de toujours prier** il ne cachera pas que ce qui l'émeut davantage en eux et lui apporte une preuve certaine de leur **authentique esprit salésien,** c'est leur ardeur au travail.

Dès lors il ne faudra pas s'étonner d'entendre le saint fondateur ne cesser de redonner des consignes comme celle-ci :

« Travaillez sans cesse ! Ne perdez jamais de temps ! Travaillez d'une manière ou d'une autre !

« Le temps est précieux. Qui le perd ou ne se hâte pas de l'utiliser, ne sera jamais un bon ouvrier du Seigneur, entendez un véritable apôtre. »

Un jour, en visite à Gênes, Don Bosco rencontre le chanoine Ampugnani qui l'avait aidé dans l'achat du collège d'Alassio.

— A présent, que faites-vous ?

— Je me repose.

— A votre âge, si jeune, si robuste !

— J'ai tant travaillé en Amérique ; j'ai besoin de repos.

— Et ne savez-vous pas que le repos du prêtre est en Paradis et que nous rendrons à Dieu un compte rigoureux pour le temps perdu à ne rien faire ?

A la suite de quoi le chanoine demanda un emploi dans les maisons salésiennes.

« Travaillez, travaillez, mes sœurs, disait-il à ses religieuses de Mornèse, n'attendez aucun salaire des créatures d'ici-bas.

« Travaillez, travaillez et vous aurez une belle quinzaine au terme de la vie ! »

Ainsi donc le travail est sans conteste un des héritages les plus précieux légués par Don Bosco à ses fils.

Il les aurait même voulu champions du travail, martyrs du travail, au besoin.

« Un seul d'entre nous qui mourra de travail en attirera cent autres dans la Congrégation ! » Ou encore : « Si c'est vrai que quelques-uns sont morts de travail, j'en suis heureux et fier ! »

***

C'était tout à fait cela qui convenait au siècle de l'activité, **une congrégation de travailleurs,** et un chef de file, modèle des travailleurs, Don Bosco qui répondait à Léon XIII l'invitant à se reposer par ces mots : « Don Bosco se reposera en Paradis ! »

A ceux qui voulaient emboîter le pas derrière lui en devenant ses fils, il posait comme condition « sine qua non » **l'amour du travail.**

A tous ses collaborateurs il promet d'assurer : du pain, du travail et le Paradis !

Détail révélateur de son esprit, il est le seul à avoir poussé l'audace jusqu'à habiller certaine catégorie de ses religieux d'un bleu de travail et à leur mettre un outil entre les mains. Son religieux coadjuteur donnera l'exemple du travail au milieu de ses frères ouvriers, pas seulement quelques semaines ou quelques mois comme nos modernes apôtres ouvriers, mais toute sa vie.

Aujourd'hui, les prêtres ouvriers et les Petits Frères du Père de Foucauld se sont élancés dans la même voie.

Sans nul doute c'est dans cet esprit de travail devenu pour les Salésiens comme une **seconde nature** et une marque de famille qu'il faudra découvrir le secret de la prodigieuse réussite salésienne à travers le monde.

*
* *

Partant de cette constatation que les Salésiens sont des éducateurs de jeunes, qu'ils ont été suscités par Dieu en vue du travail noble entre tous de l'éducation, il conviendra en bonne logique de rechercher leur mode de sainteté dans cette même ligne.

Les Fils de Don Bosco devront s'efforcer de réaliser en premier lieu le **religieux** et pour ce faire s'avancer aussi avant que possible dans la pratique des vertus qui font le saint religieux : pauvreté, chasteté, obéissance.

Pas de saint éducateur sans un saint religieux.

Il leur conviendra d'entrer ensuite le plus profondément possible dans la possession des qualités et des vertus de l'éducateur : **la compétence technique** sur le plan éducatif et sur le plan des sciences à distribuer, un grand esprit de dévouement dans l'exercice de l'assistance et la culture des qualités spécifiquement salésiennes : comme le calme, la maîtrise de soi, la bonté, la douceur, la paternité, la patience, la confiance optimiste.

Dans le songe qu'il eut à 9 ans, c'est précisément la culture des vertus de l'éducateur salésien qui, par anticipation, fut recommandée à Don Bosco.

C'est sans doute pour cela que l'on ne verra pas Don Bosco déserter son poste providentiel d'éducateur pour s'adonner à la prière et aux longs exercices que requiert l'état de perfection ; il fera les deux en même temps : l'éducation et la prière.

On pourra très justement le définir : l'éducateur prière, celui qui saura mener de front l'union à Dieu la plus profonde et l'apostolat le plus actif. Ce que sa prière risquera de perdre en étendue elle le gagnera en profondeur. De telle sorte que sa vie toute entière se changera en une prière continuelle, incessante, en une **vie prière,** en une vie de **travail prière.**

Pie XI qui avait pris le temps d'observer le saint éducateur avait bien jugé sous cet angle sa sainteté particulière.

Il déclarait le 19 novembre 1933 : « Le secret de l'œuvre formidable de cet homme, ç'a été son incessante union à Dieu. »

De son devoir d'éducateur Don Bosco ne retranchera rien, mais toute son activité apostolique, il l'élèvera au plan surnaturel.

« Pour qui l'a vu à l'œuvre, Don Bosco, dira encore Pie XI, c'est l'union à Dieu au milieu d'une activité débordante. »

Absolument rien ne lui échappera des misères et des soucis quotidiens, mais au milieu de tant d'agitation sa pensée restera fixée ailleurs, « il suo pensiero altrove » sur Dieu !

Sans doute ce devait être cela le secret mystérieux de son calme inaltérable.

Nous savons d'ailleurs par Don Bosco lui-même — pourquoi ne pas le citer ? — la définition de sa propre sainteté.

Elle est de 1878.

« Accomplir tous ses devoirs :
« 1°) au temps voulu ;
« 2°) au lieu voulu ;
« 3°) et uniquement par amour de Dieu. »

Comme on voit, rien n'est retranché de l'activité naturelle qu'exige l'accomplissement du devoir d'état.

Tout au contraire, le vrai critère de la piété, d'une piété **authentique,** c'est l'intégrale et parfaite exécution de ce devoir. Quand il ne trouvait pas d'abord cela, Don Bosco ne croyait pas à la sincérité de la vertu.

« L'esprit de prière sera pour nous, dira-t-il à ses religieux, ce que l'épée est pour le soldat, notre arme principale. »

Première considération.

Et l'originalité de Don Bosco en spiritualité aura consisté — c'est Pie XI qui parle cette fois — « à identifier le travail à la prière et ceci par l'union à Dieu »; « qui laborat orat » : travailler c'est prier.

« Esprit réaliste, imprégné de travail ; esprit du devoir d'état ; souci du travail ; recherche du travail. »

Deuxième considération.

De la sorte, nous aurons l'union du travail et de la prière ; du travail prière, de l'activité prière, du devoir d'état prière.

Tel est Don Bosco.

***

Nous connaissons tous le danger de l'activité apostolique : se laisser emporter par cette sorte d'euphorie que produit l'activité elle-même et en arriver insensiblement à ceci : **agir pour agir,** pour le plaisir d'agir, comme on en voit qui font des affaires pour le plaisir du négoce.

C'est un jeu terriblement dangereux que l'activité.

Si elle n'est pas entièrement perdue en Dieu, écoulée en Lui, elle sera frappée de stérilité. Un jeu inefficace et dangereux.

Sans doute est-ce pour cette raison que Don Bosco, à qui le danger n'aura pas échappé, voudra devenir — le mot est du Cardinal Cagliero — l'apôtre prière en personne, ou bien l'union à Dieu en personne ou encore l'action priante.

A la vérité, contre un tel danger, il n'est point d'autre remède.

De quoi s'agit-il, en effet ? de servir Dieu par-dessus tout, en premier lieu : **primauté du surnaturel.**

Si cette primauté revenait à l'action, si l'on se servait de Dieu pour atteindre l'homme, ce serait l'hérésie de l'activisme déjà dénoncée par Pie XII comme étant l'hérésie moderne.

Car l'on aurait perdu de vue cette vérité fondamentale qu'en apostolat comme en éducation, ce qui produit l'action profonde dans les âmes, leur transformation, leur conversion, ce n'est pas en premier lieu l'activité de l'homme, son savoir-faire, son habileté, sa science, mais bien plutôt l'action de la grâce de Dieu, qui est comme on l'a écrit si magistralement « l'âme de tout apostolat ».

De Saint Jean Bosco, on pourra affirmer qu'il était l'activité même, qu'il avait le goût des entreprises hardies, qu'il montrera même une certaine coquetterie à se trouver toujours à l'avant-garde du progrès.

Mais il ne pourra mener ce train d'activité effrayante qu'à une seule condition, absolument rigoureuse, celle d'une prière incessante, d'une continuelle union à Dieu qui informeront, vivifieront et rendront féconde toute son activité.

*
* *

Il va de soi qu'une telle activité priante ainsi pratiquée tout au long du jour impose l'organisation de certains relais ou points de ravitaillement sous peine d'un tarissement certain et rapide.

Chez Don Bosco, ces relais seront courts mais pleins : la demi-heure de méditation au lever, le quart d'heure de lecture spirituelle au milieu du jour, dans la position à genoux de préférence pour plus d'efficacité, à quoi viendront s'ajouter des oraisons jaculatoires plus ou moins nombreuses suivant les cas et suivant les sujets.

La nuit venue, après la prière du soir en famille, ce sera la mystérieuse disparition dans la zone appelée de **grand silence.**

Toute activité ayant cessé, l'âme aura alors toute facilité de s'abandonner à Dieu et de se perdre en Lui.

Elle fera « son plein » pour repartir le lendemain avec plus de puissance que jamais.

C'est cette nécessité d'aimantation spirituelle pour les superactifs que sont les religieux salésiens qui nous éclaire sur la rigueur intraitable de Don Bosco relativement au respect scrupuleux de ces heures de recueillement.

*
* *

Comme conclusion des réflexions qui précèdent sur le travail, donnons la définition du travailleur salésien telle que Don Bosco lui-même l'a formulée. Elle se trouve dans une lettre inédite de 1885.

« Le religieux salésien travaille uniquement pour Dieu, cherchant exclusivement la gloire de Dieu ; se montre désintéressé et animé de l'esprit de sacrifice et d'oubli de soi ; ne se met pas en avant, ne cherche pas à se faire voir, ne tra-

vaille pas pour la galerie ; ne tire pas « au flanc » pour ne rien faire ; travaille avec ardeur ; ne se lamente pas continuellement ; n'a pas peur de trop travailler ; observe son devoir simplement avec cordialité, avec courage, avec sincérité. »

***

Les trois notes salésiennes de la spiritualité du travail

Nous avons dit ce qu'était le travail salésien, **du travail prière.** Est-il possible d'aller plus avant et d'essayer de déterminer les notes **dominantes** de cette spiritualité du travail salésien ? Rares jusqu'ici ceux qui l'ont tenté. Cependant, à la réflexion, trois notes paraissent lui convenir.

1°) Elle se situe en plein réel de la vie : spiritualité **réaliste** ;

2°) cette réalité est le devoir quotidien ou devoir d'état : spiritualité à résonnance **quotidienne** ;

3°) Parce qu'elle se confond avec l'union continuelle à Dieu, elle dégage une grande impression de calme et d'équilibre : spiritualité **d'équilibre.**

Dire comment Don Bosco est arrivé progressivement à cette découverte n'entre pas dans notre plan, j'imagine cependant qu'en ceci

comme en tout il est allé de tâtonnements en tâtonnements, de lumière en lumière jusqu'au moment où a jailli dans son esprit comme une sorte de synthèse définitive.

***

1°) Spiritualité du devoir d'état.

Sur ce point il a fait sienne la conception de Saint François de Sales, à savoir qu'on se sanctifie **partout**, et que pour cela il n'est point besoin d'aller s'enfuir au cloître comme on l'a cru pendant longtemps.

Toute vie, quelle que soit sa forme extérieure, est sanctifiante si elle est informée par **l'esprit de prière**, cet esprit qui pénètre « jusqu'à la moëlle de l'âme » et la dispose à regarder les choses « si chétives soient-elles comme voulues par Dieu ».

Voilà le but, voilà le « blanc » de la perfection, déclare Saint François de Sales.

Dans tout cela, on le voit, rien que de très normal. Ni visions ni extases, de l'ordinaire, la sainteté de **l'ordinaire.**

Voilà pourquoi Don Bosco, qui fait sienne une telle conception, a voulu faire vivre ses religieux au milieu de leurs frères de la terre, sans aucun cadre extérieur qui les isole, en pleine pâte, dirions-nous aujourd'hui.

Et il n'y ajoute pas d'autres consignes que de vivre leur vie quotidienne, de jeux, de travaux, s'appliquant à sanctifier l'action présente, y

apportant tout le calme, toute la patience possibles. « Age quod agis » ! Fais bien ce que tu fais et fais-le pour Dieu!

Garde ton calme, car ce qui mérite d'être fait demande à être bien fait !

Bousculé par les activités, les soucis, les préoccupations de toutes sortes, Don Bosco, nous disent ses contemporains, ne se départait jamais de son calme : « Patience, avait-il coutume de dire, le pauvre Don Bosco ne peut faire qu'une chose à la fois! »

Et c'est en même temps cette fidélité au devoir d'état, au devoir présent, la **meilleure de toutes les mortifications.**

A Fatima, la Vierge n'en a pas donné d'autres.

« Ce n'est pas la pénitence telle que certains l'entendent que la Sainte Vierge a demandée, déclare la voyante Lucie, c'est le devoir d'état accompli parfaitement. »

La fidélité aux actions ordinaires, au devoir d'état quotidien, Dieu vu et aimé dans les détails, vie de sainteté et de sacrifice peu apparents, cependant combien méritoires, un peu à la manière du travail exécuté en haut d'une cathédrale par un vieil artiste. Il est surpris par des touristes à découper de petites fleurs et de petits rinceaux avec une incomparable perfection.

— A quoi bon vous donner tant de peine ? D'en bas on ne verra rien!

— Je fais cela pour le Bon Dieu ; Lui le verra !

Spiritualité du **réel de la vie** imposée par la tâche quotidienne souvent la même, par les circonstances imprévues de nous mais voulues par Dieu, spiritualité commandée par les contacts quotidiens des personnes, oh! combien crucifiants parfois.

Folliet l'a définie cette spiritualité en termes imagés : « La spiritualité et la sainteté de ceux qui s'agenouillent devant le temporel parce qu'ils savent qu'il renferme le divin. »

*
* *

2°) Spiritualité du réel quotidien. Car c'est tous les jours que s'impose à nous le devoir ; ce n'est pas de loin en loin et **exceptionnellement.**

Vraie spiritualité de l'ordinaire « à odeur terreuse » dirait Péguy ; qui colle à la vie.

Oh ! comme il est dur le **réel quotidien** ! comme il interdit les rêveries à long terme. A la vérité sous cet angle du quotidien avec son cortège d'épreuves, on prendrait peur à vouloir regarder trop loin dans l'avenir qui s'offre à nous. Que de monstres surgiraient soudain, jetant le trouble dans notre imagination et faisant défaillir notre cœur !

Combien sage Don Bosco avec sa politique du **Pater noster,** ou politique du pain quotidien, de la ration quotidienne de soucis, de travaux; de souffrances !

Aujourd'hui ! Hodie ! Rien que ça, pas plus que ça ! Le seul horizon d'une journée. Comme nous voilà loin des envols d'une mystique échevelée !

Don Bosco, c'est l'homme du réel, du réel quotidien, l'homme confondu avec le quotidien, faisant **corps** avec lui à la manière des poilus de la guerre des Flandres faisant corps avec la terre qu'ils défendent parce qu'elle leur colle au corps et qu'ils se confondent avec elle, formant bloc de boue avec elle.

***

3°) Spiritualité de **l'équilibre.**

A distance on arrange les choses, on aplanit les difficultés, on abaisse les montagnes, de telle sorte que l'aventure de Don Bosco et sa réussite peuvent ne pas apparaître si **méchantes** que ça.

Erreur regrettable qui est le fait des procédés d'écrivain, de la manie d'édulcorer, d'arrondir les angles, de limer les arêtes.

La vérité sur Don Bosco est toute autre, et la création de son œuvre se présente comme une **rude bagarre** marquée par une série d'échecs en cascades.

Un exemple. Si le fameux songe de la vocation nous montre des garçons semblables à des bêtes, il faut bien reconnaître que par suite des procédés des hommes, le film sur Saint Jean Bosco dont on a dit tant de bien, nous offre une clien-

tèle trop bien habillée pour pouvoir ressembler, même de loin, aux vrais apaches du début qui terrorisaient Turin et ameutaient policiers et gendarmes.

Les vrais enfants de Don Bosco, sa clientèle providentielle, sont un peu effrayants dans leur indiscipline et leur vagabondage, leurs visages sont usés avant l'âge et leurs vêtements bien râpés et bien sales.

Il faut au jeune apôtre qui les a pris en charge une « sacrée » audace, — nous dirions aujourd'hui un fameux toupet — pour tenir le coup.

D'ailleurs, l'autorité ecclésiastique pense qu'il est fou et par mesure de prudence, en y mettant les formes, il est vrai, elle entreprend de le faire enfermer.

Contre vents et marées il tient, et qui mieux est, il progresse.

— Il échoue dans la méthode ;

— Il échoue dans le recrutement ;

— Il échoue dans les constructions.

Ça ne fait rien, il va de l'avant quand même. Une force intérieure le porte.

Qu'espère-t-il ? La récompense de sa foi : ce rayon illuminateur qui, tel un phare, éclairera définitivement sa route.

Il en fait la découverte un jour que pour la deuxième fois les murs de ses premières constructions viennent de s'écrouler et ce jour-là, tellement la joie de la découverte est grande, c'est une sarabande endiablée qu'il lance avec ses enfants.

« Mes enfants, tout va mal ! Si le Seigneur est satisfait, pourquoi ne le serais-je ? Ce qui revient à dire ne nous troublons pas ! »

« Non turbetur » !...

Confiance folle en Dieu dans le calme imperturbable, voilà la découverte.

Si l'argent manque et il manquera toujours, faisons courageusement le saut dans l'inconnu, dans le trou noir ; Dieu notre Père veille.

Formée par Don Bosco qu'elle a la prétention d'avoir imité rigoureusement au point de **plaquer** sa vie sur la sienne, de mettre, comme elle dit, ses pas dans ceux de son chef de file, Sainte Marie-Dominique Mazzarello pratiquera la même politique du calme, de l'équilibre.

Elle acceptait tout, nous est-il dit dans son office, comme un cadeau du Ciel et elle l'acceptait d'une âme égale « æquo amino ».

Une grande foi peut seule permettre cette égalité d'âme et de sentiments.

Elle faisait mieux puisqu'elle joignait à cet équilibre inaltérable la joie « jucundo animo ». Cette joie tant recommandée par le saint éducateur, cette allégresse toujours, partout et quand même, cette **sainteté du sourire.**

Sainteté que le Bienheureux Dominique Savio traduira par cette exclamation délicieuse : « Je ne pensais pas qu'il fût si facile d'être un saint. La sainteté n'empêche pas la gaieté. »

Ou encore cette autre, bien connue : « Nous autres, nous faisons consister la sainteté à être toujours joyeux ! »

Le trinôme salésien est connu : piété, travail, belle humeur.

Le sourire c'ést comme la fleur la plus éclatante de cette spiritualité qui commence sous le regard paternel de Dieu, qui avance à la lumière des événements quotidiens et qui s'achève dans un acte d'amour joyeux le plus exaltant qui soit.

Don Bosco n'est pas le seul de son espèce, sans doute, mais il est un chaînon bien précieux qui relie la spiritualité d'un Saint François d'Assise et d'un Saint François de Sales à la spiritualité moderne ou spiritualité des travailleurs, des gens mangés par l'activité et par le devoir d'état.

Sous un signe

Pour être compris, Don Bosco demande à ne pas être séparé de cette frange du mystère, véritable lumière du dedans, peut-être vision anticipée des choses qu'on appelle les songes.

Presque toujours dans ces constructions du rêve un personnage, une Dame mystérieuse qui n'est autre que la Sainte Vierge, occupe la place principale.

Ce qui semble indiquer — Don Bosco d'ailleurs sera très net sur ce point — que c'est Elle qui a inspiré au départ, qui par la suite, a conduit et gouverné l'Œuvre salésienne comme une chose très personnelle. Don Bosco se serait rencontré comme un agent providentiel que ses qualités exceptionnelles, que sa remarquable pureté en particulier auraient rendu apte et digne à prendre la tête d'une telle entreprise. La série vraiment impressionnante de ses songes relatifs à la destination unique de l'Œuvre du Valdocco n'autorise aucun doute à ce sujet.

*
* *

Nous sommes en 1824. Don Bosco a 9 ans.

« Il me semblait être devant la maison des Becchi, dans une vaste cour où s'amusaient une multitude de jeunes gens. Beaucoup blasphémaient.

« En entendant leurs propos grossiers je m'élançais au milieu d'eux pour ramener l'ordre à coups de poings.

« Tout à coup se présente un personnage vénérable, richement vêtu, qui portait un manteau d'une blancheur de neige. Son visage brillant comme le soleil m'éblouissait.

« Il m'appelle par mon nom et m'ordonne de me mettre à la tête de ces enfants, puis il ajoute : « Garde-toi de frapper. C'est par la douceur et la persuasion que tu gagneras leurs cœurs et ils seront tes amis.

« Il faut d'abord les instruire et leur enseigner l'horreur du péché, la beauté et le prix de la vertu. »

Nous aurons noté les consignes de ce mystérieux personnage qui semble bien être Notre-Seigneur.

Première consigne : Se mettre à la tête de ces enfants pour les former et les conduire.

Il s'agit pour Don Bosco d'un appel personnel, car le personnage l'appelle par son nom.

Deuxième consigne : Ne pas frapper ! Ce que vient de faire comme instinctivement Don Bosco.

C'est d'avance la condamnation de la méthode en honneur alors, la méthode répressive.

« Gagner les cœurs pour en faire des amis ». Et pour gagner les cœurs « employer la douceur et la persuasion ».

Voilà tracé en lignes nettement définies l'essentiel de la méthode affective ou méthode paternelle.

Régner sur le cœur : se faire aimer.

Pratiquer la charité qui convient aux enfants et aux faibles, la charité souriante.

Troisième consigne :

« Enseigner en premier lieu la laideur du vice et la beauté de la vertu. »

C'est la primauté de l'enseignement religieux qui est ici préconisée. Sans enseignement approfondi pas de conscience bien éclairée et bien formée.

***

La Maîtresse de science et ses consignes.

Le petit Jean, effrayé, avoue son impuissance à réaliser un tel programme.

« Ne crainds pas, ajoute le personnage, ce qui te semble impossible, tu l'accompliras par l'obéissance et la science. »

Ce qui signifie : même si tu ne comprends pas, même si naturellement tu te sens porté à agir différemment, **obéis !**

L'obéissance est la première condition de la réussite en cette affaire.

Dieu est plus sage que l'homme ; il connaît mieux que lui ce que vaut la nature humaine,

comment se comportent en particulier certaines catégories plus délaissées socialement et avec lesquelles toutes les manières d'agir ne réussissent pas.

Il sait en tout cas qu'avec la clientèle réservée à Don Bosco, il n'est pas d'autre méthode pouvant réussir.

« Laisse-toi conduire puisque tu ignores ! »

— D'où me viendra la science, questionne Jean ?

— Je te donnerai une maîtresse de science. C'est Elle qui t'enseignera la véritable science, sans laquelle toute sagesse est folie !

Apparaît alors la maîtresse de science que Jean dépeint comme suit : « Une grande et belle Dame, pleine de douceur et de majesté, au manteau resplendissant d'étoiles. »

Elle fait signe à l'enfant et le prenant par la main :

— Regarde !

Apparition alors d'une multitude d'animaux étranges à la place des enfants qui ont disparu : chameaux, chiens, chats, ours, etc...

— Voilà ton champ ! C'est-à-dire ta clientèle à toi, celle qui t'est réservée !

Or, au même instant, sous les yeux émerveillés du petit Jean, cette clientèle ou mieux, ce troupeau disparate, se transforme en agneaux gracieux et dociles.

— Voilà ton œuvre ! ajoute la Dame.

C'est-à-dire ton travail d'éducateur.

En réalité, c'est comme une confirmation de la vocation de tout à l'heure.

Et voici maintenant qui a trait à la conduite personnelle du chef du troupeau, à son comportement comme éducateur d'un tel troupeau.

— Sois humble, fort, robuste !

Humble ! de l'humilité requise par un tel travail qui est un travail d'assistance, c'est-à-dire de la simplicité qui fait vivre au niveau des jeunes.

Fort ! Force, vertu du dedans, force d'âme, pas force physique. Force en vue de la conquête de la vertu de pureté requise par la méthode affective.

Force en vue de la patience, de l'égalité d'humeur, du sourire, exigences de l'éducation préventive.

Force pour mener à bien la vie d'équipe.

Force également afin de vaincre les difficultés inhérentes au métier d'éducateur des pauvres, des déshérités, de ceux qui n'ont pas le sou, de ceux qui sont mal élevés.

Robuste ! Qualité du corps. Les jeunes éclatent de vie et de vigueur physique. Pour vivre avec eux et partager leur vie il est indispensable de jouir d'une santé physique à toute épreuve.

Et le résultat d'une telle méthode, Don Bosco le contemple sous ses yeux : c'est la transformation graduelle des animaux en agneaux bondissants qui s'empressent auprès de la Vierge et de Notre-Seigneur.

*
* *

La première confirmation de ce songe se situe en l'année 1831. Don Bosco se trouve à Châteauneuf, chez Turco.

Toujours le même troupeau ; mais voici quelques détails nouveaux dont l'enseignement est précieux :

1°) La Dame a pris la tête du troupeau, comme le ferait une bergère, car ce troupeau c'est le sien.

2°) Elle fait entendre des paroles d'encouragement.

— Je te le confie ! Ne crains rien, je t'assisterai !

La Dame, qui n'était qu'une maîtresse de science, se transforme en guide qui marche à la tête du troupeau et qu'il suffit de suivre fidèlement ; elle promet d'être **l'auxiliatrice,** celle qui soutient et porte secours.

***

Deuxième confirmation.

Elle est de 1837 et c'est à Sussambrino que la chose se passe.

Toujours le même troupeau. De la part de Don Bosco toujours les mêmes réactions avec un accès très accusé cette fois de découragement et une tentation de prendre la fuite.

La Dame l'arrête et lui demande de reprendre sa place. Elle lui confirme encore une fois la méthode du début :

— Si tu veux gagner le cœur de ces gamins, garde-toi de les aborder par la violence, mais efforce-toi de les attirer par la douceur et la persuasion !

***

Troisième confirmation.

C'est en 1844. Même troupeau ; c'est-à-dire même clientèle.

La Dame en bergère précède le troupeau comme plus haut et invite Jean à la suivre.

A noter des précisions toutes nouvelles.

1°) Avant d'atteindre le but il y aura comme plusieurs étapes et à chaque étape correspondra une métamorphose des animaux.

Don Bosco voit d'abord un pré ; puis une vaste cour avec une chapelle au fond.

Accourent alors plusieurs bergers en vue de lui venir en aide dans sa tâche ; bientôt découragés ils se retirent.

Maintenant, ce sont les agneaux eux-mêmes dont un certain nombre se muent en bergers.

Enfin vers le Sud, dans un champ couvert de légumes (maïs, pommes de terre, etc...), voici apparaître une magnifique église d'où partent des sons harmonieux.

On voit à l'intérieur comme une banderole avec l'inscription : « C'est ici ma maison ; de là rayonnera ma gloire ! »

***

Quatrième confirmation.

Nous sommes en 1845. C'est toujours le même milieu d'enfants.

Ici encore la Dame encourage.

Chez Don Bosco, toujours la même réaction instinctive de découragement.

« Va et travaille ! » dit-elle.

Deux nouveaux détails caractéristiques méritent d'être signalés.

1°) L'impuissance où se trouve Don Bosco d'agir sur les enfants qui lui sont confiés, et ceci faute de local pour les recevoir.

Le local est un des éléments de la défense, base du système préventif.

« Bien vite je dus constater mon impuissance. Malgré toute ma bonne volonté et mon grand désir de faire du bien à ces enfants, je ne parvins pas à me faire écouter et à les rassembler **faute de local** pour les recevoir. »

2°) La vision de la cour du futur Oratoire et de la petite église Saint-François-de-Sales.

3°) Comme en 1844, la vision de l'emplacement de la future Basilique.

***

Cinquième confirmation.

Toujours en 1845.

Encore de nouveaux détails à signaler.

1°) Don Bosco reçoit de la Dame l'invitation à ne pas se décourager, car tous les obstacles seront vaincus.

« Tu rencontreras des obstacles très durs, mais ils seront tous surmontés si tu places ta confiance dans la Mère de Dieu et dans son Divin Fils. »

2°) Il lui est montré l'emplacement exact de la future Basilique, là même où ont été martyrisés trois jeunes gens : Solutor, Adventor et Octave.

3°) Enfin l'emplacement de la maison Pinardi.

***

Ce qui se produisit pour la future clientèle de Don Bosco, pour le mode d'éducation à employer et le futur emplacement de l'Œuvre, se produira de la même façon vraiment étonnante quand il s'agira de la Congrégation salésienne elle-même et des enfants qu'elle a en charge.

On sent que la Sainte Vierge a agit comme si Elle était chez elle. Elle dira d'ailleurs ouvertement en parlant de l'Oratoire du Valdocco : « J'aime cette maison ! »

Voici qui concerne la création de la Congrégation salésienne.

Nous sommes en 1845.

Les uns après les autres les auxiliaires du début s'éclipsent.

« J'essayais en vain, dit-il, de les gagner à mon Œuvre. »

Alors de recourir à la Dame.

« Veux-tu savoir, dit-elle, comment les retenir. Prends ce petit ruban et attache-le leur au front. »

« Je pris ce ruban blanc, continue Don Bosco, sur lequel était écrit le mot « obéissance » ; je l'enroulai autour de la tête de plusieurs de mes collaborateurs et l'effet fut radical : aucun d'entre eux ne songea plus à me quitter. »

Ce fut le départ de la Congrégation salésienne.

*
* *

En 1847, la Sainte Vierge lui révèlera avec la même précision et les difficultés qui attendent ses fils dans l'exercice de leur vocation et les vertus qu'il leur faudra pratiquer.

Il voyait la Sainte Vierge l'inviter à se porter sous une tonnelle de roses.

Pour ne pas écraser les fleurs, Don Bosco s'y avança nus pieds. Oh ! douleur, les roses cachaient des épines cruelles : il dut rebrousser chemin pour se chausser ; après quoi il reprit sa marche en avant.

Derrière lui vint un premier groupe d'auxiliaires attirés par le charme et le parfum des roses, mais très vite ils rebroussèrent chemin découragés. « On nous a trompés ! » s'exclamaient-ils.

Un deuxième groupe composé de ses enfants vint alors remplacer les partants.

« Prends-nous, disent-ils, nous sommes disposés à te suivre ! »

Tous atteignirent le but « épuisés, amaigris, ensanglantés, mais voici qu'un vent léger cicatrisa leurs plaies et rétablit leurs forces ».

Et la Vierge de donner elle-même l'explication du symbolisme :

« Les roses, leur beauté, leur parfum représentent le charme de la jeunesse et la grande charité que requiert l'éducation. Quant aux épines elles signifient par quelles épreuves et quelles souffrances devra passer l'éducateur, à savoir les soucis de toutes sortes, la patience, la mortification du cœur et de la sensibilité. »

***

Dans ce même ordre des qualités inhérentes à la mission d'éducateur un autre songe de 1877 présente des détails curieux.

La Sainte Vierge se présente à Don Bosco comme une fabricante de bonbons.

« Je fais, dit-Elle, des bonbons pour tes Salésiens ! »

Il y en avait de trois couleurs : des blancs, des rouges et des noirs.

« Les blancs, poursuivit-elle, coûtent peu de peine, les rouges coûtent le sang, les noirs coûtent la vie ! »

La leçon est facile à saisir.

Le bonbon symbolise la vertu de douceur spéciale aux éducateurs salésiens.

« Il faut suer beaucoup pour conserver cette vertu ; parfois il faudra le sang pour ne pas la perdre ! »

***

Il serait trop long de citer tous les songes qui se rapportent à la conduite même de l'Œuvre du Valdocco.

En voici quelques-uns des plus curieux.

En 1857, à l'occasion de la neuvaine à la Sainte Vierge, c'est l'état d'âme de tous ses enfants qui est révélé à Don Bosco sous la forme de petits pains de différentes qualités que mange chacun d'eux.

En 1861, ce sont les moyens de garder la pureté qui sont mis en relief en même temps que les précautions à prendre pour vaincre les tentations.

En 1862, c'est l'efficacité du chapelet pour vaincre les tentations du démon et la nécessité des deux sacrements de Pénitence et d'Eucharistie fréquemment reçus pour venir à bout du vice impur.

En 1863, il est montré à Don Bosco le danger qu'offrent les mauvaises conversations et les mauvais camarades et en même temps l'efficacité merveilleuse de la dévotion à Marie pour vaincre le démon.

La même année, Don Bosco verra la Sainte Vierge distribuer à ses enfants sept cents billets sur lesquels se trouvent définis les différents états d'âme en même temps que les remèdes à apporter.

Et voici qui est mieux encore.

En 1871, la Sainte Vierge visite un dortoir en compagnie de Don Bosco. Sur le front des enfants apparaît inscrit l'état de leur âme. Au-dessus de l'un d'eux on voit une épée suspendue par un mince filet qui menace de se rompre d'un

moment à l'autre. Comme s'il devinait le danger qui le menace on voit l'enfant s'agiter aux prises avec d'horribles cauchemars.

Pour étrange que cela paraisse, un tel fait n'est pas nouveau à l'Oratoire de Turin. En 1857, la veille de la Nativité, un étudiant, Zucca, en traitement à l'infirmerie, vit s'avancer vers lui en plein jour, alors qu'il était parfaitement éveillé, une Dame majestueuse, très douce et toute souriante.

« N'aie pas peur ! »

Il la vit alors parcourir le dortoir, s'arrêter devant chaque lit et donner pour chaque enfant une commission. Elle en donna aussi pour Don Bosco et pour certains professeurs.

Mais d'une façon toute spéciale, elle demanda qu'un avertissement fût donné à une mauvaise tête, un certain Gastaldi.

Zucca s'acquitta de son mieux des différentes missions qu'il venait de recevoir.

***

Autant il apparaît dans l'Evangile que l'Eglise est la société voulue et préparée par Notre-Seigneur, autant d'une certaine façon il est clair par les songes et la vie toute entière de Don Bosco que la Congrégation salésienne est inspirée et guidée par la Sainte Vierge. Clientèle, méthode d'éducation, vertus à pratiquer par les enfants et les éducateurs, tout a été défini si bien que Don Bosco pourra dire avec raison : « Notre Œuvre est l'œuvre de Marie ; c'est Elle qui a tout fait ! »

***

A propos de deux vertus

Deux vertus devront distinguer les fils de Don Bosco ; elles seront comme les traits déterminants de leur visage moral : la **pureté** et la **douceur.**

Comme à l'origine de la Société salésienne, ici encore nous n'aurons aucune peine à découvrir l'influence de Marie. Elle sera à la fois l'inspiratrice et l'éducatrice de ces deux vertus.

Sur la **pureté,** la lumière nous viendra du songe des foulards auquel nous avons fait allusion plus haut ; ce songe est des plus révélateurs.

On y voit la Vierge inspirer elle-même cette vertu aux jeunes gens en distribuant à chacun d'eux un foulard portant l'inscription : reine des vertus. Le foulard symbolise en effet la reine de vertus qu'est la pureté.

On l'entend ensuite donner les consignes susceptibles de défendre un trésor de cette importance. Toutes sont inspirées de la vertu de prudence à laquelle ne songent guère les jeunes.

« Sur le terrain délicat de la conservation de la pureté, ne bravez pas ! dit-elle. Dès que se lève le vent de la tentation, fuyez !

« En cas de surprise brutale, ne restez jamais sans réagir ! Par-dessus tout ne jouez pas avec le feu en voulant affronter le danger ! »

La suite du songe viendra apporter comme une confirmation aux conseils ci-dessus. **Seuls** resteront indemnes les foulards qu'on aura soigneusement cachés au moment de l'orage, enten-

dez de la tentation. Quant aux autres qu'on aura laissé exposés, ils seront plus ou moins endommagés et quelques-uns tomberont en lambeaux.

A la réflexion la manière éducative enseignée par Marie en matière de pureté peut se ramener à ceci : avoir assez de courage pour pratiquer la prudence. Conseil qui va à l'opposé du tempérament des jeunes qui, tous plus ou moins, ont une propension à braver, à crâner.

Nous aurons remarqué également qu'un tel procédé vient en confirmation de la méthode préventive laquelle s'inspire de la faiblesse et de l'inexpérience des jeunes et demande de ne pas les exposer avant l'heure.

L'expérience le clame : sur un tel terrain, moins l'on s'expose mieux cela vaut. Les forts eux-mêmes deviennent faibles dès qu'ils sont aux prises avec la tentation impure.

Croyons Saint Augustin quand il nous certifie : « J'ai vu tomber les cèdres du Liban ! » C'est-à-dire des hommes d'une vertu très éprouvée.

Un autre songe des plus impressionnants mérite également de retenir notre attention. Il offre le spectacle révoltant de jeunes gens dévorant à pleine bouche la chair d'un serpent venimeux qui vient d'être tué et tombant sur-le-champ, frappés mortellement.

Effrayé d'un si horrible tableau, Don Bosco s'affaire auprès de ceux qui n'ont pas été contaminés et par la voix de la raison et de la persuasion il essaie de les dissuader d'imiter le

sort de leurs malheureux camarades. Peine perdue. Les coups, les menaces, la surveillance la plus stricte, tout reste inutile.

On croirait avoir affaire à des sourds volontaires.

Pire que cela, la contagion s'étend.

Alors paraît la Sainte Vierge.

« Pas d'autres moyens efficaces que l'enclume et le marteau ! déclare-t-elle à Don Bosco désemparé.

Pris par la passion impure, l'homme devient comme une bête que tyrannisent ses instincts.

Il ne comprend rien ; il n'écoute rien. « Animalis homo non percipit »...

Seuls les sacrements fréquemment reçus — le marteau figurant la confession, l'enclume la communion — peuvent apporter le remède à un tel mal.

Le conseil donné par la Vierge dans le songe des foulards relevait de la **raison** ; il était d'ordre humain. Pour éviter le péché, être prudent, prévenir, ne pas s'exposer, ne pas braver !

Mais une fois commis le péché, on dirait que la raison et la prudence perdent en grande partie leurs droits.

C'est au secours de la grâce qu'il convient de faire appel sinon l'âme reste embourbée dans le mal et le vice.

Leçons précieuses desquelles Don Bosco fera son profit. Chez lui le système préventif et l'usage

fréquent des sacrements iront de pair, le premier apportant à l'enfant le bénéfice d'une assistance vigilante, les sacrements véhiculant la grâce de Dieu.

*
* *

A côté de la pureté, parmi les vertus salésiennes émerge la **douceur souriante.**

Quiconque veut être Salésien doit savoir sourire. A ce sujet La Varende dans sa vie de Don Bosco parle « des pattes d'oies de l'affabilité qui seront, dit-il, les premiers stigmates de son visage ».

Faudrait-il voir dans le sourire une déformation professionnelle ? Ce n'est pas cela qu'a dû vouloir dire l'écrivain.

Même si la vertu doit à la longue buriner certains traits du visage extérieur, le sourire est épanouissement ; mais pour sourire, comme pour être doux, il faut se vaincre.

Curieux, tout de même, avouons-le, que ces stigmates du sourire imposés par une profession !

Quelle a bien pu en être l'origine et l'inspiration ?

Au naturel, Don Bosco est un actif et même un violent. Au vu de l'obstacle son penchant naturel ne le porte pas à aplanir, mais à faire front, à heurter s'il le faut.

Ne frappe pas ! Pas de violence, pas de coups ! Ces conseils pleuvront sans arrêt au cours des différents songes qui illumineront sa jeunesse.

Quelle peut bien être l'influence extérieure à lui-même qui nous donnera la raison de sa tendresse, de sa douceur sans cesse souriante ?

Maman Marguerite semble trop accaparée, la pauvre femme, par les besognes matérielles les plus impérieuses pour avoir **pu** et même **su** sculpter dans l'âme de son grand fils des reliefs aussi accusés.

Il y a, c'est certain, une influence féminine très forte à l'origine, car seule une femme sait trouver le secret d'adoucir ainsi les contacts tant avec Dieu qu'avec les hommes.

Dans le cas présent il s'agit de contacts avec des enfants malheureux, privés de toute tendresse. Supposons que l'abord soit trop dur ou trop sévère ils vont s'enfuir ; qu'il soit au contraire avenant, affectueux, aimable, attirant, tout de suite ils se trouvent en confiance.

L'homme oublie d'habitude ces principes élémentaires tellement il est déformé par la vie dure qui lui est imposée.

Il est quelqu'un qui ne les oubliera pas, c'est la Sainte Vierge. Elle, si maternelle, nous la verrons imposer ces manières de douceur et de bonté à son chevalier servant Don Bosco : « De la douceur, de la douceur ! Avec de la douceur tu feras de tes enfants des amis et règneras sur leur cœur ! »

On la verra même, dans le songe des bonbons, emprunter les dehors d'une fabricante de douceur en vue d'en distribuer aux Salésiens de Don Bosco.

Reconnaissons qu'on a rarement osé faire remonter jusqu'à la femme idéale qu'est Marie le sourire salésien !

Ce sourire, psychologiquement, devait avoir son explication, et nous savons bien que par instinct les mères **seules** savent enrober leurs procédés d'éducation d'une tendresse souriante.

Historiquement Marie est entrée dans la vie de Don Bosco à partir du songe de la neuvième année et son influence est allée en grandissant à mesure que l'enfant, devenu jeune homme, s'est ouvert à la compréhension du rôle unique joué auprès de lui par la « maîtresse de science ».

Le sourire salésien laisse incrédules beaucoup de gens qui n'ont pas vu. De la bonté, de la douceur avec des escarpes ! De qui se moque-t-on ?

Que les mêmes personnes en viennent un jour à fréquenter les Institutions salésiennes, leurs sentiments auront vite fait de changer. Car il est surabondamment prouvé par l'expérience qu'un traitement par la douceur, s'il reste toujours crucifiant pour l'éducateur qui le pratique, s'avère d'une efficacité remarquable auprès des jeunes qui en sont l'objet.

Voilà pourquoi Marie occupe une place de choix dans les maisons salésiennes. Que dis-je, on l'y sent pleinement chez elle comme le serait

une mère ou une reine. En réalité, tout converge vers elle, même s'il devient nécessaire d'approcher de son fils Jésus, c'est toujours par son intermédiaire qu'on y accède.

*
* *

Récapitulons.

A la question suivante : comment expliquer la place exceptionnelle donnée à la Sainte Vierge dans les Institutions salésiennes ?

L'histoire répond. C'est la Sainte Vierge que nous trouvons au départ de l'Œuvre puisqu'elle a été fondée un 8 décembre, jour de sa fête.

A tous les tournants importants on la trouve encore présente comme s'il s'agissait d'une affaire lui appartenant en propre.

La psychologie répond. Pas d'éducation complète sans une mère, car sans elle l'épanouissement complet des sentiments du cœur est une impossibilité. Voyez l'état pitoyable des enfants grandis loin de toute influence maternelle.

Sans doute l'homme est **raison,** mais en même temps il est **cœur.**

Imaginons-le simplement raisonnable, nous aurons un être trop dur, trop sec, souvent inhumain.

Dans les hommes les plus forts, les plus équilibrés, existe une zone sensible où la soif de ten-

dresse voisine souvent avec certains points de faiblesse dont les plus courageux eux-mêmes n'arrivent pas à se libérer.

Zone sensible, zone sentimentale qui offre son utilité, sa nécessité même, puisque d'elle l'homme tire sa finesse, sa délicatesse, son **vrai** visage d'homme, en un mot.

Sur ce terrain des sentiments nous savons que la femme est reine. Elle s'y meut comme en un domaine propre et c'est pour les faire naître et les cultiver dans l'homme que Dieu en a fait sa compagne.

En fixant les regards de ses garçons sur un visage de femme, la plus idéale, la plus pure qui se puisse imaginer, Don Bosco cherche à provoquer en eux des sentiments nobles et généreux. Il veut aussi les amener à affiner leur sensibilité au contact de l'affection de la plus chaste et de la plus aimante des mères. En éducateur averti il croit à la puissance mystérieuse des sentiments.

Sur le plan spirituel apparaissent les raisons les plus fortes et en même temps les plus mystérieuses.

Marie est le modèle des élus.

Sur la terre elle réalise par sa beauté toute chaste le type achevé de la créature prédestinée, de l'âme immaculée dans un corps de chair.

Autre raison. Dans l'ordre spirituel l'éducation des élus de Dieu s'opère par Marie.

De même que sur le plan humain elle est l'œuvre de la mère,

Unis en un seul corps mystique, nous nous trouvons comme enchaînés à Elle qui a provoqué notre salut par son « fiat ».

Etat de chose providentiel auquel nous ne changerons rien, si ce n'est de nous hausser à une compréhension chaque jour plus approfondie de cette vérité.

Car il existe en cela, comme en tout ce qui est divin, des degrés divers. Un Grignon de Montfort, un Don Bosco excellaient l'un et l'autre en cette intelligence du mystère de Marie.

Implicitement le premier en fait l'aveu dans la déclaration suivante : « Qu'un prêtre est heureux à qui le Saint-Esprit a révélé le Rosaire, ce **secret** inconnu... Il fera plus de bien en un mois que les autres prédicateurs en plusieurs années. » Ce qu'il dit du Rosaire, vous l'avez, cela va sans dire, appliqué à la dévotion mariale.

Pour Don Bosco, Marie sera tout et c'est avec Elle qu'il mènera à bien et la conduite de son œuvre et l'éducation de ses garçons.

Deux aspects retiendront son attention en Marie et polariseront pour ainsi dire ses exhortations.

1°) **La Vierge,** avec son idéal incomparable de chasteté ; Celle qui a parfaitement réalisé en Elle la maîtrise du sensible ; l'angélique, c'est-à-dire l'ange dans un corps de chair.

2°) **L'Auxiliatrice,** Celle dont le rôle consiste à porter secours à cause de sa toute-puissance sur

le cœur de son Fils Jésus ; Celle qui **veut** de toute son âme de maman réaliser ce rôle d'auxiliatrice à l'égard de ses frères les humains, plus particulièrement de ses frères les chrétiens.

Et l'on verra Don Bosco s'ingénier à créer dans son œuvre et dans chacun de ses protégés ces **droits au secours** qui sont acquis par la prière, la dévotion mariale et les réflexes de l'appel au secours. « J'aime ceux qui m'aiment ! » Plus il existera de droits acquis sur Marie, plus large et plus bienfaisante sera son intervention.

C'est dans cette direction sans aucun doute qu'il faut découvrir le secret de la puissance du chapelet quotidien, auquel Don Bosco restera fidèle et qu'il rendra obligatoire dans toutes ses maisons. Il semble bien que sans Marie l'Œuvre salésienne ne puisse pas exister. Visiblement son regard est fixé sur elle comme si elle lui appartenait plus étroitement. Don Bosco et Marie ont partie liée ; c'est patent.

— Pourquoi nous et pas d'autres ?

— La Sainte Vierge fait ce qu'Elle veut ! répond Don Bosco.

Marseille, le 25 Mars 1953.

TABLE DES MATIÈRES

Préface V

Avant-Propos : Sainteté Salésienne ... VII

Le Salésien, un religieux éducateur 1

Le système salésien ou système préventif 17

Une présence 37

Une conscience 55

Une âme simple 77

Un cœur de père 97

Une âme chaste 129

Tel un soldat de Gédéon 145

En cordée 163

En bras de chemise 187

Sous un signe 207

Imprimatur :

Massiliæ, die 23a Martii 1953

✝ JOANNES, *Archiep. Massiliensis.*